DUKE
UNIVERSITY

LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/noscontemporains01ulba

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LOUIS ULBACH

NOS CONTEMPORAINS

Napoléon III
Lamartine. — Le Duc d'Aumale
Victor Hugo. — Louis Blanc
Sainte-Beuve. — Mazzini. — George Sand
Thiers. — Jules Grévy

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

LIBRAIRIE E. DI
LIVRES D'ÉRUDITIO
HISTOIRE LITTERAIR
PHILOLOGIE

NOS CONTEMPORAINS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES DE LOUIS ULBACH

Format grand in-18.

LE BARON AMÉRICAIN.... 1 vol.
LES BUVEURS DE POISON :
— LA FÉE VERTE..... 1 —
— NOELE..... 1 —
CAUSERIES DU DIMANCHE. 1 —
LE CHATEAU DES ÉPINES.. 1 —
LA CHAUVE-SOURIS..... 1 —
LES CINQ DOIGTS DE BIROUK. 1 —
LA COCARDE BLANCHE..... 1 —
LE COMTE ORPHÉE..... 1 —
LA COMTESSE DE THYRNAU. 1 —
LA CONFESSION D'UN ABBÉ. 1 —
LE CRIME DE MARTIAL.... 1 —
CYRILLE..... 1 —
ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES..... 1 —
L'ENFANT DE LA MORTE.. 1 —
LA FLEURIOTTE..... 2 —
FRANÇOISE..... 1 —
GUIDE SENTIMENTAL DE L'ÉTRANGER DANS PARIS... 1 —
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS..... 1
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR..... 1 —
LE JARDIN DU CHANOINE.. 1 —
LETTRES DE FERRAGUS.... 1 —
LETTRE D'UNE HONNÊTE 1 —
FEMME..... 1 —
LE LIVRE D'UNE MÈRE.. . 1 —
LOUISE TARDY..... 1 —
MAGDA..... 1 —
MADAME GOSSELIN..... 1 vol.
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ..... 1 —
LE MARI D'ANTOINETTE... 1 —
LE MARIAGE DE POUCHKINE. 1 —
MAXIME..... 1 —
MÉMOIRES D'UN INCONNU.. 1 —
MONSIEUR ET MADAME FERNEL..... 1 —
MONSIEUR PAUPE..... 1 —
LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen... 1 —
LE PARRAIN DE CENDRILLON..... 1 —
PAULINE FOUCAULT..... 1 —
LE PRINCE BONIFACIO..... 1 —
LA PRINCESSE MORANI.... 1 —
QUINZE ANS DE BAGNE.... 1 —
RÉPARATION..... 1 —
LA RONDE DE NUIT..... 1 —
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR. 1 —
LE SACRIFICE D'AURÉLIE.. 1 —
LE SECRET DE MADEMOISELLE CHAGNIER..... 1 —
LES SECRETS DU DIABLE.. 1 —
SIMPLE AMOUR..... 1 —
SUZANNE DUCHEMIN..... 1 —
LE TAPIS VERT..... 1 —
LA VOIX DU SANG..... 1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER..... 1 —

Imprimeries réunies, B, Puteaux

NOS CONTEMPORAINS

PAR

LOUIS ULBACH

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883
Droits de reproduction et de traduction réservés

920.044
U36M

DÉDICACE

A JULES SIMON

Mon cher ami,

Permettez-moi de mettre votre nom en tête de ce livre, consacré à des illustrations contemporaines.

C'est une dette de ma sincère amitié que j'acquitte; c'est aussi, et surtout, le témoignage de mon estime que je rends au républicain sans peur et sans reproche, qui a sacrifié son ambition à sa conscience et qui s'est mis résolument du parti de la liberté, quand, sous la République, la liberté est devenue impopulaire.

Si je n'ai pas joint votre portrait à ceux que j'ai tracés, c'est qu'il manque à une vie d'honneur, de travail, et de sacrifices, l'achèvement que j'attends, pour la raconter. Je n'ai pas voulu paraître plaider la cause d'un ministre nécessaire, qui reprendra un jour sa place au pouvoir.

Les hommes de gouvernement sont rares. Vous êtes un des plus habiles et des plus fermes. Qui sait si l'heure de la réparation ne viendra pas, le jour

où les maladresses de nos amis les radicaux auront provoqué une grande réaction cléricale !

Il faudra bien alors, contre les prétentions inquiétantes des esprits rétrogrades, l'autorité d'un homme d'État, qui n'est suspect qu'aux impatients, qui a toujours respecté ses adversaires, et qui, ne s'étant compromis dans aucun excès, pourra réclamer le silence et la paix de ceux dont il a protégé la parole.

Mais ce n'est là qu'un cas désespéré.

Je crois à une occasion plus digne des républicains, pour vous voir au gouvernement.

En attendant, je tiens à affirmer publiquement mon respect pour votre probité politique, mon admiration pour votre talent, et, je le répète, notre vieille et inébranlable amitié.

LOUIS ULBACH.

Paris, juin 1883.

PRÉFACE

Les portraits qui composent ce volume (excepté ceux de MM. Thiers et Jules Grévy), ont été écrits et publiés pour la première fois sous l'Empire.

Quelques-uns ont perdu leur cadre. Ils n'ont plus du moins l'actualité d'opposition qui me les faisait peindre avec fièvre ; mais partis pour la mort, ou revenus de l'exil, les modèles, par eux-mêmes, sont dignes de l'histoire.

J'ai devancé la critique. J'ai retranché de la série les personnages importants en 1870.

aujourd'hui dégonflés, diminués, sinon déjà oubliés, MM. Rouher, Haussmann, Émile Ollivier, Canrobert.

Quant à mon étude sur Émile Girardin, elle était le reflet trop vif des polémiques du temps. En la relisant, après la mort du grand journaliste, je l'ai trouvée injuste, ou du moins incomplète et je l'ai supprimée.

Les portraits du général Prim, de Pie IX, de Bismarck auraient eu besoin de grandes retouches, pour garder un intérêt que l'occasion ne leur donne plus.

Quant à celui de M. Ferdinand de Lesseps, il ne me paraît plus être qu'une esquisse commencée, puisque ce grand citoyen n'a pas achevé la jeunesse de son génie.

Ledru-Rollin, Barbès, Garibaldi, n'avaient pas les dimensions exactes que l'histoire calmée leur donnera. Je conserve donc comme des matériaux pour plus tard ces essais à continuer ou à refaire.

Les notes, les correspondances, les souve-

nirs personnels que j'ai joints à ces biographies, en font presque des chapitres de mémoires. Tout le monde aujourd'hui se raconte. Je me suis cru autorisé à me raconter un peu, en racontant longuement ce que je sais des grands contemporains que j'ai vus de près et dont quelques-uns, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, George Sand, ont été mes amis, autant que mes maîtres.

On voudra bien se rappeler l'époque à laquelle ces études ont été écrites, pour expliquer les précautions que j'ai prises et les vivacités qui les éclairent.

Je n'ai absolument rien à désavouer des intentions qui m'animaient alors ; je les garde, et elles ont subi trop d'épreuves pour que j'en change jamais.

Je crois qu'il y avait, en 1869 et 1870, quelque courage à parler, comme je l'ai fait, de l'Empereur, et, en face de l'Empereur, des honnêtes gens proscrits par lui. Je crois que ce courage m'a réussi. Ces portraits

restent pour moi l'œuvre que j'éprouve le plus de fierté littéraire à signer. Si je m'abuse, ma fatuité d'écrivain n'est que la griserie de ma probité de républicain.

L. U.

Paris, juin 1883.

NOS CONTEMPORAINS

NAPOLÉON III

SOUVENIRS

Il est trop facile d'écrire aujourd'hui sur Napoléon III; voilà pourquoi je ne changerai rien au portrait que j'ai fait de lui en 1869.

Je m'en tiens, pour ma conscience et pour ma vanité, à ce que j'ai osé écrire de l'Empereur, sous l'Empire, laissant entendre alors ce qu'il était tout à fait impossible de formuler.

Cette esquisse va paraître indulgente. Ce que j'ajouterais serait accordé aux ressentiments. Ils sont trop amers, trop légitimes, pour être modérés dans leur expression et nous avons trop

intérêt à en faire l'excuse de notre longue faiblesse, pour que je me flatte d'y échapper, en les provoquant.

Je réimprime donc ce portrait, qui fut le premier d'une série, sans y changer un mot.

Il me fut aussi difficile de le faire paraître, qu'il avait été scabreux de l'entreprendre. Malgré sa modération, et malgré les promesses libérales de l'Empire, je fus six mois avant de trouver un imprimeur. Le manuscrit fut imprimé six fois, et six fois, sur épreuves, on me rendit ce portrait, avec un tremblement d'épouvante.

J'écrivis alors directement à l'Empereur une lettre que j'insérai, en même temps, dans *la Cloche* hebdomadaire. La lettre parvint si bien à son adresse, qu'on l'a retrouvée, le 4 septembre, parmi les papiers des Tuileries ; la voici :

« Sire,

» Je vous ai prêté serment comme candidat de l'opposition démocratique ; il est donc naturel que je m'adresse à vous, pour un grief qui offense mes principes.

» J'ai écrit sur vous une étude loyale ; j'ai tracé de vous un portrait que je crois ressemblant. Je me suis efforcé de mettre d'accord, dans

ce travail, les sentiments de ma conscience avec le respect des lois.

» Malgré les termes mesurés de cette analyse, six imprimeurs auxquels je me suis successivement adressé me refusent leurs presses pour une œuvre sérieuse, sincère, qui n'est pas une caricature, mais qui ne contient pas une flatterie.

» Je n'ai aucun moyen de vaincre ces terreurs que les récentes menaces de M. le ministre de l'intérieur à la tribune ont encore exagérées.

» Je ne puis même pas protester dans les réunions électorales ; car le pouvoir discrétionnaire des commissaires de police m'interromprait, sur le titre seul du portrait.

» C'est à Napoléon III directement que je m'adresse, pour savoir si le passé du prince Louis-Napoléon Bonaparte n'appartient pas à l'histoire, et si l'empereur, responsable devant le peuple, ne peut être peint, lui vivant et régnant, par un écrivain de bonne foi, offrant son honneur et sa liberté comme cautions de sa plume ?

» Laisserez-vous croire que la parole n'est accordée qu'aux flatteurs ?

» Je vous demande d'autoriser l'imprimeur du *Journal officiel* à traiter avec moi de l'impression de ces quelques pages.

» Mais je réclame pour moi seul toutes les responsabilités.

» Quand ce portrait aura paru, s'il contient un délit, qu'on le saisisse et qu'on me fasse un procès. Jusque-là je proteste contre l'étranglement clandestin par les muets de la presse.

» J'ose espérer, Sire, une réponse favorable, et je suis, en l'attendant,

» Votre respectueux serviteur.

» Louis Ulbach. »

Cette lettre, bien entendu, resta sans réponse. Toutefois, elle donna de la hardiesse à un imprimeur, M. E. Voitelain et Cie, rue J.-J.-Rousseau, qui n'eut pas occasion de se repentir de son courage; le portrait ayant eu de nombreuses éditions, sans être poursuivi.

Il est vrai que j'avais été condamné à six mois de prison sous un autre prétexte.

PORTRAIT

J'entreprends une œuvre difficile, celle de dire la vérité.

Je veux peindre fidèlement un contemporain, que ses admirateurs ont calomnié en le surfaisant, que ses ennemis ont servi en le diminuant.

L'Empereur auquel obéit la majorité des Français représente la moyenne des intelligences de son temps, et je crois respecter toutes les convenances dynastiques en ajoutant que c'est là une des raisons plausibles de son succès. Héritier naïf d'une légende, il n'a pas troublé par son individualité la sympathie que les Français ont toujours pour un lieu commun solennel.

Pourquoi mon œuvre est-elle difficile, puisque d'un mot j'ai défini mon sujet?

C'est que l'*ordinaire* est d'une analyse infiniment plus compliquée que l'*extraordinaire*. C'est encore

que, mon modèle étant, non pas seulement l'énigme, mais aussi le sphynx, je puis recevoir un coup de griffe pour avoir deviné trop juste, comme pour m'être trompé.

Punir ma sincérité, ce serait y ajouter un trait ; la maladresse me vengerait en me frappant.

La première fois que je vis le prince Louis-Napoléon Bonaparte, je le vis bien, tout à mon aise ; je pus l'examiner, l'étudier, le photographier dans mon souvenir, et rien, depuis ce jour-là, ni par ses actes, ni par ses paroles, ni par son silence, n'a modifié l'image ineffaçable.

C'était le 30 avril 1849, à Troyes. Le président de la République venait passer en revue les gardes nationales du département de l'Aube et leur distribuer des drapeaux.

Le neveu de l'Empereur, voyageant en Champagne, devait éveiller des échos émouvants dans ce pays qui s'était immolé tout entier à la folie de l'oncle. C'était la terre sacrée de la légende. Pour peu qu'il eût de curiosité, de philosophie pratique, d'âme française ou d'âme napoléonienne, l'homme nouveau qui s'appelait Napoléon allait se faire indiquer toutes les étapes de la campagne de France, toutes les cicatrices du pillage et de l'incendie.

Les républicains redoutaient ce pèlerinage aux stations du dernier supplice de l'empire. Les convulsions d'avril 1814 revenaient en mémoire, par ce mois d'avril 1849, second et douteux printemps de la République française. Les vieux témoins de la campagne de France décrochaient le fusil enfumé; les vieilles femmes qui avaient vu, jeunes filles, passer, après la bataille de Brienne, Napoléon Ier courbé sous la défaite, battu par ses victoires, traînant, à travers la boue blanchâtre des chemins, de Troyes à Montmirail, l'armée haletante de désespoir, toutes les vieilles se faisaient amener en charrette pour comparer, au passage, le présent à leur souvenir.

C'était, dans les hameaux, dans les villes, le branle-bas d'une résurrection qui nous touchait en nous épouvantant. On eût dit que Troyes allait devenir la vallée de Josaphat des grognards de l'empire. Un mot tendre, un éclair, une étincelle, l'expansion d'un cœur facile à vibrer, pouvaient susciter un enthousiasme glorieux et dangereux. Il paraissait impossible, en tous cas, de traverser avec indifférence cette foule si facile à électriser.

Le 30 avril, à dix heures, 101 coups de canons tonnaient sur les *mails* qui avaient vu passer les caissons de 1814, et le président de la République

faisait son entrée à cheval, entre MM. Odilon Barrot et Buffet, ses ministres.

Il y eut une première surprise : l'héritier de Napoléon n'avait rien de Napoléon. Vêtu comme le général en chef d'une garde civique, avec un chapeau orné de trois panaches, escorté de deux bourgeois solennels, il s'avançait calme, étranger par l'aspect à la piété de la foule, qu'il ne semblait pas deviner. On cria : Vive Napoléon ! mais on cria aussi : Vive la République ! et le cortège atteignit l'hôtel de la préfecture sans que rien n'eût révélé une affinité entre ce fonctionnaire d'un régime nouveau et les populations enfiévrées de souvenirs napoléoniens.

A la préfecture, le président mit pied à terre. On s'aperçut qu'il perdait de sa prestance en descendant de cheval. Il salua en murmurant de vagues paroles et entra dans les salons, où la magistrature, le clergé, les fonctionnaires et les curieux l'attendaient.

Allait-il faire une allocution? parler de sa famille, des droits qu'il avait revendiqués dans deux échauffourées et qu'il échangeait contre ceux que la République lui avait accordés ? Dans cette vieille cité, brûlée à tous ses membres par les chauffeurs du despotisme, était-ce la patrie, était-

ce le fantôme de la gloire qu'il allait évoquer?

Il ne dit rien ; il salua à droite et à gauche, et passa dans la salle du banquet.

— Attendons le dessert! dis-je à un de mes voisins.

Mon voisin hocha la tête. C'était un vieux médecin sceptique qui commençait une série d'observations physiologiques sur les traits, l'attitude du prince-président.

On n'avait pas, en 1849, le sentiment de la hiérarchie aussi développé qu'aujourd'hui. Chacun se plaça à table où il put et le mieux qu'il put, et voilà pourquoi moi, qui n'étais qu'un simple journaliste, déjà de l'opposition, je me trouvai assis presque en face du premier fonctionnaire de l'État. Un vase de fleurs mettait un obstacle délicat et convenable entre nous. Aujourd'hui on placerait un gendarme.

Le docteur P... était à côté de moi, et pendant le déjeuner, voici les principales remarques qu'il me transmit.

— La tête indiquerait de l'entêtement, si des signes particuliers ne révélaient la constance dans l'indécision. Le front est obscur ; les yeux doux, ternes, d'une coloration de faïence, annoncent plus d'imagination que de jugement, et plus de rê-

verie encore que d'imagination ; les prunelles ont été dépolies par le frôlement continu, silencieux, d'un papillon bleu ; elles pèsent dans les paupières qui s'affaissent sous le poids et qui semblent comme infiltrées de brouillards. Le nez, long, saillant, exclut toute vivacité. Je n'aime pas qu'un homme d'État porte des moustaches, ni surtout qu'il les porte longues. En voilant sa bouche, il se tire trop facilement d'embarras et masque l'impuissance de son sourire ou le pli trop faible de sa réflexion. Les moustaches sont souvent la prétention banale des physionomies sans originalité. Les hommes de génie n'ont pas de moustaches. Il est vrai que beaucoup d'imbéciles n'en ont pas non plus. Le teint est mat; tout le visage est comme saupoudré d'une fine poussière grise qui a volé de quelque chemin ennuyeux. L'attitude est celle d'un homme déjà las : il n'a pourtant encore porté que ses nuées et le somnambulisme de ses rêves. La démarche est précautionneuse; s'il s'agissait du premier venu, je dirais qu'elle est gauche; je serai flatteur en la trouvant timide.

Le docteur ajouta sur la santé probable du président des conjectures dont la justesse n'a pas été contredite par les faits; mais je ne veux répéter que les conjectures morales.

Comme le déjeuner s'achevait, le prince se leva, sans avoir ni porté, ni accepté un toast. C'était la fête du silence. Suivi de ses deux ministres importants, il se dirigea vers l'autel préparé pour la bénédiction et la distribution des drapeaux.

On cria encore sur son passage : Vive Napoléon ! et : Vive la République ! et lui, aussi peu expansif, se contenta de saluer en agitant son chapeau aux trois plumes. De ces trois plumes, l'une représentait sans doute Strasbourg, l'autre Boulogne; la troisième devait être jetée au vent, le 2 décembre 1851.

Un autel gothique avait été dressé sur le bassin même du canal, pour permettre aux gardes nationales de défiler le long des quais. Le président de la République se plaça au milieu de l'estrade, en face de l'officiant, ayant M. Odilon Barrot à sa droite, M. Buffet à sa gauche.

Après une messe rapide, pendant laquelle les trois principaux assistants regardaient au ciel avec résignation, M. Cœur, évêque de Troyes, commença un discours creux et sonore dont M. Odilon Barrot parut charmé. Le président écoutait impassible; je crois bien que M. Buffet n'écoutait pas.

M. Cœur, qui s'écoutait plus que personne, fut

le lyrisme de la cérémonie. Il s'écria, en terminant son allocution aux gardes nationales :

« C'est l'élu du pays qui va vous remettre ces drapeaux ! Peut-être sentirez-vous quelque jour que sa main les avait touchés, il y a une vertu secrète et invincible dans le sang des héros ! »

Après une pareille péroraison, il ne restait plus à l'orateur qu'à tomber, avec sa mitre en tête, dans les bras du président de la République.

La distribution commença.

Chaque bataillon passa devant l'estrade. Le commandant montait et le président lui remettait un drapeau. C'étaient, pour la plupart, d'anciens officiers de l'Empire ; ils avaient des larmes dans les yeux en s'approchant du neveu, et ils étaient tentés, non de lui dire leur nom, mais de lui murmurer le nom de leur pays. L'un s'appelait Nogent, l'autre Lesmont, l'autre Lusigny, l'autre Arcis-sur-Aube, l'autre la Rothière, l'autre enfin Brienne ; et quand ce bataillon-là parut, il y eut comme un frémissement redoublé dans ces quarante mille hommes. Un octogénaire, qui avait connu l'oncle à l'école et qui l'avait revu pendant la grande bataille, s'avança, chancelant, trébuchant, l'œil ébloui, chantant du regard le cantique de Siméon. Ce n'était peut-être pas le com-

mandant, mais c'était à coup sûr le chef véritable et héroïque de toutes ces légions, ce vieux soldat dont l'uniforme criait : Vive l'Empereur ! et dont la voix s'étranglait. La musique s'interrompit ; on écouta. Il semblait que la Champagne prêtât l'oreille pour entendre le message que rapportait le prince, de la part de l'Empereur, au pays qui s'était immolé pour celui-ci, aux vieux compagnons qui l'attendaient.

Le président ne dit rien. Il remit à ce vieillard épique, comme au premier venu, un drapeau pris dans le tas, et il manqua la plus magnifique et la plus facile occasion qui fut jamais donnée à un homme de placer un mot sublime, apporté de Paris, ou de jouer une scène superbe. Il eût rendu à ce vieillard de Brienne l'accolade reçue de l'évêque, que la Champagne eût été enivrée pour toujours !

La fête s'acheva décemment ; puis, la distribution terminée, le président de la République s'en alla, comme il était venu, sans avoir laissé filtrer un seul éclair à travers cette brume qui l'enveloppait.

Avait-il, dans l'intérêt de la République que son serment lui faisait aimer, voulu résister à l'entraînement des souvenirs tapageurs du premier

Empire? C'était-là une supposition honorable; mais était-elle fondée? S'était-il senti dans l'étreinte d'une émotion si violente, que son cœur en eût éprouvé une paralysie subite?

Ou plutôt, dernière supposition, n'avait-il rien dit parce qu'il n'avait rien éprouvé?

Depuis que j'ai lu les *Œuvres de Napoléon III*, je sais à quoi m'en tenir.

Se souvient-on des gravures, fort à la mode pendant un certain temps, qui nous montraient l'Empereur dans les nuages, au-dessus du saule de Sainte-Hélène, se penchant vers son fils, et la France éplorée levant les bras vers cet Olympe?

Le prince Louis-Napoléon a eu la vision de ce tableau dans son enfance. Élevé par une mère tendre, qui donnait un air de romance à ses leçons, à ses regrets; faisant vibrer dans ses jeux la harpe qu'il retrouvait dans les nuages d'Ossian; ayant manqué d'un initiateur viril qui fortifiât ses idées politiques facilement entraînées vers le sentiment, il interpréta selon son éducation, selon son entourage féminin, selon son tempérament, la légende dont il héritait, et il en fit une religion mystique, plutôt qu'une opinion.

Il répudia l'homme au petit chapeau de la colonne Vendôme et, quand il fut libre de le faire,

il installa à sa place un Napoléon presque déifié. Le décor de la chanson de Béranger ne pouvait émouvoir l'homme qui ne touche aux réalités modernes qu'à travers une utopie; qui substitue le paupérisme aux traités de 1815 et qui a consenti à cette apothéose de lui-même sur les murs de son propre palais, dans ce bas-relief qui le représente, les jambes nues, la tête couronnée, en demi-dieu.

La conduite du président de la République, son attitude en face des souvenirs napoléoniens qui dérangeaient son *messianisme*, la Constitution qu'il a donnée et la politique qu'il a suivie depuis, se trouvent indiquées dans le livre des *Idées napoléoniennes*. Invariable dans son doux entêtement, Napoléon III essaie de vivre la vie rêvée par le prisonnier de Ham, et si la réalité lui arrache quelquefois des concessions, elle n'a encore rien modifié d'essentiel dans le culte dont il veut être à la fois, pour notre salut commun, l'idole et le pontife.

Je voudrais condenser les *Idées napoléoniennes*, en dégager une formule. Mais cette rhétorique, à son tour, est muette dans son emphase; les mots fondent sous l'étreinte, comme des lueurs impalpables d'arc-en-ciel.

Ce que j'ai pu comprendre, c'est que le neveu de l'Empereur se sent l'héritier d'un prophète méconnu, et prophète lui-même, responsable seulement devant le peuple et devant Dieu, il nous mène au progrès et à la liberté que nous obtiendrons, par la grâce napoléonienne.

L'oncle n'a eu qu'un tort, le neveu le dit expressément : *C'est d'avoir voulu, en dix ans, faire l'ouvrage de plusieurs siècles.* Le neveu ne nous promet pas de régner même un siècle, mais il redoute d'aller trop vite, et il ne s'exposera jamais au reproche qu'il adresse à son idéal.

Quel malheur que nous n'ayions pas l'éternité pour attendre ce couronnement d'édifice qui ne peut être qu'une couronne d'étoiles!

Cette philosophie politique s'accommode bien du silence et aussi des mirages, des reflets du ciel, des comparaisons empruntées à l'Évangile. Elle parle volontiers du *séjour céleste où Napoléon repose;* de l'idée napoléonienne qui a subi la passion pour ressusciter, comme le Christ dans la personne de Dieu, *le neveu.*

Le président de la République, inaugurant, en 1849, le chemin de fer de Chartres, portait un toast à la *foi!* Et, répondant à une adresse du sénat, l'Empereur disait en 1855 : « Je ne crains

rien des assassins. Il est des existences qui sont les instruments des décrets de la Providence. Tant que je n'aurai pas accompli ma mission, je ne cours aucun danger. »

Cette confiance suffit-elle pour gouverner? Le maniement des intérêts, le jeu des passions ne veulent-ils pas un effort plus pratique?

Aussi, qu'arrive-t-il? Au moindre obstacle, cette sérénité, à laquelle on barre la route impériale, prend un chemin de traverse, s'y faufile, tourne la difficulté, l'ajourne et ne la résoud jamais. Il faut bien céder parfois, quand on est infaillible, sans garantie du ciel!

Obstiné dans son but, accommodant sur les moyens, infatigable dans ses recommencements, le missionnaire des *idées napoléoniennes* n'a jamais poussé le défi jusqu'au martyre. Il serait mort trop de fois.

Un fou comme Pisacane, un simple bourgeois comme Baudin, offrent leur vie et la donnent, même devant une poignée de spectateurs. Un prétendant sentimental va jusqu'au danger et ne risque pas les destinées du monde sur son désespoir; il se réserve toujours pour les revanches de la providence.

A Strasbourg, le prince rend les armes avec

bonne grâce, et se croit aussi fort que Galilée, parce que, vaincu et expédié en Amérique, il écrit à sa mère : « *Je reste dans mes croyances!* »

Cette lettre, la seule effusion un peu longue, recueillie dans les œuvres de Napoléon III, a des pages d'une candeur presque émouvante. On plaint ce jeune héritier, voulant enflammer les légionnaires de son oncle avec ses yeux bleus sans étincelle, qui calment au lieu d'exciter. Il s'étonne que les grognards ne le reconnaissent pas, eux qui ne l'ont jamais vu, même en rêve, et qu'ils n'acceptent pas ce cygne d'un parc d'Allemagne pour l'aigle rayonnant de la France! C'est bien là le fils de la reine Hortense, qui, mêlant le souvenir de *la plus belle* au souvenir des *plus vaillants*, écrit dans cette relation de l'échauffourée de Strasbourg :

« Lorsque je revenais, il y a quelques mois, de reconduire Mathilde, en rentrant dans le parc, j'ai trouvé un arbre rompu par l'orage, et je me suis dit à moi-même : — Notre mariage sera rompu par le sort. Ce que je supposais vaguement s'est réalisé ; ai-je donc épuisé, en 1836, toute la part de bonheur qui m'était échue ? »

Ce soupir de Werther annonçait plutôt un faiseur de romances qu'un faiseur de constitutions.

A Boulogne, le regard voilé manque encore son effet ; et je suis persuadé que, si le coup du 2 décembre a réussi, c'est que le principal intéressé ne s'est pas montré ce jour-là. Sa douceur se fût communiquée aux troupes de Saint-Arnaud.

Sur la plage de Boulogne, le chef des Argonautes ne s'obstina pas à la conquête de la Toison d'Or. Il brûla son amorce, courut à son bateau, le fit chavirer et se sécha sur la route de la Conciergerie, où la traduction de *l'Idéal* de Schiller le consola d'avoir manqué la réalité.

Avant le 2 décembre, une seule expédition lui avait réussi ; celle qui ne demanda qu'un peu de ruse, un déguisement, une planche sur l'épaule, sans nulle parole et nul effet de regard : son évasion de Ham.

Je m'imagine, à propos du coup d'État, qu'il ne se fût pas entêté contre une résistance sérieuse, et le soin qu'il a pris, ou qu'on lui a fait prendre, de ne se montrer que quand tout était fini, prive l'histoire de renseignements authentiques sur l'épreuve la plus forte et la plus délicate imposée à son énergie.

Cette fois encore, le rêveur sentimental et contemplatif se révéla dans l'ivresse recueillie du triomphe.

Trois jours après la bataille, tandis que l'on essuyait le pavé des rues, le prince se rendit au Palais Bourbon. Des ouvriers s'étaient hâtés de démolir cette fameuse salle, dite *Salle de Carton*, qui avait entendu de si fréquentes acclamations de la République.

Silencieux, rêveur, Louis-Napoléon s'avança vers cette sorte d'escalier en fer à cheval qui se voit du côté de la place du Palais Bourbon, et sur la balustrade duquel reposait autrefois la tribune de l'Assemblée constituante de 1848. Là, le président de la République vaincu s'arrêta, et, comme s'il eût voulu effacer une fois de plus la trace de cette tribune qui avait reçu son serment, il piétina sur les quelques débris que les ouvriers n'avaient pas enlevés. Puis il sourit, et retourna aux Tuileries.

Un jour, un écrivain, que je pourrais nommer, trouva sur un registre d'hôtelier, en Italie, une page qu'il déchira. On y lisait le nom d'un voyageur et sa profession. Le passant avait écrit : *Luigi-Napoleone, conspiratore*. La signature, qui existe encore, est-elle vraie? Un plaisant, faisant de l'histoire sans s'en douter, a-t-il naïvement défini la fonction du neveu de l'Empereur; ou bien celui-ci qui combattait alors contre l'Autriche,

s'est-il révélé dans la seule confidence qu'il ait faite de sa vie ?

Quoi qu'il en soit, sur le trône comme en exil, aux Tuileries comme dans le fort de Ham, les actes de Louis-Napoléon empruntent volontiers du mystère et du prestige au procédé des conspirateurs.

Ce n'est pas seulement une habitude d'éducation ; c'est une nécessité du caractère que j'ai peint. Les hommes timides auprès des femmes ont de brusques et farouches élans parfois : ils ne sortent de leur réserve que par des coups de foudre. L'Empereur est timide, et il agit avec les hommes de son entourage comme ces amoureux embarrassés de détailler leur amour.

Il n'aime pas la discussion. Il écoute sans répondre; il interroge, pour préparer l'heure de sa déclaration, mais non pour être conseillé. C'est souvent la nuit que cette heure sonne. Alors, dans la veillée, il écrit la destitution d'un ministre ou un manifeste.

Il croit en lui, ce qui est une force; mais en lui seul, ce qui est une faiblesse. Pourtant il est accessible à toutes les idées modernes, contre lesquelles il ne suscite aucune contradiction, parce qu'il lui faudrait prendre alors la mesure exacte

de son rêve, mais qu'il comprend en théorie, et qu'il adopte, quand elles n'empiètent pas sur son système.

Il a rêvé l'extinction du paupérisme, il le rêve encore. En attendant, il éteint les misères de ses amis, et M. Walewski a eu pour son compte la ferme des Landes, qui devait être la colonie des pauvres.

Il aime le luxe et le beau style, j'entends le luxe d'apparat, celui que fournit Belloir, Godillot ou M. Haussmann, et le beau style de M. de la Guéronnière; mais il n'aime pas assez les arts et l'esprit, et il n'a jamais permis qu'on citât de lui un mot, une sentence, un trait. Il ne tolère pas même auprès de lui un de ces Ésopes complaisants qui enrichissent les *anas* des dynasties.

Son plus grand bonheur aura été de passer pour un oracle, toujours à la veille de parler.

Ni grand orateur, ni grand écrivain, ni grand historien, ni grand général, il ne saurait être grand politique; puisque l'art de conduire les hommes ne peut se concevoir, sans la faculté de les attendrir, de les éclairer, de les juger, de les faire manœuvrer à propos.

Il a concouru pourtant à trois grandes choses : la guerre de Crimée, le traité de commerce, la guerre d'Italie.

Mais il a humilié la Russie, sans l'écraser et sans lui arracher la Pologne.

Il a établi le libre échange ; mais sans nous donner en même temps toutes les libertés qui le fécondent.

Quant à l'Italie, est-ce un présage, comme le tronc d'arbre renversé du parc, qui l'a contraint à s'interrompre, en laissant à d'autres l'honneur et le profit de l'expédition ?

On sait que nous avons fait l'unité de l'Allemagne, et l'ingratitude des Italiens. S'il y avait en Europe plus d'hommes d'État, nos déceptions seraient plus grandes.

Cavour et Bismarck ont suffi, le premier pour nous faire dégaîner, le second pour nous faire rengaîner. Le nom du Mexique fait rire le parterre des théâtres. Quant aux frontières du Rhin, si nous les prenons toutes les nuits, nous les rendons tous les matins.

Jamais on n'entama tant de chants du départ pour tant d'immobilité. Heureusement, à l'intérieur de la France, les mœurs priment les lois et nous agrandissent les libertés qu'on nous mesure. Sans cela nous étoufferions dans notre modestie.

NOTES

J'ai eu souvent occasion de comparer ce portrait, écrit et publié dans des circonstances délicates, à d'autres qui ont paru en toute liberté, depuis la mort du modèle. Si j'excepte les trépignements d'une colère, plus excusable que nécessaire, sur la tombe de Napoléon III, tous ceux que j'ai lus m'ont confirmé dans celui que j'avais écrit : L'empereur fut un homme médiocre, avec qui pourtant l'on pouvait causer de tout; mais sans en attendre un éclair sur rien.

George Sand en a parlé avec plus d'attendrissement que moi ; au fond, avec une sévérité égale, également contenue :

Elle le prend à ses débuts, à Ham et voici ce qu'elle dit[1] :

1. *Dernières pages*, 1 vol. Paris, Calmann Lévy.

« Au temps de Ham, par correspondance, écriture et rédaction d'un jeune homme sans énergie, dominé par une vision énergique, vision conçue dès l'enfance, entretenue par un entourage dont il subissait l'impression avec une lassitude résignée; point d'instruction réelle, beaucoup d'intelligence, les rudiments et même les éclairs d'un génie, plutôt littéraire que philosophique et plutôt philosophique que politique.

» Santé perdue, vitalité chancelante, inégale, suspendue par moments avec des reflux d'expansion et des refoulements douloureux. Point d'amertume cependant, point de rancune, peu de courroux; trop contemplatif pour être passionné; aimable, aimant, fait pour être aimé dans l'intimité, désintéressé de tout pour son compte, et pourtant voyez quels contrastes formidables; — capable des plus grands crimes politiques, parce que ses notions du droit humain différaient essentiellement des nôtres.... »

Le regardant ensuite, après son écrasement, elle ajoute :

« Napoléon III ne mérita jamais, « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité » d'être traité comme un monstre. Il ne mérita pas davantage d'être rabaissé jusqu'à l'idiotisme... vraiment la France

serait trop avilie si elle avait subi pendant vingt ans la toute-puissance d'un crétin travaillant pour lui seul. Il faudrait désespérer d'elle à tout jamais. La vérité est qu'elle prit ce météore pour un astre, et ce songeur silencieux pour un homme profond. Puis, quand elle le vit succomber à des désastres qu'elle eût dû prévoir et prévenir, elle le prit pour un lâche.

» Il ne l'était pas; il avait un courage froid et je ne crois pas qu'il tînt à la vie. Il se sentit écrasé, désillusionné de son rôle, peut-être las de lui-même.

» On a sans doute conspiré beaucoup autour de lui dans son dernier exil. On doit avoir hâté sa fin, en stimulant ce reste de vie, qui fut employé, des gens bien informés me l'ont dit, devinez à quoi? à faire des paysages à l'aquarelle qui lui plaisaient beaucoup..... »

Il y a un souvenir d'amitié et de la pitié dans ce jugement : mais l'amitié ancienne et la pitié ne font pas mentir la justice.

Mon ami, Eugène Pelletan, a charbonné une caricature qui ressemble à l'Empereur, mais qui est tout à fait insuffisante pour expliquer l'Empire.

« La nature, dit-il, l'avait fait pour conspirer;

elle lui avait donné le physique de l'emploi : Son gros nez long, son œil gris comme une balle de plomb, son facies éteint plus semblable à un masque qu'à un visage, son mouvement de tête d'oiseau de nuit, sa voix de bois empruntée à polichinelle, son accent guttural, plus tudesque que français, son torse disproportionné avec l'arrière-train , l'oscillation déhanchée d'une jambe traînante, à la recherche de l'autre, tout dans cet être équivoque annonçait l'artiste en complot... »

Le portrait tout entier, qui a paru en 1875, dans le *Musée biographique*, est de cette allure implacablement gouailleuse. Seulement il me semble que cette image grimaçante devient un miroir cruel. On s'y mire avec une grimace. On se sent trop souillé de cette souillure grotesque, subie sans excuse pendant vingt ans.

J'aime mieux, pour fixer les traits infligés à l'histoire, l'impression presque bienveillante rapportée par le prince Albert, à la suite d'une première rencontre avec l'Empereur, en 1854, au camp de Boulogne, et que la reine Victoria a consignée dans son journal.

Cette bienveillance, d'éducation et de diplomatie, avoue une médiocrité plus prouvée.

Le prince se loue de l'accueil qu'il a reçu et

écrit à la Reine : « Il est calme et indolent, mais gai et spirituel, quand il se sent à l'aise. Elevé à Augsbourg, il parle français avec un léger accent allemand; du reste il y a quelque chose d'allemand dans la tournure de son esprit. Son éducation générale est défectueuse, même sur des sujets de première nécessité pour lui, comme l'histoire politique des temps modernes et les sciences politiques en général; il le reconnaît avec candeur et modestie. En revanche, il a ses annales napoléoniennes au bout des doigts. Il a pensé beaucoup et profondément; toutefois, ses idées politiques ressemblent à celles d'un amateur qui mèle des notions très vagues à d'autres fort sérieuses. »

Voici maintenant une note plus aigre. M. de Montalembert, lors de la publication du portrait en brochure, m'écrivait :

« Je vous remercie de votre Napoléon III que j'ai lu avec plaisir et intérêt. Je vous ai cependant trouvé trop indulgent pour le César moderne. Vous avez bien saisi l'un des côtés de son caractère; mais non pas celui dont l'histoire gardera le plus fidèlement l'empreinte : savoir sa répugnance instinctive, peut-être involontaire, mais surtout insurmontable pour les honnêtes gens et

les âmes indépendantes. C'est là, selon ma conviction et mon expérience personnelles, le trait distinctif de son âme et de son règne.

» Reste à savoir si la France ne partage pas cette répugnance de son maître; ce qui expliquerait la joie qu'elle a ressentie en se donnant à lui et la patience sympathique avec laquelle elle le subit depuis dix-sept ans. »

Montalembert se vengeait de sa propre erreur. Il ne se consolait pas d'avoir été, pour quelques jours, membre de la commission consultative. Il est juste de rappeler qu'il s'en retira avec dégoût, le jour même où fut publié le décret relatif à la confiscation des biens de la famille d'Orléans, et qu'il expliqua son entrée; mais son repentir se prolongea jusqu'à sa mort, et le 24 mars de la même année, à propos de la condamnation hypocrite que j'avais subie, il m'écrivait indigné :

« J'ai l'ardent désir, mais je n'ai guère l'espoir d'être promptement délivré du fardeau de la vie, sous le second Empire; mais tant que ce fardeau me sera infligé, je ne saurais résister à l'envie passionnée d'offrir mon impuissante sympathie à ceux qui comme vous luttent et souffrent pour la liberté. Quelles que soient nos dissidences, je vous

prie de compter toujours sur ma haute et sincère considération. »

J'avais envoyé le portrait de Napoléon III à Sainte-Beuve, pour continuer une habitude de courtoisie littéraire, mais sans demander au sénateur l'opinion du critique.

Je méconnaissais cette inquiétude d'analyse qui était dans Sainte-Beuve supérieure à toute considération d'intérêt, et qui le fit calomnier souvent. Il ne put résister à la tentation de me dire son avis ; et l'on verra avec quelle finesse, avec quelle réserve toutefois, le commensal du prince Napoléon et le correspondant de la princesse Mathilde satisfit son instinct d'artiste, et sa conscience d'observateur :

Le caractère de Sainte-Beuve se peint tout entier à l'occasion de ce portrait ; sa hardiesse et ses réticences, son besoin de retouches, sa malice et sa prudence.

« J'ai lu [1], m'écrivait-il, le portrait *princeps*. Le début en est très éloquent. Toute cette scène de Champagne est vivante, parlante et vraie. Depuis lors, l'auteur principal semblait avoir

1. *Sainte-Beuve*, Nouvelle correspondance. 1 vol. Paris, Calmann Lévy.

changé, et on ne saurait nier qu'il a rencontré quelquefois l'éclair et l'à-propos. Je crains qu'il ne les ait de nouveau perdus, et que nous n'en soyons revenus au tâtonnement et au silence. Toute la suite du portrait est très habilement faite. Tout votre développement analytique joue et serpente en quelque sorte autour de ce mot d'une mère : « Mon doux entêté. » Littérairement (et c'est le seul point de vue que je me permette) il y a eu là un tour de force d'habileté et une extrême difficulté vaincue. »

N'est-ce pas là du Sainte-Beuve tout pur?

Si j'énumère ces témoignages, ce n'est pas pour attester mon infaillibiilté ; pour imiter les vendeurs de remèdes qui publient des certificats de guérison. C'est parce qu'il me paraît intéressant pour l'histoire de faire parler ceux qui se sont tus, par discrétion forcée ou par profession. Je me fais le roseau retentissant qui ébruite les confidences enfouies sur les oreilles d'âne de Midas.

Pendant que Sainte-Beuve se garait, autant qu'il le pouvait, de l'Empire qui allait s'écrouler, un de ceux qui l'avaient le plus ingénieusement combattu et démoli, allait s'y abriter.

J'ignorais que la conversion de Prévost Paradol fût un fait presque accompli. En lui envoyant

les épreuves du portrait, avant sa publication, je le priai d'obtenir du *Journal des Débats* une insertion, au moins partielle. Il me répondit par le billet suivant qui, dans son genre, est plein de précautions comme la lettre de Sainte-Beuve.

« Mon cher confrère,

» J'ai lu avec plaisir votre morceau et je vous en remercie bien vivement. Quant à une insertion dans le journal, c'est le bien peu connaître que de lui croire le tempérament à cette hauteur. Il y a là des habitudes de prudence excessive qui survivront bien longtemps au péril... mille amitiés. »

Prévost-Paradol ne croyait plus au péril et trouvait le journal bien peureux. Il se trouvait plus brave ; il le fut en effet, puisqu'il se condamna fièrement à mort, pour avoir eu quelques semaines d'illusions.

J'aurai terminé ces notes qui me semblent compléter mon étude, en ajoutant que les flatteurs de Napoléon III étaient aussi féroces à son égard que ses ennemis.

Voici le panégyrique, signé David de Clozel, qui parut en mars 1869, dans le *Constitutionnel*. On verra si de pareilles enluminures ne provoquaient

pas le coup de crayon incisif d'Eugène Pelletan qui n'eut que le tort d'arriver trop tard.

« L'œil est petit et grand à la fois; c'est à n'y rien comprendre. Le regard n'y est pas...

» Le nez a la courbure d'un bec d'aigle ; il est un peu long, comme il devrait être chez ceux qui doivent se mêler des affaires des autres...

» La lèvre, discrète aux coins, s'abaisse comme un pont-levis pour laisser passer, comme de la forteresse d'une intelligence bien gardée et bien approvisionnée, l'éloquence la plus brave et la mieux armée.

» Les jambes semblent attendre que le cheval vienne exhausser le cavalier.

» Les pieds, bien écartés en dehors, divergent leurs pointes élégamment...

» D'un geste hardi il a chargé César sur ses épaules comme Énée portait Anchise..... »

J'aurais toujours ignoré qu'on avait prétendu corriger et réfuter mon portrait, si la commission instituée pour faire l'inventaire des papiers des Tuileries, n'avait trouvé, dans le cabinet de l'Empereur, en même temps que ma lettre, une brochure imprimée sous ce titre :

LETTRE A M. LOUIS ULBACH

SA MAJESTÉ NAPOLÉON III

Réponse faite par un étranger à un Français.

C'était en effet un étranger à la langue et au patriotisme français qui me répondait.

Je le nommerais encore une fois, car son nom a été pilorié en 1871, s'il n'était pas coupable d'un méfait plus grave. Cette brochure était moins destinée à consoler les Français de mon jugement sur l'Empereur, qu'à convaincre les Belges de la nécessité d'adorer Napoléon III. On trouva en effet, avec la brochure imprimée, un long mémoire, dans lequel ce jeune belge exposait à l'Empereur les moyens d'annexer la Belgique.

Le mémoire, plein de vilenies à l'égard de son pays, attestait de la part de cet officieux plus de vocation pour le métier de parasite que pour celui d'ecrivain, d'historien et de patriote.

J'espère qu'il s'est repenti. Quant à Napoléon III, c'est un trait final à ajouter à sa physionomie de rêveur naïf que cette attention prêtée par lui à une billevesée, que ce soin de conserver un factum inepte et odieux. L'Empereur en le trouvant bon à *mettre en son cabinet*, avait tranché dans le

sens d'archives la question soulevée par Alceste. Voilà pourquoi on a trouvé parmi les papiers des Tuileries, soigneusement conservés, tant de brimborions, de politique frivole et tant de sonnets d'Oronte.

LAMARTINE

SOUVENIRS

J'ai été tenté de refaire ce portrait, qui a été le second de la série, de l'augmenter, d'y ajouter ce que j'ai écrit ailleurs, notamment dans l'introduction aux *Œuvres oratoires de Lamartine*[1]; mais j'ai craint de ne pouvoir plus m'arrêter.

Je réserve pour des souvenirs littéraires que je veux toujours entreprendre et que j'ajourne toujours, ne trouvant pas le loisir de me souvenir, mes effusions complètes à l'égard de Lamartine.

Encore me faudrait-il, pour ne rien omettre, lui consacrer un volume entier; tant il me semble

1. *La France parlementaire*, 8 volumes, 1864.

que j'ai de choses à révéler, d'études à faire, de revendications à exercer, au nom de la poésie et de la France, contre l'indifférence qui voile la gloire de ce grand citoyen et de ce pur génie.

Quand je publiai l'esquisse que je réimprime aujourd'hui, Lamartine était moins oublié, mais aussi méconnu ; on parlait bien de lui élever des statues ; mais il semblait que ce fût par pitié, par condescendance pour une illusion perdue. Je protestai.

Ce portrait parut immédiatement après celui de Napoléon III, avec cette sorte de préface :

« C'est par système, en vertu d'un plan arrêté d'avance, que nous publions le portrait de Lamartine, immédiatement après celui de Napoléon III. Si la France avait eu un Washington, c'est celui-là que nous aurions choisi. La moralité de ces études se dégagera de leurs contrastes.

» Napoléon III et Lamartine ont reçu tous les deux leur rôle principal de la révolution de 1848. Lamartine seul est resté fidèle au sien. Il a dédaigné de se faire proclamer président de la République par une assemblée. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte, élu président par le pays, a renvoyé violemment l'assemblée qui ne lui garantissait pas le pouvoir. Celui-là a remué la France

par sa parole; celui-ci l'a étonnée par son silence. L'un a renversé la République que l'autre avait fondée. Celui-ci a protesté toute sa vie contre l'illusion de la gloire militaire, contre le napoléonisme; celui-là n'a dû son succès qu'à la légende impériale.

» Je n'ai pas à faire se mesurer ensemble l'homme de génie et le prétendant heureux. Mais le trône de l'un et le tombeau de l'autre sont deux sommets différemment enviables. Le succès avec le bonheur, ou la défaite avec la vertu; voilà les deux tentations. J'aime à les offrir successivement à la conscience de mes lecteurs. »

Aujourd'hui je n'aurais à comparer que deux tombes.

Pendant que les chantres de Saint-Point nazillaient le *de profundis* sur le cercueil de Lamartine, au bord de la fosse murée où dormaient déjà sa mère et sa femme, je cueillis une branche dans un des cyprès plantés par le poète et je la partageai avec M. Victor de Laprade. Nous emportâmes chacun ce souvenir comme une palme glorieuse. J'ai gardé la mienne. M. de Laprade, j'en suis sûr, à gardé la sienne. A quel rameau cueilli sur les restes de Napoléon III pourrions-nous les comparer?

Mes premiers rapports avec Lamartine datent du mois de juillet 1848. J'étais journaliste dans mon pays. A propos de cette fameuse séance, dans laquelle le gouvernement provisoire rendit ses comptes, j'avais déjà, dans mon journal, *le Propagateur de l'Aube*, approuvé complètement l'attitude, le langage, toute la conduite du ministre des affaires étrangères qui ne voulut pas se séparer de ses collègues, même de ceux dont il était notoirement l'adversaire, et qui refusa presque la dictature que l'Assemblée lui eût décernée, s'il avait renié *Ledru-Rollin*. Ce-jour là, Lamartine joua toute sa popularité contre un devoir de conscience, et la perdit. Je l'en estimai davantage. Quelque temps après, d'ineptes calomnies furent répandues sur le poète qui s'était montré un grand homme d'État. Je trouvai l'occasion bonne pour affirmer mon admiration. Pouvais-je croire que cette feuille provinciale ne se perdrait pas dans le tourbillon des journaux de Paris, qu'on lisait au poète?

J'étais en faction, à la porte de la vieille école de Troyes, où j'avais appris à lire, transformée ce jour-là en bureau électoral, quand on me remit une lettre, à l'écriture fine, qui me fit pousser un cri, et que je lus aussitôt, triomphalement, au poste assemblé.

Lamartine m'écrivait :

« Monsieur,

» Ma main n'a pas le temps d'écrire, mais mon cœur a le temps de sentir. J'ai vivement senti la justice et la bienveillance courageuse et éloquente de votre article du 16 juillet. Vous avez tout deviné; vous n'avez pas besoin de révélation. J'attends que la lumière se fasse de la même manière, par le reflet naturel et vrai des choses, et non par ma propre parole. La parole de Dieu vaut mieux. Elle finira par faire comprendre la vérité en ce qui me touche. Elle est précisément le contraire des suppositions de la calomnie et de l'erreur. Votre cœur vous a fait tout pressentir. Il ne sera pas trompé.

» Il me sera bien doux, monsieur, de vous témoigner de vive voix, dans l'occasion, tout ce que j'ai éprouvé de reconnaissance et d'amitié intellectuelle en vous lisant.

» LAMARTINE. »

Ce ne fut pourtant que quelques années plus tard, à la suite d'un article de critique, publié dans la *Revue de Paris*, que je devins l'hôte régulier et familier de Lamartine.

J'avais dit de lui ce que je répète dans ce portrait, qu'il manquait d'imagination créatrice. Lamartine était au lit, cloué par des rhumatismes. Un de ses amis qui est devenu et resté le mien, Louis de Ronchaud, lui faisait la lecture de mon article. Lamartine l'interrompit, à ce passage, et s'écria :

— Ah ! comme il me connaît bien ! dites-lui donc de venir me voir !

Quand la *Revue de Paris* fut supprimée, les loisirs faits par M. Billault me permirent de m'associer aux amis de Mâcon qui conçurent le projet d'organiser une souscription nationale en faveur de Lamartine. Je me mis aussitôt à l'œuvre, en recueillant des adhésions, pour la formation d'un comité parisien, dont je devins le secrétaire.

Il n'est pas d'œuvre de moi dont je sois plus fier que de celle-là. Ce ne serait pas une histoire indifférente à l'histoire générale de l'opinion publique en France, et à l'histoire particulière des idées de ce temps-ci, que le récit détaillé de cette souscription. A côté de lâches ingratitudes, et d'hypocrites conseils de dignité, on verrait les reconnaissances passionnées qu'éveillait encore le nom de Lamartine, à cette époque-là. On lirait des pages touchantes; on apprendrait des dévoue-

ments superbes. Des gens offraient littéralement leur fortune que Lamartine avait sauvée autrefois; les uns se souvenaient des *Méditations*, les autres de l'Hôtel-de-Ville.

Trente mille personnes, sans compter des dons anonymes ou collectifs, témoignèrent d'une vibration constante avec l'âme endolorie du poète.

Une circonstance considérable empêcha d'atteindre le chiffre nécessaire à la libération complète de Lamartine. L'Empereur s'en mêla et gâta la souscription; mais paralysée, comme tant de choses, par la sympathie du gouvernement, elle suffit du moins à attester la toute-puissance des souvenirs et les racines profondes que le héros de 1848 avait encore dans la conscience du pays.

Je veux citer de cet événement un épisode inconnu. Il est superflu de démontrer par les faits publics, l'éloquence prodigieuse de Lamartine. Son action à la tribune et dans la rue laissera comme une lueur boréale dans la tempête de février. Mais s'il est facile de remuer les foules, de soulever les assemblées, de dégager du peuple des électricités sublimes, n'est-il pas presque impossible d'espérer convaincre des amis prévenus, qui s'autorisent de leur dévouement pour mettre en

tutelle le génie, et surtout des hommes de chiffres, des calculateurs qui ont pris l'engagement d'une liquidation commerciale ?

J'ai vu Lamartine obtenir ce résultat fantastique, avec une simplicité qui est pour moi le comble de l'éloquence.

Le comité de Paris avait désigné une commission spéciale, chargée d'encaisser les sommes, de les verser au Comptoir d'Escompte, et d'empêcher surtout que celles-ci fussent mises à la disposition de Lamartine, dont la générosité faisait peur à ses plus fidèles amis.

Mais on n'avait pas compté avec l'indépendance absolue de cet homme énergique. Il savait accepter sans plier, et se montrer reconnaissant sans réserve, mais aussi sans abdication.

Dans une lettre, que j'ai gardée, toute pleine d'effusion pour le comité qui voulait le sauver, il m'écrivait, en se permettant avec naïveté un des rares calembours qui se soient jamais glissés sous sa plume :

« Quant à me remettre entre ses mains, comme un *ex Law*, je ne le ferai à aucun prix. »

Lamartine croyait avoir besoin un jour d'une quarantaine de mille francs pour une échéance. La commission se refusait à lui remettre cette

somme. Chargé de porter la demande, de transmettre le refus, je subissais les réflexions économiques très aigres des sauveteurs, et les plaintes aigües de celui qui se croyait perdu, si on ne le sauvait pas à sa guise.

Lamartine provoqua une réunion chez lui, à huit heures du matin, pour en finir avec ce conflit, doublement pénible. A l'heure et au jour indiqués, MM. Vavin, Emile Pereire, Beaumont (de la Somme), Hachette, de Chamboran, Edmond Texier, se trouvèrent réunis, avec moi, dans le salon de la rue Ville-l'Évêque.

L'attitude des amis était doucement tendue. Ils s'étaient armés contre les entraînements de l'amitié. M. Hachette surtout, avec ses habitudes de régularité commerciale, avait juré de refuser impitoyablement.

Ce fut lui qui prit la parole le premier, et sans faire injure à la mémoire de cet homme de bien, de cet industriel qui gardera sa place dans l'histoire des lettres françaises, je puis dire que je rougissais, que je souffrais, des termes nets, cassants, des formules de syndic, dont il se servait envers ce pauvre homme de génie. Il parlait le langage de la raison bourrue, de la prudence amère; ce qu'il disait était clair et tranchant comme une

lame d'acier. Il parla longtemps. Quand il eut fini, au milieu d'un silence consterné, M. Beaumont (de la Somme) qui n'était pas éloquent, et qu'on avait peut-être nommé sénateur pour cela, voulut rompre la glace et dire son mot.

— Voilà! Mon cher ami, dit-il à Lamartine qu'il traitait familièrement, vous avez la réputation d'un *panier percé*.

Je n'ai jamais vu douceur, dignité comparables à la douceur, à la dignité de ce poète flagellé. Il avait écouté comme on l'écoutait; il n'avait fait aucun geste d'impatience. A cheval sur une chaise, les mains unies sur le dossier, il attendit que le réquisitoire se fût entièrement égoutté; il sourit au mot brutal de son ami Beaumont, et feignit de le trouver spirituel; puis, tranquillement, comme un homme qui était certain de convaincre, il demanda la permission de répondre et il répondit.

Que dit-il? Je n'en sais plus rien. Il parla de ses créanciers, de lui, de nous; il parla, sans gestes, sans emphase, avec ce calme superbe qui donne de la majesté à la colère et des accents pénétrants à la douleur la plus contenue. Il parla pendant vingt minutes; nous l'écoutions avec ravissement. M. Hachette s'empourprait, peu à peu, de confusion; M. Beaumont (de la Somme) haletait d'em-

barras; M. Vavin était tenté de l'interrompre pour l'applaudir; M. Émile Pereire, je l'affirme, pleurait.

Quand Lamartine eut répondu à tout, le silence qui suivit les paroles était celui de l'attendrissement.

— Combien vous faut-il, au juste? hasarda timidement le terrible M. Hachette.

— J'ai demandé quarante mille francs; mais, avec trente mille, je ferais à la rigueur mon échéance.

Il fallait voir de quel air Lamartine disait cela.

— Si l'on vous en donnait cinquante mille, insinua M. Émile Pereire, nous laisseriez-vous respirer un peu de temps?

— Oui.

On l'autorisa à toucher cinquante mille francs au Comptoir d'Escompte et chacun des membres de la commission, en se retirant, jura de ne plus s'exposer à une semblable épreuve.

Lamartine me retint pour me dire, en faisant claquer ses doigts, par un geste qui lui était habituel :

— Qu'est-ce que vous vous étiez donc mis dans la tête? Mais ils sont charmants et ils m'aiment bien!

Je ne lui avais jamais affirmé le contraire. Je rejoignis ces gens *charmés* dans la cour, et me vengeant sur eux :

— Eh bien! leur demandai-je, et vos serments! C'était bien la peine de me charger de tant de refus, et de me faire si mal recevoir tous ces jours-ci!

— Que voulez-vous! répondit Émile Pereire, est-ce qu'on peut lui résister, quand on l'entend?

Je ne sais si M. Pereire s'est toujours souvenu de cette scène; mais je sais bien que, ce jour-là, les larmes qui montèrent à ses yeux me le firent aimer et que je me jurai de lui rendre témoignage, s'il arrivait jamais que cet hommage à la sensibilité d'un financier devînt nécessaire.

J'aurais beaucoup d'autres anecdotes à citer. J'en ai communiqué quelques-unes à M. E. Legouvé, pour une conférence, très intéressante, qu'il fit sur Lamartine, à la Porte-Saint-Martin. Je ne les avais pas prêtées; mais comme elles ne m'ont pas été restituées, au moins par un reçu public, je les reprendrai, à ma convenance, sans courir maintenant le risque de passer pour un plagiaire.

PORTRAIT

Lamartine a été la destinée la plus complète, et, à tout prendre, la plus enviable de cette génération.

Il a rayonné sur tous les sommets; il ne s'est attardé sur aucun, et, après avoir chanté l'amour, la poésie, la jeunesse; après avoir servi l'histoire, la raison, l'éloquence, la virilité; après avoir donné une âme et des entrailles à la politique, une auréole nécessaire à la République diffamée, un souffle nouveau et des espérances immortelles à la liberté, cet ambitieux d'idéal a épuisé, dans sa vieillesse, toutes les amertumes humaines, pour expier son bonheur, pour achever sa gloire, pour tremper dans un air rigide le bronze inébranlable de sa renommée.

Ceux qui, par tendresse pour ce cœur si généreux et si tendre, en songeant aux dernières

années de misère et d'abandon de Lamartine, regrettent qu'il n'ait pas été frappé dans la bataille de juin 1848, et que ce juste, qui n'a jamais versé une goutte de sang, n'ait pas répandu tout le sien sur les barricades et ne soit pas mort martyr, après avoir été prophète, ceux-là ne comprennent pas ce qu'ajoutent de grandeur au poète, à l'orateur, à l'homme d'État, ces années dures et muettes qui sont le vestibule de la justice, le greffe où les consciences se dépouillent et s'épurent, la perspective sévère des immortalités sereines.

Il ne s'y trompait pas, lui, qui fut le sentiment même de son époque. Il savait bien que sa disgrâce était un symbole, et que, porté par l'action, il avait été logiquement rejeté par la réaction; aussi, ne fit-il rien pour lutter contre cette défaveur qui eût blessé un orgueilleux vulgaire et qui satisfaisait ce fier génie. Aussi, se courbant, avec un sourire, sous cette bise qui le glaçait de jour en jour, n'attendait-il plus rien de ce monde, et espérait-il tout du lendemain de sa mort.

Il y a quelques années, il m'écrivait simplement : « Si cela continue, je vendrai Montceau l'été prochain et je me retirerai dans l'éternel Orient de la vie future. »

C'était à cette heure-là tout son rêve, et la compagne de sa vie qu'il vient de rejoindre sous la tente de pierre, au seuil du désert infini, me disait, de son côté, dans une lettre datée du même automne :

« Nous montons deux heures à cheval tous les jours ; M. de Lamartine a besoin de cet exercice... et moi, toujours en vue du voyage d'Orient que vous savez, je me tiens en haleine avec lui, pour être prête à tout événement ! »

Les années, les misères, les maladies dérangèrent ces projets. On se résigna à la France, et c'est la mort seule qui ouvrit le chemin de l'Orient éternel !

Aujourd'hui, Lamartine a passé brusquement de l'ombre taciturne dans la lumière bruyante. Il y a, pour lui élever des statues[1], autant d'émulation que les insulteurs en montraient hier. Sa famille, par respect pour les volontés du mort, a tari bien des sources d'éloquence, en défendant les discours, le jour des funérailles ; mais elle a empêché bien des contrastes sacrilèges. L'incomparable majesté de ce silence, jointe à la douleur si vraie de toutes les populations accourues, forme

1. Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1869.

la seule *harmonie*, la seule *méditation*, digne de ce chantre des *Méditations* et des *Harmonies*.

Ce fut d'abord la cité qui le réclama au passage. On voulait fuir directement Paris et aller de la grande ville au tombeau, sans faire aucune halte. Mâcon, dont Lamartine fut le conseiller, le député, se mit en travers du chemin, et protesta avec émotion, au nom de tous les mandats glorieux qu'elle avait confiés à son grand citoyen.

Ce fut la première étape de l'apothéose sincère. Puis, le cortège reprit la route. Le ciel était de glace; la terre criait sous les pas; la neige faisait un tapis d'hermine à ce convoi d'une probité sans tache, et dans l'air vif et dur, on sentait tout à la fois comme un âpre frisson de douleur et comme un éveil d'espérance.

Les gens du pays versaient tout leur cœur dans des baisers sur cette bière qui renfermait le bon génie de la contrée. Ils ne connaissaient pas le poète; ils ne se rappelaient plus guère l'homme politique ; mais ils pleuraient, à grosses larmes, leur ami, leur voisin, le maître de la vigne, qui travaillait avec eux et qui ne les avait jamais laissés sans pain dans un jour de misère, sans consolation dans un jour de tristesse.

Après le château de Montceau où furent écrits *les Girondins*, où dormaient les drapeaux de 1848, le cortège, qui remontait toute la vie de l'homme, saluait Milly, la terre natale, les deux grands sapins solitaires qui marquent sur ce coteau désolé la place sanctifiée par les *Confidences*, et, continuant sa route, gravissant d'autres sommets, pour atteindre aux plus lointains souvenirs, ne s'arrêtait qu'à Saint-Point, le double port, d'où la vie heureuse mais éphémère du poète est partie, et d'où la vie immortelle va s'élancer.

A Saint-Point, le décor changea. Les ruisseaux murmuraient ; les gazons scintillaient, comme sous une rosée de printemps, et les pervenches, épanouies sur le passage du cercueil, fêtaient avec mélancolie le retour du poète de *Jocelyn*, dans la vallée embaumée par sa gloire.

Je n'ai pas à raconter la cérémonie de la sépulture, simple comme la grandeur de cet homme. Un étonnement sublime se mêlait à l'émotion. Il semblait que chacun se dît : « C'est donc si facile que cela d'enterrer un grand homme ! » Deux prêtres de campagne, un goupillon vert-de-grisé, une dalle dérangée dans un caveau, trois voix nasillardes qui psalmodient, et puis, c'est tout !

Non, ce n'est pas tout, puisque ce n'est rien; puisque Lamartine revit tout entier, palpite dans l'admiration de ses contemporains; puisqu'on se dispute son image pour la reproduire en marbre, en bronze; puisqu'il aura sa statue, au cœur de Paris comme Henri IV, et dans la ville de Mâcon.

Mais, quelle statue peut-on élever à un homme qui fut multiple dans son action? Sera-ce Lamartine poète que vous représenterez? Certes, celui-là est à la hauteur des plus grands. *Les Méditations*, *les Harmonies*, *Jocelyn*, ont ouvert des sources intarissables à la piété, à l'amour, à la passion.

Peut-on oublier l'orateur? Si on s'en souvient, n'oubliera-t-on pas le reste? Le député qui a donné à la politique sociale, c'est-à-dire humaine, les accents les plus généreux, les plus pénétrants, ne doit pas plus absorber le poète, qu'il ne doit être absorbé par lui.

Et l'historien des Girondins? L'orateur des banquets? L'homme nécessaire qui fut la flamme, l'enthousiasme, l'excuse, la raison de la République de 1848? Celui qui parla, du geste autant que de la voix, à tous les éléments bouleversés; celui qui voulut la paix pour l'Europe, la fraternité pour la France et qui souhaita la mort dans les terribles journées de juin, celui-là, héros sans

ambition, homme d'État sans calcul, le laisserez-vous dans l'ombre, sans mécontenter l'histoire?

Il est un dernier homme enfin, celui-là le plus à plaindre, celui qui finit la vie du poète, de l'orateur, de l'écrivain, de l'homme d'Etat, Lamartine, le vigneron, l'amant passionné de la terre; celui qui s'est usé dans un devoir d'honneur commercial; qui n'a trouvé que cette tâche fatigante, qui est mort pour l'avoir gardée, le Lamartine spécial du Mâconnais, l'oublierez-vous? Il complète pourtant tous les autres. Le poète a payé ses dettes à la poésie; l'homme politique est en avance avec son pays; le vigneron est mort, de la peur de ne pouvoir payer son vin.

Ce fut sa plaie, son martyre, son dernier souci, auquel se mêlait le regret infini de ne pouvoir faire à tous ces braves gens, dont il avait le crédit, le partage de son cœur et de son argent, comme autrefois.

Quel ciseau assez inspiré peut condenser ces beautés dans le même visage, écrire cette histoire dans un seul bloc, résumer cette action dans une seule attitude? Je défie l'artiste de faire un choix qui satisfasse tout le monde, et je le défie de s'en tirer, sans faire un choix.

Une seule ressource est offerte. Que l'on place

sur un socle, orné sur ses quatre faces de bas-reliefs représentant quatre épisodes différents de la vie de Lamartine, une colonne avec des palmes enlacées; la plume, la lyre, la vigne, tous ces symboles auront droit de s'enrouler autour de ce marbre : puis, en haut, au sommet, un buste de Lamartine, rayonnant, inspiré, l'œil perdu dans l'azur, représentera ce qu'il y a de général, le génie, l'inspiration, l'âme, en un mot, de cet homme en qui la nature avait accumulé tant de dons précieux, pour qu'il fût plus aimé et pour qu'il souffrît plus que les autres.

L'unité des hommes supérieurs est comme l'unité de la France; elle est divisée en départements variés qui se font contraste. C'est la tête qui règle, en capitale, les intérêts divers de ces provinces.

Lamartine eut une unité absolue dans sa vie. Au déclin de sa carrière comme à son aurore, il montra la même foi, les mêmes principes, où plutôt, il obéit aux mêmes instincts; car la réflexion chez lui n'était jamais que le recueillement, que le *savourement*, pour ainsi dire, d'un acte accompli avant toute délibération.

Poète comme la poésie même, il n'avait rien d'un artiste; c'était le génie d'un écho.

L'imagination qui invente, il ne l'eut pas; mais l'imagination qui colore, au feu du ciel, la pensée ordinaire et le sentiment de tous, il la posséda au suprême degré. Dans toutes ses œuvres, vous ne trouverez pas, à proprement parler, une idée nouvelle, une forme originale. De même que M. Thiers est un *vulgarisateur* qui met à la portée de tous les notions de l'histoire ou de la politique, Lamartine est un *idéalisateur* des choses vulgaires. Il ramasse les cailloux du chemin pour en faire des diamants; il cueille à toutes les branches et les pommes deviennent des fruits d'or.

Qu'il chante Dieu, l'amour, la nature, la liberté, il mettra un air angélique sur des refrains connus; il élèvera jusqu'à des hauteurs inaccessibles des sentiments familiers à tous. Au premier vers de Lamartine, un souvenir s'ouvre dans le cœur, et sa poésie charme l'âme, plutôt comme une réminiscence d'extases antérieures, que comme une nouveauté.

C'est là le caractère tout particulier de son génie, c'est là sa gloire; car le génie est le don d'émouvoir plus encore que celui d'étonner. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de sa popularité et de son ambition. La France, devenue si triviale, la France, ce pays de l'amour et de la

liberté, est poétique dans ses croyances et dans ses passions ; elle raille volontiers le lyrisme par manière de bel esprit ; mais elle fait ensuite comme Voltaire, son type, elle écrit de bonne foi des odes, des poèmes, hélas ! et des tragédies.

Il semblait que la muse chaste et vaporeuse des *Méditations* dût effrayer cette société française qui en était encore aux polissonneries de Parny, et qui, dans son aspiration lyrique, ne s'élevait pas au-dessus de Béranger. Mais il se trouva, au contraire, que le chantre d'Elvire arrivait à propos, pour traduire dans une langue immortelle le balbutiement confus de la foi et des espérances cachées.

Puis, quand le siècle, après avoir suffisamment chanté, prié, a voulu sonder l'avenir d'un regard plus affermi, le poète s'est mis à marcher devant les pionniers, sur le même rythme, et l'homme des *Méditations* s'est trouvé naturellement le premier au poste de l'action et du péril.

La poésie est-elle autre chose que l'ivresse du sens commun ? Ce qui nous semble beau n'a-t-il pas le rayonnement d'une vérité morale ?

Pour ma part, c'est précisément parce que, sous la mélodie des mots, je sens toujours la trame d'un inaltérable bon sens, que je reconnais et que je

m'explique les titres de Lamartine à la domination des âmes.

Pourquoi le *Lac* restera-il un chef-d'œuvre éternel ? Il n'a ni images pittoresques, ni excentricité d'expression ; l'idée que la vie infinie ressemble à une promenade sur les flots est un lieu commun ; le regret de se trouver seul n'est pas nouveau : mais c'est la simplicité et la vérité de ce cri du cœur ; c'est l'harmonie parfaite de la phrase et de l'émotion ; c'est ce mélange inséparable de la pureté du son, de la grâce du langage, du charme des souvenirs évoqués, de l'universalité des sentiments, qui fait le mérite *humain*, c'est-à-dire éternel, de cette poésie. Les classiques ont cette qualité.

Ces vers mélodieux, qui coulent comme des larmes sonores, ont été composés ainsi qu'ils sont lus ; et il n'est pas jusqu'à l'écriture élégante, sans prétention, mais d'une suavité de lignes incomparable, qui ne soit une harmonie de plus, dans ce poète doué de tous les dons.

J'ai vu, j'ai feuilleté le manuscrit des *Méditations* ou des *Harmonies*, un petit album que Lamartine emportait avec lui et dans lequel il écrivait ses improvisations ; car ce travailleur fécond n'a jamais fait qu'improviser. On n'a pas

tout publié [1]; il resterait peut-être encore des strophes inédites. J'ai vu aussi le cahier de *Jocelyn*, sans ratures, ayant seulement, au revers de la poésie, des comptes de vignerons. Cette première manifestation du poète, qui devient tout aussitôt l'expression définitive, étonne par la légéreté élégante des signes; on croirait à une copie minutieuse, attentive. Mais, après une minute d'étonnement, on ne comprend pas que les vers de Lamartine aient pu être fixés autrement. Substituez à cette écriture svelte, mince, qui effleure le papier, l'écriture appesantie de Victor Hugo, et essayez de faire passer celle-ci pour celle-là, vous déconcerterez absolument la physiologie.

Poète instinctif, Lamartine détestait la moquerie qui n'est qu'une revanche de la réflexion contre la spontanéité. On s'est étonné qu'il eût horreur de Rabelais; mais cette horreur était une des conditions de son génie. Tout ce qui est subtil lui répugnait également, comme la fausse bonhomie de La Fontaine et la fausse volupté d'Alfred de Musset.

La nature avait tout fait pour lui. Dès son premier essai, il eut toute sa valeur, et il n'a rien

1. Cette publication a été faite depuis.

acquis depuis, n'ayant aucun besoin d'acquérir.

Ce n'est pas qu'il faille conclure de cette répugnance pour l'étude à une ignorance absolue. Je restais toujours surpris de ce qu'il savait. Il était initié aux choses, sans les avoir apprises; les idées le pénétraient; sa chaleur d'âme aspirait la rosée qu'elle répandait ensuite.

Lamartine, de haute taille, d'allure franche, ayant la grâce spontanée qui devance la réflexion, paraissait, au premier abord, un de ces hommes faits pour rester debout et que le temps peut frapper en bas, tout autour de l'écorce, sans les atteindre au sommet. La première fois que je le vis, je me rappelai les vers du poète latin, et je saluai un de ceux auxquels il a été ordonné de regarder le ciel. On ne comprend pas Lamartine la tête penchée, le front dans les mains, cherchant ses idées sur le papier ou dans la cendre de son foyer. Il écrivait comme il parlait, sans s'incliner. L'âge, les douleurs, les misères, ont aminci ses joues, plissé ses lèvres; mais le front a gardé jusqu'à la fin son équilibre; il est resté jusqu'à la fin perpendiculaire au ciel.

L'intelligence qui siégeait dans une pareille tête put pécher par fierté, par illusion; mais elle n'eut jamais à se reprocher une bassesse, une dissimu-

lation, un de ces actes qui courbent en deux ou qui font seulement froncer le sourcil. Le regard limpide et direct envoyait sa lumière comme un phare et, dominant les autres, ne subissait jamais leur domination.

La sérénité, qui habite les hauteurs, était la condition de ce front superbe; j'y ajoute la naïveté. En effet, un trait distinctif du caractère de Lamartine, c'était la candeur virile; non la confiance maladroite toujours dupe, mais l'optimisme clairvoyant, qui prend la fleur du panier des actions humaines et qui ne songe pas aux vilenies. En poésie, en prose, Lamartine ne donnait jamais d'arrière-pensée à ses héros; il les voyait toujours en pleine lumière, en pleine beauté. Je prouverai plus loin qu'il eut les mêmes façons de voir en politique.

Aimant la poésie, ou plutôt la *vivant*, il en faisait, comme M. Jourdain fait de la prose; mais il n'eut pas la fatuité de ses œuvres. Le croirait-on? Lamartine fut peut-être le seul contemporain auquel on pouvait dire : « Vos vers sont mauvais! » et qui ne s'en fâchait pas.

Ambitieux de la vie en bloc, il n'eut pas l'ambition mesquine du détail. Ses vers sont un accessoire; son action est son vrai poème. Le seul

homme, il le dit, dont il fût jaloux c'est Voltaire.

Agir sur son temps par les écrits, par la parole et surtout par les faits, voilà son rêve. Il ne revendiquait aucun chef-d'œuvre spécial; il voulut que son existence fût une œuvre. Voici deux anecdotes pour prouver ce désintéressement des petites vanités littéraires et cette ambition de la vie.

Un jour, pendant la fameuse *souscription*, Lamartine reçut la lettre d'un magistrat de province qui lui envoyait son offrande, en ajoutant :

« Non, monsieur, vous ne perdrez pas vos biens, vous garderez Milly, et vous pourrez répéter toujours sans amertume :

> Combien j'ai douce souvenance
> Du beau pays de mon enfance! etc... »

Lamartine fut très touché de cette lettre.

— Quelle charmante idée que celle de me citer mes vers! me dit-il.

— Comment! mais ces vers-là sont de Chateaubriand; ils ne sont pas de vous.

— Vous croyez?

Je lui en donnai la preuve, et il me sembla qu'il avait un peu moins de reconnaissance pour un admirateur maladroit qui avait voulu le tromper.

Victor Hugo ne commettrait pas de pareil quiproquo.

Un soir d'automne, nous étions, après dîner, dans le salon du château de Monceau, M. de Lamartine, M. Dargaud et moi. On fumait, ou plutôt on faisait semblant de fumer. Lamartine avait laissé éteindre, ou avait jeté loin de lui, sa cigarette. Étendu sur un canapé, la main appuyée sur la tête d'un de ses chiens, il se laissait glisser par intervalles dans cette sommolence de la digestion qu'il a toujours aimée.

Nous causions à demi-voix, et nous semblions bercer ce léger sommeil par le murmure de notre causerie.

Je m'en souviens, comme si la scène avait eu lieu hier. La nuit venait, une nuit superbe. L'immense horizon, que l'on apercevait par les portes vitrées, s'emplissait de brume ; il montait de la vallée comme une vapeur de poésie. Nous admirions ce tableau et nous parlions de la joie de traduire en beaux vers ces impressions. Lamartine n'était pas le prétexte de cette conversation. Si ma mémoire est fidèle, le nom de son chien, Ossian, fut le point de départ de cet épanchement qui débuta par de *l'ossianisme*. M. Dargaud était une nature enthousiaste ; il subordon-

nait tout en ce monde à la poésie, et, avec la délicatesse d'un admirateur qui flatte même le sommeil d'un ami, il prétendit établir que le plus grand triomphe humain était le triomphe du poète. Je le contredis ; nous nous échauffâmes un peu ; nous oubliâmes de parler à demi-voix, et Lamartine s'éveilla, au moment où je répondais avec vivacité que, s'il me fallait choisir, j'aimerais mieux avoir été l'orateur sublime de l'Hôtel-de-Ville, que l'auteur des *Méditations :*

— Vous avez raison, me dit Lamartine de sa belle voix de basse sonore et profonde; à quoi sert d'avoir été le premier poète de son pays, si l'on n'en devient pas le premier homme d'action ?

Et, tout aussitôt, en bâillant un peu au début, en sortant peu à peu de son sommeil, il nous esquissa le portrait de l'homme politique, comme il l'entendait; il nous parla de la vanité littéraire; il fit surgir l'intérêt de tous dominant la joie égoïste du rêveur solitaire.

Nous écoutions, charmés, éblouis. Je regardais la nuit venir, les étoiles s'allumer au-dessus de la magnifique terrasse de Monceau, et il me semblait que les étoiles s'envolaient du salon obscur pour aller se placer dans le ciel. J'en-

tendis, ce soir-là, les plus belles choses que j'aie jamais entendues sortir d'une bouche humaine.

Quand Lamartine eut fini, il se recoucha sur son canapé, Ossian lui lécha la main, et nous, muets, tourmentés de ce fourmillement que donne l'admiration, nous sortîmes brusquement du salon, et nous nous promenâmes très tard sur la terrasse, ne finissant pas d'épancher notre joie, trouvant, ce soir-là, qu'il y avait encore de belles choses au ciel et sur la terre, pour les hommes de bonne volonté.

Chargé d'écrire une introduction aux six volumes de ses *Discours*, j'ai été frappé de l'unité absolue de sentiments qui, depuis le point de départ, avait poussé et animé le poète jusqu'à la fin de sa carrière parlementaire. Que de niaiseries ont été débitées sur lui, depuis les innocentes épigrammes de Timon jusqu'aux brutalités de M. Granier de Cassagnac? Je ne veux pas discuter; j'indique seulement les témoignages qui prouvent ma thèse. Lamartine a publié, en 1831, sous le titre de : *La politique rationnelle*, une lettre au directeur de la *Revue européenne*, qui contient le programme et tout l'itinéraire de sa vie publique. Oui, même *son rôle en* 1848, *même son impopularité, même le rétablissement de*

l'empire après un essai de République, il semble tout prédire, et l'on ne peut accuser l'augure d'avoir fait la prédiction après coup. Il l'a signée et publiée, encore une fois, en 1831.

Nous y lisons que l'avenir est à une grande *transformation sociale*. Le mot *social* a été, par parenthèse, porté pour la première fois à la tribune par Lamartine, et comme Arago demandait ce qu'était au juste le *parti social*, Lamartine répondait, en 1839 :

— C'est plus qu'un parti, c'est une idée !

Louis Blanc, dans l'*Histoire de Dix Ans*, rend à cet égard une justice complète au sens prophétique de Lamartine.

Définissant la forme démocratique du gouvernement à venir, l'écrivain disait :

« C'est la République mixte, république à la base, monarchie au sommet; » et il ajoute, à propos du chef de ce gouvernement : « Qu'on le nomme président ou roi, peu importe; il n'est plus monarque, il n'a plus le pouvoir d'un seul ». La séparation de l'Église et de l'État; l'enseignement libre, gratuit; la liberté de la presse; l'abolition d'une pairie aristocratique et héréditaire; la réforme complète de la législation criminelle; le suffrage universel, mais à plusieurs degrés; la

décentralisation politique ; tels sont les points principaux de ce programme que Lamartine tend au régime de juillet, en avertissant la dynastie. « Qu'elle devra peut-être *se retirer un jour, devant une autre nécessité sociale.* »

Entrevoyant les révolutions, l'homme qui, devait être l'orateur de l'Hôtel de Ville, esquissait, dix-sept ans auparavant, le rôle qu'il jouerait un jour. Il dépeignait : « Un Bonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, comme le héros avait celui de la mort et du champ de bataille, palpitant de foi dans l'avenir, Cristophe Colomb de la liberté, capable d'entrevoir l'autre monde politique et de vous y conduire. »

Faute de cet homme-là, c'est-à-dire, si cet homme-là n'était pas écouté, Lamartine s'écriait (n'oublions pas la date), en 1831 :

« Au premier tremblement du pouvoir, à la première bourrasque sur la mer tempêtueuse de la liberté, une clameur générale s'élevera. Retournons en arrière, perdons plutôt tout l'espace parcouru, plions les voiles, regagnons le passé. Le port le plus précaire sera bon. Le premier qui prendra le chapeau étriqué et la redingote grise se croira un Bonaparte, sabrera la civilisation des branches à la racine et dira : « Mon peuple ! »

jusqu'à ce qu'on en cherche un autre pour mieux parer la servitude. Ce peuple libre n'aime pas la liberté; il croit toujours voir le temple de la gloire avec un héros sur le seuil ouvert, pour le recueillir et le venger d'une nouvelle anarchie. Il se trompe. Le héros n'est plus, et la liberté est son seul asile. »

Voilà ce que Lamartine écrivait, avant de partir pour l'Orient, attristé déjà des déceptions nées de 1830. Ce fut à Damas qu'il apprit sa nomination de député du Nord; il revint pour remplir son mandat.

— Où siégerez-vous? lui demanda un de ses amis, la veille de l'ouverture de la session?

— Au plafond! répondit-il.

Je n'ai pas l'intention de suivre, pas à pas, la marche de ce poète qui traversa les railleries pour monter à la tribune, qui parla au milieu des sourires, qui resta toujours isolé et qui, malgré ces préventions et son isolement, se trouva un jour, à une heure critique, l'homme nécessaire, le sauveur indispensable; tant il y a dans les faits une logique supérieure aux préventions humaines!

Le rôle de Lamartine, en 1848, fut une conséquence rigoureuse de sa vie. La faveur enthousiaste du public fut la preuve d'une concordance

parfaite, quoique souvent dissimulée, des sentiments du pays avec la conviction de l'auteur des *Girondins*.

Tous les mots qui ont été des avertissements tragiques, puis des sentences, et qui sont devenus la monnaie courante de l'histoire, ont reçu leur empreinte de Lamartine. Louis de Ronchaud me disait un jour : « Lamartine est un fleuve qui roule des médailles. »

C'est lui qui s'est écrié, devant l'entêtement de la majorité : « *Qu'une borne* suffisait à la place d'un homme d'État. » C'est lui qui, pendant la coalition, avertissait le pouvoir et lui disait : « La France est *une nation qui s'ennuie.* » C'est lui qui dira plus tard que « l'autorité ose *mettre la main de la police sur la bouche du pays.* » C'est lui qui, dans le banquet de Mâcon, a donné la formule de la révolution prochaine et l'a appelée : « *La révolution du mépris* ». C'est lui qui, le 11 février, laissa tomber ces mots : « Que le *Jeu de Paume fut un lieu de réunion politique, fermé par des ministres imprudents, et rouvert par la main de la nation à la représentation du pays.* »

Je ne veux pas parler de tous les mots qui ont été, pendant l'action révolutionnaire, des cris d'espérance, de salut, de joie, de tristesse, de

résignation. Après avoir prophétisé son avènement, Lamartine a vu distinctement son impopularité. Supérieur à son ambition, il ne se retint à aucune faveur du public, les sachant passagères et ayant fait un pacte avec l'histoire de son temps, plutôt qu'avec les succès.

Dans son fameux discours sur la présidence, il s'écriait : « Si la République se fonde, j'ai ga-
» gné ma partie humaine contre la destinée ; si
» elle échoue, ou dans l'anarchie ou dans une
» réminiscence du despotisme, mon nom, ma res-
» ponsabilité, ma mémoire échouent avec elle et
» sont à jamais répudiés par mes contempo-
» rains. »

Après ce discours, Lamartine a abdiqué. Comme il l'a dit lui-même, en répondant à Pelletan, il n'est pas tombé, il est volontairemenl descendu. Il est entré avec tristesse, mais sans colère, dans cette ombre que l'ingratitude a refroidie autour de lui.

Si les années et le malheur ont essayé de courber sa tête ; si, parfois, il sembla douter du passé, c'est qu'il pesait les idées de ce monde et la gloire d'ici-bas à la balance des idées de l'infini, et qu'il trouvait le bagage bien léger ; mais sa conscience n'empêchait pas son cœur de demeurer fidèle à

ses actions passées. Il les regardait de loin, comme Epaminondas regardait ses victoires, en les nommant ses filles. Il ne s'inquiétait pas des injustices de l'opinion ; il savait autrefois qu'il aurait son jour ; il a su depuis qu'il aurait son immortalité.

Je ne veux pas finir cette esquisse de l'homme politique, sans rappeler un trait qui m'est personnel et qui fait voir le fond de son cœur.

Il y a quelques années, un ancien membre du gouvernement provisoire eut occasion de publier une apologie de sa conduite, dans laquelle Lamartine était trop sévèrement traité. Ému de cette injustice, j'engageai vivement Lamartine à répliquer.

— Non, me répondit-il, je ne prendrai jamais la plume pour écrire quoi que ce soit contre un de mes anciens collègues de 1848. Nous sommes solidaires jusqu'à la mort : ils peuvent m'attaquer, je ne les attaquerai jamais. Nous avons fait ensemble la République ; ce souvenir nous lie, et la révélation de nos désaccords intimes serait une mauvaise action dont je ne me rendrai jamais coupable. Que ceci vous soit un principe essentiel en politique : trahir les autres, c'est trahir son honneur, surtout quand les autres vous ont trahi !

Voilà l'homme politique; il s'est peint tout entier.

Lamartine vigneron n'est pas différent de Lamartine poète, et, s'il se sépara un peu de Lamartine politique, ce fut par une tendance ingénue à la diplomatie qui n'arriva jamais à tromper personne et qui était cousue de fils... dorés.

Aimant la terre, avec la passion d'un paysan, avec la piété d'un fils, plus triste de renoncer à une vigne, à un champ, qu'à la puissance et à la renommée; ne riant que devant les raisins; ne s'épanouissant qu'à la vendange, animant la nature qui lui parlait et portant ce respect, cette adoration du monde extérieur jusqu'à s'interdire de profaner ce culte par des vers, par des poèmes, inférieurs à son sentiment, Lamartine ne pouvait être vraiment compris, admiré, et par-dessus tout aimé, que quand on le voyait à Monceau, à Saint-Point, à Milly, visitant ses vignerons, caressant les cuves de ses pressoirs, ordonnant les achats et calculant les ventes.

Il ne s'est jamais déraciné de son pays, et le pays était vraiment à lui. S'il avait pu l'acheter tout entier (il a bien essayé!) il l'eût acheté; mais il le prenait par son désir et le payait de son âme et de son repos. Ce n'est pas dans le Mâconnais

qu'on s'étonne de la ruine de ce grand spéculateur; ce n'est pas devant les maisons de ceux qui n'avaient autrefois que des chaumières qu'on ose lui reprocher des entreprises dont ces campagnes ont profité.

Il n'est pas rare d'entendre dire que Lamartine s'est appauvri par ses voyages d'Orient.

Son Orient, c'est la vallée de Saint-Point qui chante à son tour le poète par qui elle a été chantée; c'est ce village de Milly, sans ombrage, sans verdure, que Lamartine admirait pour son air dévasté et qui ressemble, disait-il avec orgueil, à un village de la Calabre; c'est ce domaine de Monceau, dont le château n'était que le prétexte, dont le parc transformé en vignes, était le véritable sanctuaire, le laboratoire et l'oratoire. Son Orient, c'est l'horizon qu'il ne se lassait pas d'étreindre du regard et qu'il a empli de sa grâce, de sa charité, de son opulence de génie et de bonté.

J'ai peur de raconter, parce que j'ai peur d'être indiscret, et que Lamartine sur ses terres était si plein d'effusion, si facile à l'amitié, qu'on semble devoir oublier sa gloire, pour ne voir en lui qu'un simple particulier, inviolable dans la simplicité de sa vie privée.

Il fallait le contempler, à l'approche des ven-

danges, impatient, commençant presque toujours le premier, tant il avait hâte, ce héros, de répandre le sang de la terre!

Un jour, par un beau soleil, nous dsecendions dans les vignes. Lamartine s'arrêtait à chaque cep, cueillait une grappe.

— Quels admirables travailleurs! me disait-il en me montrant les raisins et en les encourageant d'un sourire.

La vigne avait, à ses yeux, la conscience de produire beaucoup pour alléger les dettes du maître.

— Quand je pense, ajoutait-il avec extase, qu'on me refuse la faculté de compter! Trouvez-moi donc un vignoble plus riche et plus prospère et de meilleurs raisins! On est injuste envers moi, parce que, dans ma jeunesse, j'ai fait de méchants vers!... Encore, s'ils étaient mauvais!... mais c'est qu'ils sont bons; on s'en souvient, et on ne veut pas que je fasse autre chose!...

Tout cela était dit avec une belle humeur charmante, avec cette naïveté qui ôte tout orgueil aux expansions humaines, et jamais ce poète n'était plus poète qu'en reniant la poésie, en face de ce beau ciel, dans un transport d'enthousiasme lyrique.

Une autre fois, je le suivis dans une promenade

d'affaires à travers les pressoirs. Les vignerons travaillent la terre de compte à demi, c'est-à-dire qu'ils récoltent, pressurent, charrient, et donnent la moitié de leurs tonneaux pleins au propriétaire de la vigne. Lamartine m'avait souvent parlé de la scrupuleuse exactitude de ses vignerons à remplir leurs engagements.

— Vous verrez ! me dit-il.

Voici ce que je vis. A la première halte :

— Eh bien ! comment va le vin?

— Ah ! *notre monsieur*, je devais vous conduire la vendange. Mais, j'ai une vache qui est malade ; il faudrait m'en prêter une.

— Ne t'inquiète pas. Je ferai prendre le vin.

Celui-là économisait le charroi. Nous entrons chez un autre.

— Combien de pièces?

— Ma foi ! *notre monsieur*, je n'en sais encore rien ; je me suis aperçu que la cuve avait besoin de réparations, et, comme je n'avais pas d'argent...

— Envoie la vendange au pressoir... là-bas ; je m'en charge.

Celui-ci se débarrassait du souci de pressurer.

Un autre réclamait un secours ; un autre ne réclamait rien, mais était si triste de la maladie

de sa femme que Lamartine donnait à l'un et à l'autre en disant :

— Quand nous compterons, vous me rappellerez ces avances-là.

Au bout de la promenade, il rencontrait le curé. On parlait de l'épidémie régnante, et le reste de la sacoche y passait.

Le soir, Lamartine, à table, vantait ses vendanges, parlait de ses récoltes, souriait de ses petites malices de marchand de vin, supputait ses bénéfices et regardait au ciel... Il faisait bien; le plus clair de son bénéfice y allait.

Voilà l'homme sous ses trois aspects. Ils se combinent dans une personnalité éclatante, qui a renouvelé la poésie et exhaussé la tribune ; gardé pure de toute souillure une révolution inouïe, et qui, pauvre de ses bienfaits, a eu en littérature, en politique et dans la vie privée, la gloire de n'avoir fait aucune dupe et de n'être méconnu que par des ingrats.

La France, qui commence à se repentir d'avoir abandonné l'éloquence et la liberté, en a voulu longtemps à Lamartine des illusions et des vertus que Lamartine l'avait aidée à découvrir dans sa propre conscience. Les affaires personnelles du poète, les souscriptions qu'il a acceptées, et dont

je m'honore d'avoir été le complice, les récompenses qu'il a subies, toutes ces mesquineries de budget n'ont été qu'un prétexte pour la félonie de l'opinion.

Je le répète en terminant, il fallait que Lamartine subît ces avanies, pour acquitter le prix de sa gloire. Il aura parcouru ainsi, comme un soleil, tout l'horizon, tout le cercle de l'humanité : la jeunesse, la beauté, l'amour, la poésie, la fortune, le bonheur, l'éloquence, la politique, le triomphe, l'apothéose, la lutte, le travail, la misère, la douleur, l'impopularité, pour se reposer, droit, fier, résigné, frappé mais non vaincu, dans une solitude qui avait mis déjà entre lui et le monde, bien avant sa mort, la distance de sa postérité.

LE DUC D'AUMALE

SOUVENIRS

Ai-je besoin d'expliquer pourquoi, sous l'Empire, quand on discutait sur le maintien de la proscription, j'ai parlé d'un proscrit et j'ai plaidé sa cause?

Aujourd'hui le duc d'Aumale est plus difficile à peindre, moins facile à louer.

Je ne change absolument rien à ce que j'ai dit de lui en 1869; mon opinion d'ailleurs ne s'est pas modifiée. Elle était une arme de polémique sous Napoléon III. Elle est un embarras sous la République. Je la garde et je me vante de la garder.

Je crois toujours à l'esprit très français que j'ai noté, au patriotisme que j'ai salué, et si je doute

de son amour pour la République, je ne peux lui en vouloir de ce qu'il ne dément pas son nom, et de ce qu'il préfère son père à son grand-père!

C'est aux républicains à ne pas devenir royalistes.

Je me suis souvent dit qu'un fils de roi, pénétré de toutes les idées de son temps, jaloux d'action, sachant l'histoire, voulant l'augmenter, ambitieux de bonne renommée, se trouvait dans une situation délicate et parfois tragique, lorsqu'il essayait de vivre uniquement en simple citoyen de son pays.

S'il se rallie au gouvernement qui ne le proscrit pas, on le méprise; s'il s'abstient fièrement et se réserve, on le suspecte. Pour les partisans de sa famille déchue, s'il ne conspire pas avec eux, il est un traître, et pour ceux qui gouvernent, s'il rallie à lui les mécontents, il est un ingrat. Tout rôle politique sérieux lui est interdit; car son opposition serait factieuse et son adhésion hypocrite.

Son silence absolu paraît une discrétion sournoise; la moindre parole dite trop haut le dénonce. S'il vit trop dans sa famille, il l'exhorte à une intrigue; s'il s'en isole, il travaille à son profit exclusif. On lui fait honte de son inaction; on lui fait un crime de son action. Il n'a pas même le droit, dans une

heure de péril, de rendre des services à la patrie; car on le soupçonne de fourbir ses titres rouillés, en fourbissant ses armes. On lui refuse d'aimer son pays avec désintéressement. Quoi qu'il fasse, ou s'il ne fait rien, il reste toujours un peu proscrit, et ceux qui l'estiment publiquement, sans être de ses amis, ont besoin d'être fort estimés eux-mêmes, pour n'être pas soupçonnés de lui être vendus.

N'est-ce pas là le sujet d'un roman, ou le chapitre au moins d'un roman, sur *les rois revenus d'exil?*

Je n'affirme pas que ce soit précisement le cas du duc d'Aumale. A vrai dire, je n'en sais rien. Mais c'est une raison générale pour excuser l'embarras des princes dans une société démocratique et pour ne pas les accuser à la légère.

Ce portrait a été peint dans un décor disparu. J'ai décrit Twickenham, la maison de l'exil. J'ignore et n'ai pas besoin d'apprendre la description de Chantilly.

PORTRAIT

C'est parce qu'il tient une plume et qu'il ne tient plus une épée que je veux parler aujourd'hui du duc d'Aumale[1].

Je ne suis pas de ces chercheurs d'étoiles dans la brume que M. de Persigny connaît et qui, trouvant leurs convictions dans l'*Almanach de Gotha*, se font les précurseurs des prétendants, bien avant l'heure des prétentions.

Il est vraisemblable que, sous une dynastie d'Orléans, j'aurais été de l'opposition; il est certain qu'on ne m'eût pas trouvé parmi les courtisans. Quant à l'exil, il n'a de droits que sur la pitié.

Mais le Français invincible qui ne s'est pas déshabitué de servir la France, qui, pendant les guerres de Crimée et d'Italie, a jeté son applau-

1. Je rappelle que ceci a éte écrit en 1869.

dissement par-dessus la frontière aux soldats qu'il ne pouvait plus commander; l'écrivain qui, le premier, bien avant nos *Lanternes* et nos *Cloches*, a sonné fièrement le réveil de l'esprit public dans sa *Lettre sur l'Histoire de France*, et nous a donné ainsi un bel exemple que nous avons suivi, celui-là n'est plus qu'un vaillant compagnon d'infortune.

Je vois son cœur; je ne vois pas son blason.

Le duc d'Aumale appartient à cette génération éprouvée qui, née en 1822, avait acquis toute sa force et se préparait pour ses meilleures œuvres en 1848. Le 24 Février frappa les princes; le 2 Décembre frappa les citoyens. Depuis ce temps le duc d'Aumale a fait suspendre dans les galeries de Twickenham des écussons avec une épée tenue en l'air, et cette devise : *J'attendrai!* Nous autres, nous avons dressé nos âmes et nous avons attendu aussi.

N'est-il pas juste qu'après tant d'années d'épreuves, une mélancolique espérance rapproche tous les exilés, ceux du dehors et ceux de l'intérieur, sans qu'on puisse calomnier cette sympathie loyale qui ne veut servir que la patrie et la liberté!

Le duc d'Aumale est de taille moyenne. Son buste fort, vigoureux, sa tête haute, son front

élevé que des cheveux blonds, courts, taillés militairement et un peu clair-semés agrandissent encore, sa moustache longue, sa *royale*, tout dénonce, au premier aspect, l'officier français.

Ceux qui ne chercheraient pas le fin et aimable sourire luisant à travers la moustache, et qui se contenteraient des sourcils épais, un peu hérissés, sans pénétrer dans l'œil bleu, limpide, tour à tour doux et profond comme une eau cachée, puis éclatant, lumineux, éblouissant, comme une vague qui reçoit tout le feu du soleil, ceux-là ne connaîtraient jamais l'homme de franchise et de bonté, de verve gauloise, d'érudition délicate, de sens artistique, qui double et qui spiritualise singulièrement le troupier.

Mais le troupier persiste en lui. C'est sa joie, c'est son orgueil, c'est tout ce qui lui reste des belles troupes qu'il a commandées! Il n'en veut pas trop au rhumatisme qui lui fait traîner un peu la jambe; c'est un rhumatisme français. A cheval, il a l'air d'un centaure; lié à sa monture, d'une assurance superbe, il broie l'espace; à pied, c'est l'officier en bourgeois, à la redingote boutonnée, au chapeau crânement incliné sur l'oreille, qui tient à ce qu'on le reconnaisse pour un soldat

français et qui n'a jamais permis à un tailleur anglais de lui prendre mesure.

Au printemps dernier, Lafont, en représentation à Londres, jouait son ancien répertoire, *Catherine ou la Croix d'or*. Le duc d'Aumale, ravi des gestes, des allures du grenadier de la garde, buvait ses moindres paroles, et, pendant plusieurs jours, il ne cessa de se les rappeler et d'imiter les intonations du « vieux militaire ». Il se croyait revenu à Paris.

Son corps est de fer. Il ignore la fatigue; il voyage, sans se lasser, deux jours et trois nuits de suite, reste en chasse toute la journée, sautant haies et fossés, et rentré chez lui, au lieu de se livrer au repos, à cette espèce de béatitude brutale qui suit une longue fatigue musculaire, il écrit, prend des notes, s'occupe d'affaires, cause avec autant de liberté, d'entrain, que s'il n'avait pas forcé un renard et galopé pendant plusieurs heures.

Peu d'hommes ont réuni au même degré le goût très vif des exercices du corps et celui des travaux littéraires. Il rappelle Condé; il ressusciterait Henri IV, moins ce qu'il y a de trop vert dans la galanterie du Béarnais.

Quand on l'entend rire et causer, on se souvient

que, passant à pied pour la première fois avec son régiment devant le *Clos Vougeot*, il présenta les armes. Il saluait la verve française.

Sa bonne humeur n'est jamais médisante : son mot le plus cruel a été dit, après 1852, à M. Ferdinand Barrot, à Naples. Le représentant de la France redoutait de rencontrer le prince; mais, en dépit de toutes les précautions stratégiques, ils se trouvèrent nez à nez entre deux portes. Le diplomate balbutia un vague compliment.

— Monseigneur..... Votre Altesse paraît en bonne santé.

— Oui, je vais bien, merci. La santé, cela ne se confisque pas.

L'envoyé du coup d'État rougit et baissa le front en s'éloignant.

Le duc d'Aumale a son installation principale, Orléans-House, à Twickenham. Cette résidence a été autrefois celle de Louis-Philippe, de 1813 à 1815. Le nom vient de cet exil. On voit encore dans le parc des arbres plantés de la main du duc d'Orléans, depuis roi des Français. Quand le duc d'Aumale se fixa en Angleterre, après la révolution de 1848, il l'acheta à lord Kilmorey. La maison est petite, sans nulle architecture, mais elle est remplie de belles choses. Le duc y a fait

l'addition de trois galeries de tableaux et d'un corps de bâtiment où il a logé sa splendide bibliothèque.

Trois salons se suivent au rez-de-chaussée du corps de logis principal : dans le grand sont appendus les portraits de famille : la reine Marie-Amélie par Scheffer; Louis-Philippe, une des premières toiles d'Horace Vernet; Philippe-Égalité par Reynolds; le duc d'Orléans par Jalabert ; des princes et des princesses de la maison d'Orléans.

Dans le second salon s'épanouit l'École française du XVIIIe siècle, des Watteau adorables, des Greuze attendrissants et des Prud'hon aériens.

Dans le troisième, les chefs-d'œuvre modernes ont leur sanctuaire : la *Stratonice*, d'Ingres; l'*Assassinat du duc de Guise*, par Delaroche; *les Pierrots* de Gérome, un Meissonnier, un Rosa Bonheur, un Decamps, un Delacroix.

Ce sont là les souvenirs familiers, les commensaux ordinaires d'un Français qui ne peut se passer du génie de la France.

Quant aux grandes galeries, il faudrait copier un catalogue pour les décrire suffisamment.

Nous traverserons la salle à manger, construction bizarre, octogonale, faite au siècle dernier pour un repas donné au roi d'Angleterre, et nous

irons, par un couloir orné de magnifiques verrières d'Écouen qui représentent l'histoire de Psyché, jusqu'au bâtiment de la bibliothèque. Là se trouve aussi le cabinet du prince.

Le cœur se gonfle en y entrant, parce qu'on voit que l'exilé ne s'est pas satisfait, pour tromper sa douleur, de disputer les tableaux les plus précieux à nos musées et d'entasser les livres. Il n'a pu se séparer de certaines reliques. Une armoire vitrée enferme ses armes favorites devenues inutiles, les vieilles casquettes d'Afrique usées, dont le galon doré pâlit chaque année, les épées qui se rouillent, les pistolets qui ne connaissent plus l'arçon. On reconnaît dans des cadres des portraits intimes, et l'un d'eux, magnifiquement ébauché, représente le prince de Joinville dans tout l'éclat de la jeunesse, avec son grand œil ardent et profond, ses longs cheveux tombants sur le collet du marin.

Un tout petit lit de camp est dressé dans un coin.

Une porte de fer donne entrée dans la grande salle de la bibliothèque, bâtie, elle aussi, tout en fer, et, cependant, d'un aspect agréable.

Deux immenses tables sont encombrées de livres, de catalogues, de journaux de tous pays, de

revues, de cartes. Entre les deux est installé un grand bureau Louis XIV, donné au prince par le roi. Des fauteuils de velours attendent le visiteur, devant une cheminée qui porte une belle mosaïque de Pompéi : l'*Enlèvement d'Europe*. A gauche, un petit marbre antique, Bacchus et Ariane ; à droite, un bronze grec du temps de Phidias et un vase de Nola ; tels sont les seuls objets d'art de cette salle. Tout le reste est donné aux livres.

Quand la pensée, fatiguée des méditations recueillies par d'autres, veut méditer à son tour, et cherche une échappée du ciel pour reprendre ce chemin sans issue qui devrait conduire vers la France, l'œil tombe par une large baie sur la verdure du parc.

Hélas ! où sont les allées de Neuilly? Ce gazon si fin, si vert, si bien rasé ; ce gazon anglais sur lequel un cèdre du Liban épanche son ombre noire, fait penser aux verdures moins correctes de la France. Quelle est cette voile là-bas? Un léger canot de la Seine? Non ; c'est un lourd bateau qui creuse son chemin dans la lourde Tamise ; et ces belles allées d'ormes, de Ham-House, qui bornent l'horizon, font un rideau magnifique, mais impuissant à cacher la grande allée des Tuileries qu'on revoit si souvent en rêve !

Fermons cette fenêtre ; elle donne le vertige. Les livres font une patrie universelle. Pourtant ceux-là, avec des reliures de *Capé*, ont la signature de la France, et puis, que vois-je? Sur ce manuscrit splendide un paquet de tabac, du *caporal!* Que voulez-vous? il faut du tabac français à cette pipe de troupier français, qui délasse parfois l'écrivain, le savant, l'historien.

Le duc d'Aumale se lève avant six heures, pour donner à son jeune fils, le duc de Guise, des leçons d'histoire militaire. Il n'a pas écrit la *vie de César* à sa fantaisie; mais il a traduit les *Commentaires* et les a expliqués, au point de vue de la tactique, en ajoutant tous les souvenirs que lui suggéraient les guerres qu'il a étudiées ou dans lesquelles il a combattu en personne. Puis, la leçon donnée, il monte à cheval ou fait des armes.

Je devrais dire qu'il en *faisait*. Son maître d'armes vient de mourir. Il se nommait Prévôt ; il était venu en Angleterre peu après 1848, et donnait alors des leçons à Louis Blanc, à Caussidière, à Félix Pyat.

Les affaires, au bout de quelques années, allèrent mal; les proscrits ne suffisaient pas. Comme les Anglais ne se battent jamais en duel, l'épée n'y est pas de mode. Le duc d'Aumale et ses ne-

veux étaient, depuis plus de dix ans, les seuls élèves du maître d'armes. Ils avaient fini par se l'attacher d'une manière permanente. Le pauvre homme est mort dans une petite maison située à la porte d'Orléans-House. Il avait eu beaucoup de peine à donner aux princes du *Monseigneur;* son gosier de démocrate fut lent à s'apprivoiser; mais le cœur lui enseigna la flatterie et il mourut plein de reconnaissance et d'effusion pour ses bienfaiteurs.

Le duc d'Aumale est son propre bibliothécaire. Sa mémoire vaut un Brunet. Il connaît tous ses livres. Presque chaque soir, après le dîner, en fumant, au milieu des conversations, en causant lui-même, il s'occupe de son catalogue qu'il fait à loisir, qu'il enrichit de notes intéressantes et qui sera un jour, s'il peut le mener à bonne fin et le publier, un ouvrage des plus curieux pour les bibliophiles.

Les manuscrits, les livres d'histoire, les chansons de geste, les vieux poètes français, font de cette bibliothèque un trésor presque sans rival. C'est là l'arsenal où le proscrit conspire, et ses livres sont ses complots.

Strasbourg et Boulogne étaient des expéditions plus naïves, et qui coûtèrent moins aux bibliothèques.

Le prince passe tous les ans à Twickenham les mois de la *saison*. Il va beaucoup à Londres et dans la société anglaise où il compte beaucoup d'amis, sans qu'il lui soit nécessaire de se faire recevoir constable. Membre d'un club qui se nomme *The Club* (le club) et qui renferme toutes les célébrités intellectuelles du pays, il manque rarement un dîner où il peut rencontrer Tennyson, Carlisle, Groote, et aussi M. Gladstone, avec les hommes d'État les plus littéraires.

Il exerce lui-même à Twickenham l'hospitalité la plus large, recevant les hommes éminents de tous les partis, wighs, tories, radicaux, étonnant tout le monde par sa connaissance minutieuse des affaires du pays, jugeant celles-ci avec une impartialité mêlée de sympathie et ne croyant jamais sa table suffisamment remplie, si à côté des membres de l'aristocratie il ne voit pas quelques représentants des lettres, des arts, des sciences, mais surtout s'il n'y voit pas quelques Français à qui il aime à faire les honneurs de ses amitiés étrangères. Franc d'allures, mettant tout le monde à l'aise, désireux de plaire, causeur toujours préparé, unissant dans une proportion parfaite la courtoisie du grand seigneur, la droiture militaire, à la finesse artistique la plus aiguë,

abandonné tour à tour et réservé, nature souple, discutant sans disputer, instruisant sans ennuyer, il ne saurait se passer longtemps d'un cercle de Français cultivés, d'esprits libres et agiles qui puissent, comme lui, parler de tout en glissant, sans appuyer.

La saison finie, le duc d'Aumale fait un voyage sur le continent, son tour *autour* de la France.

Dernièrement il était à Bruxelles pour applaudir *Patrie*. V. Sardou a dû être fier de ce témoignage qui vaut bien la rosette d'officier, mais qui n'a pas nui à celle-ci.

Entrevoir la France, humer l'air qui s'en échappe, parfum ou peste, entendre parler, même par des Suisses, même par des Wallons ou des Flamands, cette langue adorée, voilà les heures de trêve que le prince se donne tous les ans.

Il a pour la Suisse une prédilection particulière, à cause de la petite société littéraire de Genève, où il compte de nombreux amis, et surtout à cause des vertus civiques et militaires du pays. Son fils aîné, le prince de Condé, avait achevé ses études à Lausanne et avait été reçu officier dans l'armée fédérale. Le duc d'Aumale s'en est toujours montré très reconnaissant, et ce souvenir est devenu maintenant une piété.

— Après une armée française, dit-il quelque part, c'est une armée suisse que j'aimerais le mieux commander.

Mais l'armée française, comme il l'aime par-dessus toutes les autres! Comme il la raconte! Comme il la dépeint! Son livre sur les *Zouaves* et les *Chasseurs à pied* a ces intentions vraies, ces fraîcheurs matinales et ces midis ardents qu'un peintre, M. Protais, essaye de traduire sur la toile. Le pinceau n'est qu'ingénieux; la plume est magistrale.

Et quelle conclusion meilleure peut-on souhaiter à un ouvrage sur les *institutions militaires de la France*, que ces lignes écrites, il y a deux ans, en 1867.

« La liberté double la puissance des institutions militaires, elle en règle et modère l'usage; *elle n'a rien à en redouter, tant que les peuples n'abdiquent par leurs droits :* sa garantie est dans la force de l'opinion, non dans la faiblesse de la milice. »

Le prince passe les mois d'automne et d'hiver dans une terre du comté de Worcester. La maison qu'il a fait bâtir se nomme Woodnorton. Ce n'était d'abord qu'une sorte de rendez-vous de chasse, mais elle s'est trouvée bientôt trop étroite; il a fallu l'agrandir.

Rien de plus simple cependant : une petite habitation anglaise, du confortable sans luxe. La chasse est, là, l'occupation favorite. Le duc a une meute, et il y en a assez d'autres dans le pays pour que, tous les jours de la semaine, il puisse, s'il le désire, avec ses frères et ses neveux, courir le renard ou le lièvre.

Le soir, tout le monde est réuni dans une salle d'étude, autour d'une grande table où chacun prend le livre, le journal, la revue de son choix. De tous côtés, des bureaux sont installés pour la correspondance ; aux murs des queues de renard, des tableaux de vénerie ; aucune étiquette ; on dîne à toute heure, en habit rouge, en bottes, en veste, quand on a tiré des faisans et des lapins, rarement en habit noir. Par les fenêtres on ne voit que la vallée de l'Avon, la rivière de Shakespeare, des collines, des champs, pas une maison.

C'est là, pendant les longues soirées d'hiver, plus longues en Angleterre qu'en France, ou par les jours de gelée et de grande pluie, qu'on lit, qu'on écrit, qu'on travaille à l'aise.

C'est là aussi que l'on se sent plus seul ; que, les pieds sur les chenets, on s'abandonne aux lentes rêveries ; que l'on médite ces préjugés des peuples qui croient vainement faire de l'exil une

précaution contre les ambitieux et qui n'en font qu'une horrible torture pour les innocents. Comme l'activité stérile des chasses calme mal ces énergies impatientes qui brûlent toujours de se consacrer à quelque grande cause !

Mais, parmi les longs retours sur le passé, parmi des tristesses, des langueurs momentanées que les proscrits seuls peuvent comprendre, jamais un mot contre la France, jamais une parole amère contre les personnes, contre les ennemis implacables, contre les amis qui se sont lassés de leur fidélité sans profit.

Les guerres d'Afrique avaient cimenté des liens, plus forts que toutes les félonies. Le prince se souvient avec joie qu'il a sauvé un jour Espinasse, prêt à être massacré par les Arabes. Il mêle à ses récits Mac-Mahon et Lamoricière, et tant d'autres. A mesure qu'ils meurent ou qu'ils s'enfoncent davantage dans leur prospérité, on les plaint, sans les renier tout à fait.

Le maréchal Pélissier, ambassadeur à Londres, se rendait un jour au théâtre. Sa voiture rattrape un équipage dont la livrée le frappe ; la cocarde française est au chapeau ! De son côté, le duc d'Aumale avait tressailli en reconnaissant son vieux compagnon d'armes. Voilà l'ambassadeur et le

proscrit, pris d'un élan irréfléchi, qui se dressent l'un et l'autre dans leur voiture en se tendant les bras.

— Maréchal !...

— Mon prince !

Il y eut deux cris, deux larmes, puis un fantôme surgit, et le représentant de l'empire se rassit, tout ému, sans oser pousser plus loin l'entrevue. Le prince comprit, et son premier mot à son entourage fut pour recommander le secret. Il avait peur de compromettre l'ambassadeur auprès de son gouvernement soupçonneux.

Mais si la vie, l'exil et la réflexion rendent indulgent pour les hommes, elles ne peuvent empêcher tout à fait un peu de colère, d'amertume, contre la destinée qui a tout donné à la jeunesse pour reprendre tout à l'âge mur ; qui enveloppe dans des ressentiments, désormais sans cause, des hommes d'honneur dont jamais un acte ni une parole n'ont permis de mettre en doute l'intégrité. C'était bien la peine d'abaisser si noblement leur épée devant la révolution, en mettant leur patriotisme au-dessus de l'esprit de parti et de l'égoïsme de famille, pour qu'on les confondît avec les prétendants opiniâtres et les aventuriers dynastiques !

Le duc d'Aumale écrivain est porté vers le style net, agile, précis, sans antithèse, sans enflure; sa nature timide, sa verve gauloise et son goût l'éloignent de la magnificence apprêtée. Mais on sent malgré tout, à travers cette limpidité de paroles, la vibration d'une jeunesse qui ne s'est pas étouffée et qui s'était épanouie, à l'heure où Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, chantaient et se faisaient écouter; il parle de ce temps-là avec ferveur, avec enthousiasme. C'était le fond éblouissant d'un règne qu'il défend par respect filial, mais dont il ne fait en aucune façon le rêve immuable de l'avenir.

Il aime sans doute à parler d'un roi qui n'avait ni chambellans, ni favoris, ni maîtresses; d'un roi bourgeois, abordable, accessible, qui appréciait les États-Unis, qui comprenait l'Angleterre, qui détestait la guerre et la peine de mort; mais le prince sait bien que cette royauté, en se bornant à ses vertus domestiques, resterait au-dessous des exigences des temps modernes. Homme de guerre, il est le premier à dire que les seules conquêtes à faire maintenant sont les conquêtes à l'intérieur. Sans méfiance contre le suffrage universel, il voudrait l'affranchir complétement, l'éclairer par la discussion libre, par une décentralisation raison-

nable, par l'instruction publique. Il déplore que la religion soit entrée dans la politique et la politique dans la religion. Gouverneur de l'Algérie, il osa parler pour les Arabes, les protéger, soutenir leurs droits. Il avait donné sa parole à Abd-el-Kader; on la retira malgré lui : le gouvernement de Juillet légua au gouvernement du 2 Décembre une piquante occasion d'effacer un parjure.

Aimant le soldat, il aime le peuple, l'ouvrier, le paysan, « la force et la moelle de la France ». J'ai dit qu'il avait la verdeur de Henri IV. Il pourrait en avoir aussi les succès; mais sa jeunesse fut trop vaillante, son âge mûr est trop sérieux. Je viens de lire précisément dans son *Histoire des princes de Condé* ce qu'il dit de la galanterie effrénée de son ancêtre et du tort qu'un chef d'État, coureur de ruelles, peut faire à la politique.

« Nous avons, dit-il, raconté, sans rien déguiser, la triste histoire des dernières amours de Henri IV; nous avons mis à nu ses faiblesses, sa conduite odieuse envers Condé; la vérité l'exigeait. D'ailleurs, s'il est douloureux d'insister ainsi sur les fautes d'un grand homme si vraiment populaire et si vraiment digne de l'être, il est salutaire de laisser voir qu'un libertinage invétéré peut endur-

cir les meilleurs cœurs, et aussi que les esprits les plus élevés, les plus fermes n'échappent pas à cette espèce de vertige produit par l'exercice d'un pouvoir sans contrôle. »

Quittons l'historien des princes de Condé sur cette pensée qui est en train de devenir familière à la France. Au surplus, je n'ai eu à contraindre aucun de mes sentiments démocratiques, pour parler de ce prince qui a envoyé les siens combattre sous le drapeau des États-Unis, c'est-à-dire de *la meilleure des Républiques*, à défaut du drapeau français, et qui a consolé ainsi l'ombre de La Fayette.

J'ai pris plaisir, je l'avoue, à étudier ce bon citoyen de race royale et de vertus républicaines, ce Français qu'aucune amnistie du pouvoir ne peut ramener en France, mais à qui le peuple pourtant n'a pas dit : *Jamais!*

L'exil fait forcément des prétendants, comme l'échafaud fait des légendes.

Quand la France, qui a démoli l'échafaud politique, aura-t-elle honte de la proscription ? Quand donc enfin la souveraineté nationale désarmera-t-elle toutes les ambitions, en n'abdiquant plus la sienne ?

Ce jour-là les fils de rois ne seront plus que les

héritiers de noms historiques, avec un devoir plus difficile : celui de faire oublier à force d'honneur, ou de faire respecter, à force de modestie, les fautes ou la gloire de leurs ancêtres, avant de réclamer le droit de participer aux affaires.

Mais ils jouiront du moins de la patrie, sans craindre ces flux et ces reflux de l'opinion, aussi dangereux dans leur enthousiasme que cruellement injustes dans leur antipathie, et la raison humaine, triomphant d'un préjugé, n'admettra pas plus de famille fatalement vouée à l'exil, qu'elle n'admet déjà de peuple fatalement voué au despotisme.

NOTES

Je reçus, quelque temps après la publication de ce portrait, la lettre suivante du duc d'Aumale. En l'imprimant, je ne cède pas à la fatuité de relater un remerciement, qui n'a rien d'extraordinaire et d'imprévu; mais je crois ajouter un trait de plus, très net et très caractéristique, à la physionomie du soldat et de l'exilé.

ORLÉANS HOUSE

MIDDLESEX

25 septembre 1869.

« Monsieur,

» J'ai un peu hésité à vous écrire. Vous avez fait de moi un portrait si flatteur que j'éprouve quelqu'embarras à vous remercier. Mais il est un point sur lequel je puis sans fausse modestie vous

dire que vous m'avez bien jugé. Oui, j'aime la France, je l'aime passionnément. Et quand vous rappelez à son souvenir ceux qui l'ont servie et qui ne vivent que pour elle, quand vous demandez que les portes de la patrie soient ouvertes à tous ses enfants, vous m'allez au cœur, et j'ai le droit de vous tendre la main en vous disant merci !

» H. D'ORLÉANS. »

VICTOR HUGO

SOUVENIRS

Ce portrait de Victor Hugo n'est pas exactement
elui qui a paru en 1869. Il a été retouché. Je n'a-
ais rien à modifier, quant au fond; mais l'a-
nitié et l'admiration qui ont grandi en vieillissant
eviennent, à chaque retouche, plus exigentes,
noins satisfaites de ce qu'elles essaient d'expri-
ner.

Quand je publiais, pour la première fois, ce por-
rait de Victor Hugo, il était encore en exil. Nous
ouffrions de son absence, et tout en respectant
on obstination à rester le dernier, seul, hors de
ı frontière, nous regrettions qu'il n'eût pas la
iblesse de rentrer. J'insistais un peu là-dessus.
e cédais à un âpre désir de voir le justicier des

Châtiments se rapprocher du coupable, à m
sure que l'expiation approchait.

Il m'écrivit à ce sujet de Bruxelles, le 4 octo
bre 1869, la belle lettre que voici :

« J'ai lu la page éloquente que vous me cons
crez dans votre excellent livre, *Nos Contempo
rains*. Vous y indiquez nos dissidences, et notr
amitié qui les domine. Cette noble page me touch
et j'ai besoin de vous le dire. Je suis, vous le save
un vieux fidèle à la théorie des remerciement
si raillée aujourd'hui. Je me laisse paisiblemen
railler, c'est ma manière. Donc, je vous serre
main et je vous remercie.

» Quant à la question finale que vous posez, vou
connaissez, je pense, ma réponse à T. G... m'adres
sant la même question, et cette réponse, j'en su
sûr, vous l'approuvez : « Je ferai ce qu'il faudra
c'est là mon engagement. L'exil volontaire est c
tous les exils celui où l'on se sent le plus esclav
puisqu'il ne se compose que de devoirs. Je me sen
d'autant plus lié, que j'ai l'air libre. Ce que j'a
dit, je le ferai. J'ai un maître : le devoir, et u
juge : la conscience.

» Votre vieil ami.

» VICTOR HUGO. »

Le maître avait raison. Il rentra, à l'heure du levoir, plus triste qu'au départ, n'ayant plus personne à châtier, mais ayant la patrie à relever. La luse des *Châtiments* lui quitta la main à la frontière ensanglantée; celle de *l'Année terrible* l'attendait dans Paris assiégé.

J'ai donc effacé les exhortations inutiles, sachant bien d'ailleurs qu'un portrait de Victor Hugo est forcément incomplet, puisque l'action de l'homme, du grand citoyen, du grand poète, se continue et s'augmente, au lieu de s'immobiliser dans le rayonnement de sa gloire absolue.

PORTRAIT

J'ose écrire que je suis l'ami de Victor Hugo car ce mot d'ami n'engage que mon admiration N'est-on pas forcément l'ami de ceux qui vous purifient l'âme et qui l'élèvent?

Il y a plus de quarante ans que je me suis assi pour la première fois, convive tremblant et muet à la table du cher poète, et en m'y rappelant, pou y causer avec moi, il m'écrivait, il n'y a pas trè longtemps :

« Oui, aimons-nous toujours..... Vous êtes l'ancien ami, moi, je suis le vieil ami. Soyons supérieurs aux hasards traîtres de la vie; mettons l cœur au-dessus de tout. *Sursum corda...* »

Quelle merveilleuse destinée que celle de Victo Hugo!

Il a été le révélateur, l'enchanteur de notre jeunesse. C'est à son vif rayon que nous nous somme

ouverts et que tous ceux de ma génération ont dilaté leur cœur. Il est resté le conseiller, l'inspirateur de notre virilité, et voilà que, quand nous vieillissons, nous le retrouvons, nous dépassant toujours, nous attirant, nous surprenant!

Toute une série d'existences se sera développée dans la sienne qui continue. Il nous aura pris à la première heure, gardés, enveloppés, et ceux qui lui survivront conserveront longtemps les dernières lueurs de ce grand crépuscule qui n'a pas commencé.

La première fois que je vis Victor Hugo, ce fut en 1840, dans l'*institution* où j'achevais mes études. Je me souviens de ce jour-là, comme s'il était d'hier : c'était pendant la récréation de quatre heures, au printemps.

Nous avions ses fils pour camarades, et le secret de bien des camaraderies à leur égard tenait à l'espoir d'arriver un jour jusqu'à leur père.

On lisait beaucoup, en France, dans ce temps-là. Nous avions des querelles littéraires, entre écoliers : nous étions romantiques et classiques. On se disputait sur la moralité de *Lucrèce Borgia* comparée à celle de *Phèdre*, et pour assister à la représentation de *Ruy-Blas*, nous passions une

journée à la queue du théâtre : nous y aurions passé la nuit!

Quand un camarade, me montrant la terrasse qui dominait la cour de récréation, me dit : « Veux-tu voir Victor Hugo ? », je sentis mon cœur battre, tout mon être s'élancer ; j'aurais voulu des ailes.

Le soleil couchant mettait une auréole au front du poète qui marchait tête nue. Ce fut une extase.

L'avouerai-je? dans la familiarité que les années ont permise, j'ai toujours, en causant avec Victor Hugo, comme un sursaut intérieur d'émotion juvénile qui me reporte à cette première apparition.

Gœthe fait dire à Werther : « Malheur à ceux qui ne sont jamais enivrés. » Le mot est vrai et profond. Malheur à ceux qui n'ont jamais eu l'ivresse d'une pareille admiration, et qui, l'ayant eue, n'en gardent rien!

Les jeunes générations naturalistes comprendront-elles cette folie de la foi littéraire? Je sais bien qu'elles n'ont pas encore de grand homme à admirer; qu'elles ne veulent pas en avoir.

Je les plains. Elles se réservent un avenir sans clarté et si jamais elles traversent, comme nous, dans leur virilité, une époque stérile et pesante,

elles ne trouveront rien dans leur cœur pour alléger leur fardeau, pour se résigner, pour espérer quand même.

Avant la fin de cette année 1840, j'étais devenu un des hôtes réguliers du salon de la Place-Royale. Ce salon, je le vois, vaste, avec des tapisseries au mur, au parquet, au plafond; avec une haute cheminée de grand style; avec un portrait célèbre de Louis Boulanger, représentant Victor Hugo, père, comme on le représente aujourd'hui grand-père; avec ce grand tableau donné par le duc d'Orléans, représentant le couronnement d'Inès de Castro; avec ce dais qui venait de Saint-Cyr, sous lequel Louis XIV s'était assis, à moins qu'il n'eût servi qu'à madame de Maintenon, sous lequel personne ne s'asseyait; avec ses visiteurs empressés, louangeurs, tous célèbres; avec un contemplateur silencieux dans un coin, un homme à large tête, au regard gris doré qui voyait tout, qui ne devait rien oublier, un homme qui a été le Shakespeare du roman, Balzac enfin, cet autre grand immortel, parti trop tôt pour l'immortalité.

Toute la littérature, toute l'éloquence, toute la politique ont défilé là. Tout ce qui a été une lumière, une étincelle, un ver-luisant, sous le gou-

vernement de Juillet a jeté son éclat, ou perdu son phosphore dans ce salon.

Plus tard, Victor Hugo a occupé un hôtel rue de la Tour d'Auvergne ; mais ce ne fut qu'un campement, interrompu par le 2 Décembre. Les souvenirs les plus vivants, les plus précieux resteront attachés à l'hôtel Guéménée, cet hôtel de la Place-Royale et à la maison de Guernesey (Hauteville House). Voilà les deux grands foyers de la vie sociale du poète, avant cette petite maison actuelle de l'avenue d'Eylau, qui est désormais une maison historique, consacrée.

Il n'est pas toujours exact de croire que l'habitation d'un homme d'intelligence soit le moule de ses pensées en relief ; ou plutôt, il arrive souvent que, selon la nature, plus exclusivement concentrée ou plus absolument expansive, du talent, le poète ne s'attache pas aux murs qu'il habite, n'y laisse rien de lui, et se contente d'une hospitalité banale.

Lamartine, par exemple, qui était poète, instinctif plutôt qu'artiste, idéalisait par la sympathie les lieux vulgaires qu'il habitait, les transformait en rêve et ne les transformait pas pour les yeux des visiteurs.

Les maisons de V. Hugo étaient et sont les

repoussés de son génie, essentiellement artistique. Elles sont arrangées, meublées, comme il pense, comme il écrit, avec une harmonie grave, sonore, pleine d'antithèses, meublées pour les yeux qu'elles étonnent, pour l'esprit qu'elles éprouvent, pour l'âme qu'elles émeuvent.

On sent, dans le choix, dans la disposition, dans la mise en scène de ces intérieurs pittoresques, le produit nécessaire d'une imagination qui ne voit jamais l'idée sans l'image, qui sculpte, pour ainsi dire, les sentiments et dont la puissance créatrice ne se satisfait pas de l'impalpable.

Je viens d'écrire un mot qui résume tout Victor Hugo : la puissance !

Tempérament énergique, volonté indéracinable, le poète aime la force, la communique à tout ce qu'il fait. L'énorme, le profond, le splendide, l'éclatant, c'est-à-dire la force dans la lumière et dans la couleur, comme la force dans le dessin et dans la silhouette, voilà, non pas seulement ce qu'il choisit, mais ce qu'il cherche, naïvement, dans ses drames, dans ses vers, dans sa prose, dans sa vie.

On a discuté la solidité des sujets qu'il met en scène, la logique des péripéties qu'il dénoue.

La discussion est moins vive toutefois, car l'édu-

cation se fait. L'on comprend maintenant que la déduction des sentiments est toujours vraie, même dans un sujet paradoxal, et on ne lui reproche pas plus la puérilité des prétextes qui amènent une explosion, qu'on ne songe maintenant à la reprocher à Shakespeare.

Mais ce qui n'a jamais été nié, discuté, c'est la commotion que donne une page, une strophe de Victor Hugo, tant le coup ressenti est fort; c'est le reflet opiniâtre que laisse dans l'esprit l'image qu'on a vue passer, tant l'image est fortement coloriée. C'est l'élargissement des proportions que l'esprit communique aux choses, après que V. Hugo les a traversées, tant son raisonnement, vêtu d'une forte armure, fait une trouée puissante.

Son écriture rapide, écrasée pourtant, sa signature massive, comme une inscription gothique, ou bien qu'il cloue, comme les deux ailes d'un oiseau, au bas de ses pages; sa façon de polémique qui vise aux grands coups, qui assomme au lieu d'égratigner; ses moyens d'émouvoir qui vont jusqu'à l'extrême; sa gaieté formidable qui remue les entrailles, comme le rire de Rabelais; son lyrisme, à la fois ivresse et travail, son érudition, savamment désordonnée, tout en lui, hors de lui,

révèle un tempérament qui s'épanouit, une force qui violente la grâce, sans l'anéantir.

On le croit brutal, et tout à coup l'énormité devient transparente, s'irise aux rayons du soleil, s'évapore comme une bulle dans l'air; le granit s'ouvre pour laisser passer une fleur qui embaume; la *bouche d'ombre* sourit et apaise les échos retentissants, pour soupirer :

« Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine. »

Les contrastes, les antithèses, qu'il cherche naïvement dans ses œuvres, par un besoin de sa nature, il les a dans son génie.

Il est, dans la vie, extrêmement solennel et adorablement familier; il aime les héros et en fait des colosses; mais il aime les enfants et les fait aussi forts que les héros. *Gavroche* vaut *Jean Valgean*, et *Gwymplaine*, seul, éperdu, tout frissonnant dans la neige, s'élève aussi haut, que quand il soufflette les lords de son indignation. Il y a toujours du géant ramassé, même dans le petit.

L'excès des miévreries est encore une surabondance. Quand Victor Hugo ne brise pas les crânes dans quelque festin des Niebelungen, dont il semble, par son nom, un convive ordinaire, il s'amuse à parfiler des nuées et à raffiner Ossian.

La mer était le voisinage le meilleur pour un ami des Titans. Voilà pourquoi, sans le regret de la patrie absente et livrée à des aventuriers, Victor Hugo ne se fût pas senti en exil et se fût cru chez lui, quand il était en face de l'infini.

La première fois que je lus dans Notre-Dame de Paris cet épisode de Quasimodo, jouant d'un homme comme d'une fronde, et écrasant le vaurien d'écolier, en le prenant par le pied, en lui faisant battre les murailles, j'hésitai à admettre ce tour de force. Aujourd'hui, rien ne me paraît plus simple. C'est ce que fait, au moral et parfois au physique, Jean Valjean; c'est ce que recommencent *Gillatt* dans les *Travailleurs de la Mer*, et *Gwymplaine* enfant dans la nuit obscure qui l'enveloppe; c'est la force humaine poussée à son paroxysme et luttant contre une force aveugle ou se mesurant avec une force providentielle.

En accumulant la vie dans ses héros, Victor Hugo veut y accumuler l'idéal. Il semblerait que son tempérament doive se satisfaire de l'effet naturaliste. Mais, s'il ne recule, ni devant le mot précis, ni devant la chose précise, il a une aspiration d'artiste qui traverse tous les appétits de la nature, et l'union est tellement indissoluble qu'on peut l'accuser d'exagération, de violence, de monstruosité

même, sans trouver une occasion de le surprendre en flagrant délit de platitude, de vulgarité.

Il charme, même quand il ne plaît pas, et il met toujours dans ce qu'il dit un détail pittoresque, pour faire excuser l'incident moral qui choquerait le puriste.

L'originalité de Victor Hugo tient donc à sa sincérité d'artiste.

Ses œuvres sont des arborescences de lui-même : il les porte, comme le bon roi David, dans les vitraux d'église, porte toute sa postérité sur un arbre couleur de chair, qui lui sort des flancs, et qui montre, à chaque branche, un héritier, levant les mains et chantant un psaume.

L'homme qui, dans sa jeunesse, à ses débuts, à l'âge où l'on tâte sa voie, disait de Mirabeau : « C'est une chose qui fait son bruit propre ; c'est une nature qui accomplit sa loi ! ». Cet homme-là, ou plutôt cet *enfant sublime*, comme l'appelait le prophète Chateaubriand, donnait d'avance, par un instinct du désir, par un appétit de vocation, la formule de son talent.

Dans la République des lettres, qui est un composé d'aristocrates à tous les degrés, on abuse du mot de *Maître*. C'est un terme qu'on devrait réserver aux grands écrivains et aux grands ar-

tistes, dont l'inspiration se confond si bien avec le procédé, que celui-ci ne puisse être enseigné.

En un mot, il faut appeler maîtres ceux qui ne peuvent pas avoir d'élèves.

Victor Hugo, comme Delacroix, comme Balzac, mais plus qu'eux assurément, s'affirme par des qualités essentiellement personnelles, bien qu'elles soient très en dehors. Il semble facile d'imiter ce pittoresque provocant; mais on ne peut que répéter imparfaitement ce qu'ils ont fait, sans avoir jamais la bonne fortune de pressentir ce qu'ils vont faire : un secret échappe toujours, c'est-à-dire l'expression étroite et l'individualité du maître.

Voilà pourquoi ces génies excentriques ont des admirateurs et n'ont pas de copistes. C'est l'honneur de leur talent et la dignité de leurs amis.

Victor Hugo, poète, écrivain, artiste, orateur, sénateur, proscrit ou triomphant, ne joue donc pas un personnage : il est semblable à l'homme du foyer, au père de famille, à l'ami.

Cette nature robuste ne se divise pas. La sève étonnante de ses livres, on la retrouve dans l'intimité; il a toujours, à toute heure, un afflux de sentiments cordiaux, une expansion facile. Ce qu'il y a d'aussi beau, d'aussi émouvant que sa

parole sonore, c'est son rire. Il a l'hospitalité chaude, l'étreinte de la main robuste. On se sent chez *un homme*, avant de se souvenir, quand on peut l'oublier, qu'on est chez un grand homme.

La physionomie de Victor Hugo est trop populaire pour avoir besoin d'être décrite. Tout le monde connaît ces yeux abrités, non voilés, qui ont une lumière fixe, pénétrante, ces yeux dont je parlerai plus longuement tout à l'heure; cette tête aux plis accusés, au nez solide, à la bouche souriante, à travers l'épaisseur de la barbe, ce front qui ressemble à la coupole d'un panthéon, cette ossature solide, plus forte qu'élégante, qui rappellerait quelque baron Hugo d'un burg d'Allemagne, si les mains, dignes d'un prélat, ne faisaient honneur de leur élégance à la plume, et non à l'épée.

Victor Hugo aime l'exercice, comme il aime le travail. L'hygiène a une part énorme dans sa vie. Il sent bien qu'il abdiquerait en souffrant, et que la santé est, pour lui, plus que pour tout autre, la condition du talent. De là, les habitudes régulières, une nourriture forte, un travail continu. Balzac a fait de son labeur un suicide; Victor Hugo doit au sien la vie pleine, la sève abondante, la frondaison de cette admirable vieillesse

qui n'est que le printemps de l'immortalité.

Victor Hugo travaille debout, et comme il ne trouve pas de meuble ancien qui serve convenablement de pupitre, il écrit sur une superposition de tabourets et d'in-folios, recouverts d'un tapis. C'est sur la *Bible*, c'est sur la *Chronique de Nurunberg* que le poète s'accoude et étale son papier.

Le papier est bleu, léger, de grand format. Raturant beaucoup, se corrigeant à l'infini, par un scrupule d'artiste qui ne s'apaise jamais, Victor Hugo est resté fidèle à la plume d'oie.

On dirait qu'il trouve une sorte de plaisir à faire ces larges barres qui couvrent les mots, les lignes, et qui sont souvent comme des collines, comme des lointains de paysage, dans le texte même.

Il ne serait pas impossible de trouver parfois des silhouettes informes, des tentatives de dessin, au milieu de l'écriture. La vision de l'idée est souvent double pour le poète peintre.

Les pages toutes ruisselantes, toutes meurtries de cette écriture gauloise qui a tant d'aspect, sèchent étendues.

Quand le travail du jour est fini, Victor Hugo ramasse sa besogne, la serre, et très généralement

garde le secret de ses inspirations. Les manuscrits autographes ne le quittent pas. Ils sont recopiés par des plumes dévouées et collationnés avec respect. Tout a son importance pour un écrivain qui est un peintre et qui redoute l'effacement d'un mot, l'estropiement d'une phrase, le déplacement d'un trait, d'un point, d'une virgule, comme l'enlèvement d'une lumière indispensable à l'harmonie du tableau.

On s'est demandé souvent si Victor Hugo a le travail facile.

Il est évident qu'il n'est pas doué, ou affligé, de cette faculté étrange d'improvisation, grâce à laquelle Lamartine n'a jamais raturé un mot. La plume de fer de celui-ci courait rapide, effleurant à peine le papier satiné qu'elle couvrait de légers traits : on eût dit une valse de sylphes sur la neige.

Victor Hugo fait crier le papier sous sa plume qui crie. Il réfléchit à chaque mot; il soupèse chaque expression ; il s'appuie sur les points, comme on s'assied sur les bornes, pour regarder la phrase finie et la place nette où va commencer la phrase suivante. Certains mots de rappel, certains noms jetés en marge, comme des notes, feraient supposer qu'il fixe ses impressions, de peur de ne plus

les retrouver aisément dans son excellente mémoire. Mais ce travail n'implique aucun effort : c'est la lente infiltration d'une sève qui s'accumule et qui déborde.

Pour compléter cette physiologie, je ne puis pas oublier les détails qui m'ont été donnés par Sainte-Beuve et que Victor Hugo lui-même m'a confirmés.

Quand il écrivait *Notre-Dame de Paris*, le poète ne se lassait pas d'aller avec ses amis visiter la vieille église, dont il prenait possession, tous les soirs.

On descendait, en été, après le dîner, de la rue Notre-Dame-des-Champs, on désertait, en rebelles romantiques, le vieux Mont-Parnasse, dont on aurait bien voulu changer le nom, et on se hâtait d'arriver à la cathédrale, avant le coucher du soleil.

Ceux qui ne faisaient pas le roman trouvaient que ces visites étaient un peu trop fréquentes, et comme il fallait, tous les soirs, faire l'ascension d'une tour, ils soupiraient intérieurement, en s'engageant dans l'escalier qui menait au ciel.

Mais Victor Hugo, leste, ingambe, avait hâte d'atteindre au sommet, et il les entraînait après lui.

Toutefois, quand on était là-haut, si éloigné des hommes, toutes les poitrines se dégonflaient. Une extase générale, en face du soleil couchant, s'emparait des âmes. On oubliait la fatigue ; on s'épanchait en prose et quelquefois en vers ; on tendait les bras à l'espace, comme à l'avenir ; on étreignait du vent, comme si on eût étreint de la gloire ; on se croyait déjà célèbre, parce qu'on dominait de si haut ses contemporains.

Victor Hugo s'accoudait et regardait. Il aspirait l'âme de la vieille cité. Les hirondelles voletaient sur le front de ces poètes qui ne descendaient qu'à la nuit close.

Où sont aujourd'hui les néophytes ? Sur quelle tour vont-ils regarder venir l'inspiration ?

Un soir, Victor Hugo, qui plongeait avec délices ses petits yeux perçants dans le pourpre du coucher du soleil, se tourna du côté de la bibliothèque de l'Arsenal, qui est très loin de là, et dit à ses amis : « Je vois Charles Nodier à son balcon. Il n'est pas seul : il a avec lui deux personnes, deux dames ; l'une est sa fille ; je ne connais pas l'autre. »

Malgré leur confiance dans le poète qui les faisait monter si haut, tous les soirs ; malgré leur admiration pour l'excellence de ses facultés physiques, ses amis sourirent avec incrédulité. Mais

une heure après, quand ils entraient dans cet aimable salon de l'Arsenal, qui appartient à l'histoire littéraire de 1830, ils acquéraient la preuve que Victor Hugo avait bien vu, que ses yeux ne l'avaient pas trompé.

Faut-il ajouter à ce tour de force un renseignement singulier? Je le confie aux critiques qui veulent tout connaître de la nature matérielle d'un poète et qui ne sauraient se passer de la physiologie.

Victor Hugo qui porte aujourd'hui toute sa barbe grise, mettait autrefois de la coquetterie à ne pas garder sa barbe noire. Or, un barbier, prétendant trouver, en le rasant, plus de besogne que sur un autre visage, assurait que chaque bulbe pileux contenait trois poils, au lieu d'un.

Je n'attache pas à ces détails une influence fatidique; je ne dirai même pas, me livrant à une comparaison facile, que le poète regarde les choses de l'âme et de la vie comme il regardait de haut et de loin, et qu'il perce le lointain de l'avenir, comme le lointain de l'horizon.

Non. J'ai voulu compléter la démonstration de cette force en toutes choses, de cette organisation spéciale qui ne donne assurément pas le génie, mais qui l'étend, le prolonge, le fait durer.

Comment s'étonner que Victor Hugo soit le premier dans cette race d'entêtés d'idéal et de progrès, qui ne sait ni feindre, ni se modifier, ni reculer.

On pourrait presque prétendre que chaque écrivain consacre sa vie à une seule idée, et je ne serai pas paradoxal, en démontrant que Victor Hugo, depuis son premier roman, son premier drame, jusqu'à ses derniers, dans toutes ses œuvres, n'a fait qu'opposer la laideur physique des hommes et des choses à la beauté morale et a voulu susciter l'enthousiasme, par la force centuple que donnent l'amour, le devoir, ou la juste vengeance.

C'est la tâche qu'il a reçue de sa conscience, qu'il a poursuivie, sans une minute d'arrêt, qu'il poursuit encore et qu'il a transportée dans la vie politique.

L'auteur de *Notre-Dame de Paris*, de *Claude Gueux*, de *le Roi s'amuse*, le poète, si ardent à chanter le réveil populaire en 1830, n'avait pas attendu la défaite et l'exil pour laisser filtrer dans ses livres, dans ses pièces, dans ses poèmes, quelques-unes de ces lueurs de soufre qui sont devenues le volcan des *Châtiments*.

Dans une dernière édition de ses portraits con-

temporains, Sainte-Beuve a publié une lettre de Victor Hugo, datée de 1832 qui ne laisse aucun doute sur le fond des sentiments.

C'était le lendemain d'une insurrection. On mettait Paris en état de siége. Le *National*, avec Armand Carrel en tête, voulait publier une protestation signée. Victor Hugo, averti du projet par Sainte-Beuve, lui répond :

« Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14, et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet.

» J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

» Oui, c'est un triste et beau sujet de poésie que toute ces folies trempées de sang ! *Nous aurons un jour une République,* et quand elle viendra, elle sera *bonne*. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. *La République proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de mes cheveux blancs.* »

Niera-t-on que Victor Hugo n'ait été là un précurseur ? Ne semble-t-il pas que ces lignes, écrites en 1832, doivent être datées du 3 décembre 1851 ?

C'est tout ce que je veux dire de Victor Hugo, homme politique ; la question m'entraînerait trop loin.

Victor Hugo a traduit toutes les tristesses, toutes les douleurs, toutes les indignations de la France. Il lui eût suffi, pour nous émouvoir, de traduire les siennes propres. Mais on n'est un poète, vraiment national, qu'en trouvant, dans l'expression de ses peines ou de ses espérances, la formule des peines et des espérances de ses contemporains. C'est le devoir auquel le génie de Victor Hugo n'a jamais failli.

Aujourd'hui, la poésie en France est devenue un exercice presque universel. Elle est pratiquée avec succès par des écrivains ingénieux, habiles dans le maniement de l'outil, mais elle me paraît méconnaître pourtant ses véritables destinées, son véritable rôle, quand elle s'éloigne des hauteurs sur lesquelles Victor Hugo s'est toujours maintenu : la *Nature*, *Dieu*, l'*Amour*, le *Devoir*, la *Liberté*, et, par conséquent, la *famille* et la *patrie!*

C'est un lieu commun d'aimer son pays et ses enfants ; mais, c'est avec ces lieux communs-là

qu'on entretient le génie des peuples et sa propre conscience.

Je voudrais aussi que ces larges sources ouvertes par Victor Hugo dans ses odes, dans ses poèmes, fussent préférées à ces quintescences délicieuses qui charment une minute et qui n'émeuvent pas pendant une heure. On met la poésie en flacons, très bien ciselés; je voudrais qu'elle debordât, comme au temps de la *tristesse d'Olympio*, dans une vasque assez large pour suffire à la soif de toutes les douleurs, à la mélancolie de toutes les amours.

Le flot pur de ces larges expansions qui nous ont si souvent entraînés, ces tendresses réitérées des *Feuilles d'automne*, cette poésie qui s'adressait au père, à la mère, à l'enfant, sublime pour le penseur, simple pour l'ignorant, mais aimante et faisant germer l'amour; voilà la véritable poésie nationale, puisque la mission de la France est d'enseigner la paix, l'union, l'amour.

Ce qui fait l'incomparable gloire de V. Hugo, c'est cette dilatation infinie du cœur qui dispute, sans relâche, les exilés à l'exil, les misérables à la misère, les peuples à la guerre, qui a sauvé Barbès, qui a fait l'accord sur la question de l'amnistie et qui ne se repent jamais d'être dupe, même

quand les amnistiés, aigris ou imbéciles, ne l'amnistient pas de sa bonté.

C'est parce qu'il a été meurtri souvent que ce grand cœur est capable de se multiplier à l'infini.

On peut dire de lui ce que le poète dit du cœur de la mère :

> Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Voilà pourquoi, nous avons vu, au mois de février 1881, cette fête qui n'a sa pareille dans l'histoire d'aucun peuple; voilà pourquoi il y eut une si universelle communion de tendresse, devant ce vieillard souriant et pleurant, entre ses deux petits-enfants.

Ces deux têtes sur lesquelles ses mains s'appliquaient, quand il saluait les mères, les pères, les enfants qui passaient, elles sont les deux pôles de son génie.

Souvenons-nous de ces vers adorables :

> Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
> Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
> Ses pleurs vite apaisés;
> Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
> Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
> Et sa bouche aux baisers.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Hélas! cette prière parut défier le destin.

Aucune famille n'avait été aussi belle; aucune ne fut si durement frappée.

Des catastrophes horribles, qui semblaient, par leur grandeur, proportionnées au génie du père, vidèrent la cage, vidèrent la maison.

Le père saigna, pleura, mais resta debout, et sa bouche, qui vibrait sous les sanglots, ne cessa de répéter :

Seigneur préservez-moi, préservez ceux que j'aime.

Aujourd'hui, il est exaucé. Les oiseaux revenus gazouillent dans la cage; la maison est remplie, et nous l'avons vu, à cette fête du 27 février 1881, rayonnant, attendri, entre ces deux couronnes de la vieillesse, ayant forcé Dieu à se réconcilier, et à lui joncher de fleurs les hauts sentiers qu'il a encore à gravir.

Il semblait que cette double aurore se mêlât à la lumière de son couchant, pour lui cacher l'immortalité, en immobilisant sa vie.

LOUIS BLANC

SOUVENIRS

La mort de Louis Blanc ne m'a affranchi d'aucune réserve à son égard. Le portrait que je fis de lui en 1869 me paraît juste en 1883. Je ne pourrais ajouter que quelques critiques sur les théories sociales, si les critiques n'étaient désormais superflues.

Sur ce point, Louis Blanc était sensible au-delà de toute supposition.

J'eus à faire, dans un journal qui lui était sympathique, un article à propos de la réimpression d'un de ses livres. Je voulais être bienveillant, par convention et par déférence ; mais je ne voulais pas me laisser entraîner à des complaisances envers des théories que je blâmais. Je sus me tirer

d'embarras, en louant exclusivement l'écrivain, l'orateur, l'historien.

Tous mes éloges, si grands, si chaleureux qu'ils fussent, ne compensèrent pas le désappointement de l'utopiste. Louis Blanc me fit demander pourquoi *je lui en voulais, puisque* je ne parlais pas de ses idées.

Depuis, je trouvai toute sorte de prétextes pour ne plus rendre compte de ses livres. Je l'aimais; mais j'aimais aussi ma conscience, et puisque celle-ci l'eût blessé, je trouvais plus facile de la faire taire que de la faire mentir.

J'ai, tout au plus, en réimprimant ce portrait, insisté sur ce charme d'impuissance qu'avait la parole si vibrante de l'orateur. Il eût été discourtois de l'avertir qu'il parlait pour lui seul, en parlant si bien. Maintenant que la mort, en tamisant la gloire, laisse subsister l'individualité puissante et a bluté les vaines prétentions du sectaire, cette distinction est un devoir.

Je l'ai rempli, sans renier mon estime, mon amitié, mon respect.

L'État et la ville de Paris se sont associés pour rendre hommage à un homme considérable, à un écrivain de premier ordre, à un grand honnête homme politique. Ces titres suffisent à consacrer

la mémoire de Louis Blanc, à le recommander comme un exemple, même quand on trouverait des fragments à rectifier dans l'histoire écrite par lui; même quand on sourirait de ses utopies; même quand on s'étonnerait qu'un si puissant esprit ne se fût pas rendu possible pour une action prépondérante dans le gouvernement et dans les assemblées.

Un caractère droit, un talent de plume et de parole qui n'a jamais transigé, un goût délicat dans les choses de l'esprit, un sentiment d'observation très fin sur les mœurs et les hommes de son temps, une intégrité qui a ignoré la moindre des spéculations; voilà, non pas les conditions essentielles du génie, mais des mérites que le génie n'a pas toujours et qui peuvent y suppléer.

Si l'on rouvre le Panthéon, Louis Blanc y doit rendre sa place à côté des plus grands.

PORTRAIT

La première fois que je vis Louis Blanc, c'était en 1845, dans la circonstance que voici :

Quinze ou vingt étudiants étaient réunis, rue de Tournon, dans le cabinet de Ledru-Rollin, absent, pour fonder le *Journal des Écoles*. Après le vote des différents articles d'une association fort naïve, et d'un comité de rédaction, on nomma par acclamation Louis Blanc, comme président de l'œuvre de propagande.

Je le croyais absent. Alors un jeune homme que je n'avais pas remarqué, qui paraissait le plus jeune comme il était le plus petit d'entre nous, à la bouche accentuée, au front large, aux yeux extraordinairement vifs et perçants prit la parole la main dans l'entre-bâillement d'un habit bleu à moitié boutonné.

Je fus surpris dès les premiers mots, bien vite

ébloui, et jusqu'à la fin charmé. Cette figure juvénile s'était empreinte d'un sentiment d'amertume et d'énergie qui la transfigurait. Cette bouche aux plis réguliers se tordait comme sous des éclairs. Les yeux semblaient grandis. Louis Blanc lança contre le gouvernement de Louis-Philippe, contre la corruption électorale, un foudroyant réquisitoire. Nous buvions ses paroles. Elles me brûlèrent la poitrine et je me jurai, en l'écoutant, de sauver la vertu de la France. Ce jour-là j'aurais été au martyre.

Quand il eut fini, l'orateur reprit sa physionomie douce, placide. C'était à douter que ce charmant visage de camarade eût flamboyé si fort. Il ne resta rien, en apparence, de cette improvisation superbe, sinon une lueur d'enthousiasme dans quelques yeux, et comme un sourire sur un buste de bronze qui devait être celui de Mirabeau et qui nous présidait, en l'absence de Ledru-Rollin.

Ce souvenir m'est resté, non seulement comme une impression de jeunesse, mais comme une marque de l'influence immédiate, chaude, un peu éphémère, de l'éloquence de Louis Blanc. Il frappait, suscitait l'applaudissement, semblait irrésistible, irréfutable, mais ne pénétrait pas, et à part l'estime pour la probité de l'homme qui persistait,

le cœur ému par cet orateur, véhément et admirablement correct, se refroidissait comme sa physionomie.

Est-ce à sa probité même, à sa parfaite correction littéraire, à l'absence de tout charlatanisme que l'on doit attribuer cet effet de rayonnement, sans durée du grand orateur? Je ne sais, mais ce qui est certain, c'est qu'avec tous les dons pour séduire et entraîner, avec tous les charmes de l'accent et de la voix, avec tous les titres d'une conscience droite, d'une conviction absolue, Louis Blanc n'eut jamais, dans les assemblées parlementaires, l'art de discipliner les auditeurs qui l'applaudissaient sincèrement; qu'il n'eut jamais aux heures d'agitation populaire l'ascendant sur la foule, qu'on attendait de lui; et que très grand orateur, il n'eut pas de parti; si je voulais raffiner ma pensée, j'ajouterais : même parmi ses partisans.

Et pourtant, quand on lit ses discours réimprimés, on est frappé de cette alliance d'un grand style et d'une grande chaleur d'improvisation.

Peut-être n'a-t-il manqué à Louis Blanc que d'être moins correct. On gagne plus de sympathie par des lieux communs et des défauts qui n'effraient personne que par des mérites qui inti-

mident. C'était un artiste de sa foi : ce n'en était pas un avocat.

J'ai revu Louis Blanc, en exil, à Londres, après les grands orages de 1848. J'ai retrouvé sous le crêpe, sous la cendre fine que l'explosion de ce volcan a secouée, dans les traits du proscrit, cet air de jeunesse qui m'avait étonné en 1845. On sent que la conscience l'a maintenu, jusqu'au jour où l'affection d'une femme intelligente et bonne lui a allégé la vie.

D'ailleurs, avant même son mariage, qui ne date que de 1865, Louis Blanc s'était fait de grandes et solides amitiés en Angleterre, et par l'étude, par son *Histoire de la Révolution française*, s'était rouvert une patrie idéale d'où il ne pouvait plus être expulsé. Les lettres et la fréquentation des esprits cultivés sont des adoucissements réels. Louis Blanc ne s'est pas refusé à ces consolations délicates; son exil y a gagné ; son caractère en a profité. On est toujours étonné de l'impartialité avec laquelle il juge ceux qui l'ont impitoyablement condamné, sans le juger. Ses ressentiments restés fiers ne se sont point aigris en rancunes dans ses correspondances du *Temps*, comme dans les livres et les opuscules qu'il a publiés. Sa générosité native surmonte toujours les excitations de la

polémique, et il discute avec une modération qu'on ne lui rend pas toujours.

Puisque nous sommes en Angleterre, restons-y pour visiter en détail la jolie maison de l'exilé.

Louis Blanc, je le repète, s'est marié en 1865, le 23 octobre, à une Allemande qui lui a apporté en dot une grosse fortune, c'est-à-dire tout un trésor de grâces, de dévouement et de bonté.

Un médecin du pays, ayant conseillé le séjour de Brighton, l'air de la mer, le couple heureux a habité d'abord « la reine des villes où l'on se baigne » comme on dit à Londres.

L'air de la mer ayant manqué son but, le ménage revint à Londres et s'installa dans une petite maison, au centre de ces squares, que l'on nomne les *poumons de Londres*, non loin et à une égale distance des deux grands parcs, *Hyde-Park* et *Regent's-Park*. Tous les amis sont dans les environs, et pour trois *pence*, un omnibus conduit Louis Blanc à la porte de la France, c'est-à-dire au *British Museum* où il trouve d'admirables matériaux pour notre histoire.

Frappons et entrons! Nous sommes les bienvenus. N'apportons-nous pas avec nous l'air de la France? N'avons-nous pas dans nos vêtements le parfum du pays natal?

Cette petite pièce où l'unique servante nous introduit est à la fois la salle à manger et le cabinet d'étude ; une bibliothèque, ouvrage d'un ouvrier français domicilié à Londres, a fort bonne tournure. L'aspect du bureau indique assez l'avalanche de journaux qui tombe chaque jour. Il faut à Louis Blanc, tous les matins, deux heures pour les parcourir. Le moyen qu'un exilé ne soit pas affamé des nouvelles de son pays!

La table est petite ; mais quatre amis peuvent y dîner à l'occasion. Ce portrait à larges dimensions et à cadre noir, pendu en face de la cheminée, est un aimable cadeau du premier photographe de Bruxelles, Gaymar. Louis Blanc est placé entre deux vues du Brésil qui lui rappellent son pauvre ami Ribeyrolles.

Ne riez pas, si je vous fais remarquer de chaque côté d'une petite pendule en marbre noir, deux bronzes représentant des ânes ; c'est tout l'ornement de la cheminée. Louis Blanc avoue qu'il a une tendresse infinie pour les ânes. Il leur trouve toutes sortes de qualités aimables et il est indigné du mépris dont on récompense leurs services, comme d'une ingratitude infâme.

Buffon, on s'en souvient, donnerait raison à Louis Blanc. Un miroir convexe qui surmonte

le petit miroir de la cheminée rappelle un intérieur hollandais et aide, d'ailleurs, à en composer un, par la reproduction réduite de tous les objets de la salle à manger.

Louis Blanc a préféré cette pièce comme cabinet de travail, bien qu'elle soit au rez-de-chaussée et séparée seulement du trottoir par un de ces fossés qui font ressembler la maison d'un Anglais à une forteresse. Mais les lauriers qui garnissent les deux fenêtres protègent l'historien contre les regards indiscrets. Et puis, le tribun au repos n'est pas gêné par les bruits de la foule; c'est comme un *tremolo* continu qui plaît instinctivement à son oreille, un prélude et un souvenir.

Visitons quelques autres coins de ce repaire. Les républicains de cette trempe, les socialistes de cet entêtement doivent cacher quelque part leurs engins de mort pour la bourgeoisie. Précisément, voici derrière la salle à manger une pièce sombre qu'un grand mur abrite contre la police du soleil. C'est ici que doivent se tramer les complots. Garibaldi préside, Barbès est là en effigie : on a fait la place pour le dessin, encore chez l'encadreur, du tableau de M. Pichio, représentant la mort de l'héroïque Baudin.

Voilà en regard, d'admirables curiosités histo-

riques : Louis XVI au Temple, la veille du 21 janvier; Mirabeau jeune; Bailly au moment d'être conduit à l'échafaud, le tout d'après nature par Decreux, peintre de Marie-Antoinette. Ne sont-ce pas là de vrais trésors, quelle que soit la pensée éveillée par leur vue? Louis Blanc en doit la possession à la générosité d'une femme d'un esprit supérieur et d'un cœur élevé, la petite-fille de Decreux.

S'il ne répugne pas au lecteur de descendre quelques marches, et de traverser la cuisine, nous allons entrer dans la partie la plus mystérieuse. C'est là sans doute qu'on prépare les échafauds. Voici du bois, des outils, un établi. Cette fois, Louis Blanc ne saurait plus nier.

Il avoue en effet, un neveu, un neveu de sa femme, brave petit garçon, très intelligent, très affectueux, la droiture même, qu'il a adopté dans son cœur, et qui lui tient lieu d'enfant. Il l'envoie à l'*University college School*, la seule école de Londres, et je crois de l'Angleterre, où l'éducation soit véritablement laïcisée, et où l'esprit de secte n'ait pas accès. Mais, de plus, Louis Blanc, en vrai disciple de Jean-Jacques, a tenu à ce que l'enfant apprît un métier.

Celui-ci a donc un modeste atelier à lui où un

ouvrier français vient lui donner, une fois par semaine, des leçons de menuiserie. Cela l'intéresse, le met en état de rendre dans la maison une foule de petits services et lui enseigne, ce qui est plus important, à respecter le travail sous toutes ses formes.

Au premier étage, nous entrons dans l'inévitable salon anglais à deux compartiments; l'ameublement est simple, harmonieux. Tout ce qui trahit la civilisation banale ne détruit pas le caractère spécial, artistique ou philosophique, qu'un penseur laisse toujours au milieu qu'il traverse.

Un fort beau buste de Charles Blanc, dû au ciseau de Duret, rachète la présence du piano de convention, et des vitraux gothiques que l'on croirait détachés de quelque vieux manoir, témoignent de l'habileté de madame Louis Blanc et de son goût dans les applications de diaphanie.

Ici je voudrais peindre avec discrétion cette compagne de l'exil, si douce, si supérieure aux mélancolies coquettes d'une femme de proscrit, animant tout de son activité silencieuse, ayant, dans les moindres détails de couture et d'arrangement, le génie des doigts, et jetant, à tout propos, son mari dans des extases naïves et profondes, lui qui ne savait pas même mettre sa

cravate. Mais c'est surtout de la femme d'un homme illustre qu'il est bon de ne pas parler. On rêve pour celui que l'éclat de la gloire ou de l'impopularité fatiguée, l'ombre, le repos d'une affection discrète, qui, n'ayant rien à donner au public, soit tout entière au foyer. Saluons-les, sans les troubler sous leurs voiles, ces femmes vraiment femmes qui consolent les muses et passons !

On devine, d'après la description minutieuse de la maison, la vie régulière qu'on y mène. Wesley, s'il vivait, voudrait y vivre, et les méthodistes, si Louis Blanc était dévot, pourraient le regarder comme un des leurs.

A huit heures, on se lève ; à neuf heures on déjeune avec l'éternel œuf à la coque et la sempiternelle tasse de thé. De neuf heures un quart à cinq heures, la vie terrible, la vie que nous menons tous, galériens du papier forcé, la vie du travail. De cinq à six, on se promène pour ne pas perdre l'habitude de marcher. A six heures, le dîner, où Louis Blanc, je le dénonce, trahit la France, en buvant de la bière qu'il adore. Le soir, jusqu'au coucher, causerie paresseuse, et quand un ami, un voisin, qui ne demeure qu'à trois quarts d'heure, vient provoquer l'écrivain, une

partie d'échecs s'engage. Louis Blanc a une passion malheureuse pour ce jeu. On lui dit qu'il est de troisième force; il feint de le croire, s'estime davantage, et prouve, en jouant, que la pratique de la vie est impuissante à éteindre les illusions.

Voilà le train habituel des choses. Mais des journées entières sont consacrées à des visites; quelquefois on échappe pour plusieurs jours à la solitude et l'on voyage en France en serrant la main d'un Français. Qu'il est le bienvenu celui-là! Comme on l'interroge? Comme on le surprend, en lui prouvant que l'on sait tout, avant lui, d'après les journaux et les lettres!

Mais on a beau faire, beau tromper, du mieux de son esprit, l'inexorable exil. Il n'abandonne pas, il ne perd pas un seul de ses droits. Tout à coup, sur cette petite maison heureuse, tombe, comme un brouillard plus lourd, à travers les brouillards de Londres, toute une nuée de regrets, d'amertumes, de tristesses, dont ceux-là seuls peuvent se former une idée à qui le supplice de l'exil a été réservé!

Louis Blanc m'écrit :

« Si vous saviez quelles humiliations nous avons eues à dévorer comme Français, pendant ce long

bannissement, qui s'il devait durer cinq ans de plus, se trouverait avoir duré un quart de siècle! S'entendre dire sur la terre étrangère, et partout où l'on se présente : « Nous vous plaignons ; mais quant à la France, comment pourrions-nous la plaindre? Elle a enfin trouvé l'homme qu'il lui fallait pour son repos et pour le nôtre. Le peuple français est un peuple d'enfants, et, qui pis est, d'enfants dangereux. Il est bon qu'on leur ait ôté le moyen de mettre le feu à la maison, la France n'est pas faite pour la liberté, et elle le sent si bien qu'elle a fini par s'accommoder de la servitude. La liberté ne va qu'à nous autres Anglais, qui sommes les hommes! »

» Quelle torture est comparable à celle que fait éprouver à un Français, vivant au milieu de ceux qui parlent ainsi, cet insolent, ce cruel langage? Eh bien! telle est la coupe d'affronts que, pendant vingt ans, nous avons eue à boire jusqu'à la lie.

» Il va sans dire que ces insultes, nous n'avons jamais manqué de les repousser comme il convenait, affirmant que la France, en dépit des apparences, était toujours la nation majeure, la nation viile qui, à une autre époque, avait fait l'admiration du monde; que la croire morte, c'était endormir son sommeil, et qu'elle se réveillerait

plus pure, plus noble, plus puissante que jamais Bénie soit-elle pour nous avoir donné si complè tement raison ! Mais le réveil a tardé, et pendan qu'on l'attendait, l'exil a été pour les exilés un agonie morale dont aucune parole ne peut expri mer les angoisses.

» Ajoutez à cela que beaucoup d'entre eux on eu à lutter contre la misère et contre une misèr connue d'eux seuls. Ah ! les grands proscrits, c sont ceux-là ! Aux exilés qui, comme moi, n'on eu à souffrir, ni de la solitude, ni de la faim, n du besoin navrant d'être secouru, l'accomplisse ment du devoir, après tout, a été facile, et je n vois pas que de notre part, il ait rien de méritoire mais aux soldats obscurs, aux soldats pauvres aux soldats en haillons de notre cause, il a fall plus que de la conscience, pour faire pacte ave l'exil : il leur a fallu de l'héroïsme. Ce sera l'im périssable honneur de la France d'avoir produi de tels hommes. »

Il me semble qu'une grande partie de ma tâch est remplie. J'ai décrit la retraite de Louis Blanc et lui-même vient de se peindre par cette compas sion enthousiaste pour ses compagnons d'exil.

C'est qu'en effet, il y a dans cet historie pénétrant, dans ce socialiste, aigri par des mé

comptes, dans ce tribun dépossédé de la tribune, un fond d'enthousiasme qui s'est à peine attiédi et qui ne se refroidira jamais.

Voici le portrait excellent que publiait de lui un journal américain, le *New-York Tribune*, le 5 avril 1869 :

« A une intelligence rapide et pénétrante M. Louis Blanc joint une merveilleuse éloquence naturelle. Dans sa langue maternelle, il serait difficile de trouver un orateur vivant qui l'égalât. Mais il est curieux de suivre le travail de son esprit, sous l'inévitable gêne qu'il éprouve à s'exprimer en anglais. Grâce à sa connaissance parfaite de la langue anglaise, il ne trouve aucune difficulté à l'écrire avec la vigueur et l'élégance les plus pures ; mais, dans la conversation familière, il éprouve parfois quelque embarras à trouver le mot propre. Les questions banales de la vie ne paraissent pas assez intéressantes pour surexciter son intelligence.

» Il parle avec la conscience du choix des mots, et par conséquent avec une certaine gêne. Les puissances involontaires dont l'exercice constitue le secret du génie ne sont point encore entrées en jeu. Aussi son élocution, bien que correcte et frappante est-elle comparativement laborieuse et

trop réfléchie, trop formelle pour ses communi cations de société. Mais vienne un sujet importan qui stimule les facultés d'analyse et d'exposition et tout son être se transforme. Sa parole abonde pure et étincelante comme les eaux d'un torrent et son ardente nature s'épanche en un flot d'éloquence passionnée. J'ai rarement vu manier la langue anglaise avec plus de verdeur native e plus d'énergie virile que dans quelques-unes de ses improvisations brillantes.

» M. Louis Blanc est d'une taille au-dessous de la moyenne, et la délicatesse presque féminine de ses mains et de ses pieds, jointe à la clarté et à la fraîcheur de son teint, lui donnent un singulier aspect de jeunesse. Mais sa vaste tête est le siège d'un cerveau puissant. Il possède le tempérament nerveux qui appartient si souvent aux organisations d'élite et chacun de ses mots et de ses gestes indique une vitalité exubérante. »

Louis Blanc a précisément ce mois-ci cinquante six ans[1]; il ne semble pas en avoir plus de quarante. Il est né le 28 octobre 1813, à Madrid. Son père, ancien négociant, était inspecteur général des finances sous le règne de Joseph Bonaparte.

1. Ce portrait était publié au mois d'octobre 1869.

Sa mère, corse d'origine, était de la famille Pozzo di Borgo.

Louis Blanc fit des études brillantes à Rodez. En 1830 il sortait du collège et arrivait avec son frère à Paris, au milieu des barricades de Juillet. Avant de passer la barrière, les jeunes collégiens jugèrent prudent de couper les boutons fleur-delysés de leurs uniformes.

Accueillis par M. Ferri-Pisani, conseiller d'État, leur oncle, ils demeurèrent d'abord chez lui. Leur père malade et ruiné par la Révolution qui lui enlevait sa pension sur la liste civile ne pouvait leur venir en aide. M. Ferri-Pisani leur fit alors une petite pension et s'occupa de leur trouver quelque emploi.

Ils allèrent demeurer rue et hôtel Coquillière. Présentés par M. Ferri-Pisani à M. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, leur allié par leur mère, ils n'obtinrent de ce diplomate que des témoignages de regrets pour son impuissance, la chute de Charles X lui ayant enlevé toute influence auprès du gouvernement français.

Mais M. Pozzo di Borgo se fit apporter par un domestique un sac de pièces de cinq francs qu'il offrit aux deux jeunes gens.

Louis Blanc, blessé de cette aumône, prit le sac,

alla le déposer sur la cheminée, et sortit, sans ajouter un mot à ce refus significatif. Cette susceptibilité lui valut une semonce de son frère qui trouvait, peut-être avec juste raison, que, dans leur position, ils pouvaient bien accepter un cadeau d'un parent.

En 1831, Louis Blanc, qui avait refusé un emploi dans les Domaines, entra, comme clerc, chez Me Collot, avoué.

Admis dans la famille Geraldy, il y fit la connaissance de M. Corne, qui lui procura l'emploi de précepteur du fils de M. Hallette, à Arras, chez lequel il resta deux ans. Il se lia dès lors avec Frédéric Degeorge et fit ses premières armes dans *le Propagateur du Pas-de-Calais*. Ces armes étaient enrubannées ; le jeune écrivain débutait, en vers et en prose, et deux poèmes, *Mirabeau à l'Hôtel des Invalides* et un *Éloge de Manuel*, furent couronnés par l'Académie d'Arras.

A ce propos, Louis Blanc a écrit : « Je dois à Béranger de ne pas avoir perdu une partie de ma vie à faire de méchants vers. » Le chansonnier qui l'aimait d'une amitié vigilante et clairvoyante, lui indiqua sa voie et lui fit prêter serment d'immoler sa poésie équivoque à la belle prose qui l'attendait.

Revenu à Paris en 1834, Louis Blanc passa par ce stage difficile et douloureux des débutants journalistes. Sa volonté et son talent en triomphèrent. Il écrivit au *Bon Sens*, au *National*, à la *Revue républicaine*; il fonda la *Revue du Progrès politique social et littéraire*, dans laquelle il publia des travaux politiques et économiques de la plus haute importance; le 15 août 1839, il fit paraître un compte-rendu des idées napoléoniennes; l'article fit du bruit, et, peu de jours après, son auteur accosté par un inconnu que la police ne retrouva jamais, était rudement frappé à la tête et laissé pour mort sur le pavé.

En 1840, Louis Blanc imprima *l'Organisation du travail*, dont il avait déjà émis les idées dans le *Bon Sens* et surtout dans *la Revue du Progrès*.

Président de la commission du Luxembourg (mars 1848), il y soumit aux délibérations des ouvriers de Paris les bases de son système économique.

A ce propos, il a écrit : « Mon idéal est l'état de société dans lequel chacun, ayant le pouvoir d'exercer complètement toutes ses facultés et de satisfaire tous ses besoins, jouirait de la plus grande somme de liberté qui se puisse concevoir.

» J'ai proposé des mesures transitoires, propres

à conduire progressivement et sans secousses à cet idéal ; mais ces mesures, je n'entends pas qu'on les impose. Elles appartiennent à la discussion que l'opinion publique les juge et que, s'exprimant par le suffrage universel, elle les rejette, si elle les croit mauvaises, ou les adopte, si elle les croit bonnes. »

Dans *l'Organisation du travail* proposée par Louis Blanc, l'État, c'est-à-dire *l'assemblée des mandataires du peuple*, aurait commandité les associations ouvrières et fondé des colonies agricoles, tenues d'accepter des statuts rédigés en vue d'amener graduellement et pacifiquement l'abolition du prolétariat. Pendant la première année seulement, l'État devait régler la hiérarchie des fonctions; après la première année, la hiérarchie devait sortir du principe électif. Il ne serait resté à l'État que la surveillance et l'observation des statuts.

Il ne s'agissait d'ailleurs de violenter personne. L'État donnait un modèle; à côté vivaient les associations privées, le système économique actuel, les travailleurs urbains et agricoles auraient choisi entre les deux systèmes.

L'*Histoire de Dix Ans* a été, avant l'*Histoire de la Révolution française*, l'œuvre la plus considé-

rable de l'écrivain. Certes, on ne s'étonnera pas de trouver dans le récit et le commentaire des faits contemporains, une émotion qui est le rayonnement même de la vie intérieure, l'expression de la foi.

Louis Blanc historien est un maître, varié, souple et d'une sûreté de pinceau, en même temps que d'une richesse de couleur incomparables. Ce qu'il y avait de généreux, d'élevé, de compatissant aux misères sociales en lui, s'épanche dans l'histoire.

Il y mettait de la passion, la sienne. Mais qui donc se plaint de sentir un homme vibrant aux souffles de son temps, dans un chroniqueur des choses contemporaines? Je me méfie des histoires impartiales; elles ne sont pas vraies, parce que l'humanité ne saurait être juste. C'est au lecteur à comparer et à faire la part des influences, du milieu, des préjugés, des préventions.

Je me souviens qu'à la mort de Louis-Philippe, il écrivit dans son journal, daté de l'exil, une étude qui reste comme le témoignage le plus juste, le plus fidèle, sans en excepter les louanges sans élan des orléanistes déçus.

Louis Blanc ne se repentait pas de ce qu'il avançait dans *l'Histoire de Dix Ans*. En refaisant un

portrait plus vrai de Louis-Philippe, il obéissait à ce besoin de justice qui le passionnait parfois, jusqu'à le rendre injuste, et surtout il avait vieilli.

Ce mérite de l'âge qui rectifie les erreurs naïves du premier élan : voilà ce que le calcul et l'égoïsme des partis n'admettent pas. Fidèle à son idéal d'écrivain, Louis Blanc est désavoué par ceux qui le voudraient toujours sectaire quand il a éprouvé le mécompte des sectes. Son admirable sincérité qui ne met pas toujours sa candeur en garde contre les cancans de la politique s'est tempérée, sans s'affaiblir, et voilà ce que les brouillons ne comprennent pas.

Quand on est jeune, on ne voit que de la canaille parmi ses adversaires; quand on est vieux, on cherche volontiers des honnêtes gens, parmi eux, et parce qu'on en trouve, on est accusé de trahir.

On ne fait au contraire que devenir plus fidèle à l'humanité.

Louis Blanc est resté assez jeune pour ne pas faire amende honorable à ses adversaires, mais il est assez vieux pour reconnaître qu'il y a du mélange parmi ses partisans, et, sans rien abjurer, il cherche à respirer au-dessus de l'haleine et des miasmes des colères trop échauffées.

Louis Blanc avait un don merveilleux qu'il a conservé. Quand il publia son *Histoire de Dix Ans*, il allait souvent se promener aux Tuileries, en revenait avec un chapitre entré dans la tête, qu'il transcrivait sans une seule rature, de sa belle et grande écriture.

Excité par le prodigieux succès de l'ouvrage, son éditeur, Pagnerre, le pressait à son tour et lui réclamait plus de copie.

Louis Blanc ne pouvait pas travailler dans les premières heures de la journée. Il déjeunait à onze heures au café du Helder, et, à midi, il rentrait chez lui pour se mettre à la besogne jusqu'à six heures. Sa production moyenne était de quinze à vingt pages.

Voulant satisfaire Pagnerre, il dit à un de ses amis :

— Je n'ai qu'un moyen, c'est de travailler après dîner.

L'ami sourit.

— Tu devrais me donner le courage de le faire, en venant travailler à côté de moi.

— Volontiers.

Le lendemain, à huit heures du soir, Louis Blanc était devant son bureau et l'ami s'accoudait à une table.

Vingt minutes après, il dit à ce dernier :

— Cela marche-t-il?

— Heu !

— C'est comme moi, reprit Louis Blanc.

Et il leva la séance. Il avait compris qu'il ne faut pas plus forcer la nature que son talent, surtout la nature féconde. Pagnerre dut se contenter de ses quinze à vingt pages.

Louis Blanc a excité bien des colères injustes en 1848; mais il avait éveillé, avant, plus d'enthousiasme encore.

Le volume de *l'Histoire de Dix Ans*, où se trouve racontée l'insurrection polonaise de 1832, fut naturellement prohibé en Russie. Une dame russe, grande admiratrice de l'auteur, frauda la douane en l'introduisant d'une façon insaisissable : elle l'avait appris par cœur !

Exilé depuis le 15 mai 1848, n'ayant traversé le Gouvernement provisoire que pour endosser quelques-unes de ses plus grosses fautes; passant pour le fondateur des ateliers nationaux qui ont été organisés contre lui; victime de ses idées mal interprétées, de sa générosité calomniée, Louis Blanc n'a emporté sur la terre étrangère que le regret de la patrie, que le désir ardent de la servir et d'y rentrer.

Mais il s'est prononcé contre le serment. Ce parjure de bonne compagnie lui répugne; il ne veut pas mentir, même sous une sorte de contrainte. Il attend, fier, résigné, jeune, que le serment disparaisse. Je ne crois pas qu'il attende longtemps.

NOTE

Louis Blanc est rentré, en effet, peu de temps après la publication de ces lignes. Il est rentré, ne se courbant que sous sa douleur patriotique, par cette brèche effroyable que Sedan a ouverte aux proscrits.

Élu député de Paris, le premier sur la liste, il semblait destiné à une action prépondérante ; mais, entier dans ses idées socialistes, auxquelles il subordonnait ses idées politiques, il y resta seul.

En 1870, aux dernières heures de l'Empire, il m'avait envoyé, pour un numéro exceptionnel du journal *la Cloche*, dans lequel je voulais unir, avec leur adhésion autographe, les sentiments de republicains de toutes nuances, la profession de foi que voici, sous forme de lettre :

Londres, le 22 mars 1870.

« Mon cher confrère et ami,

» J'ai deux motifs pour répondre avec empressement à votre appel. Le premier se tire de la sympathie que vous m'inspirez ; le second se rapporte à votre idée, qui me paraît excellente. Dans le rapprochement de toutes ces signatures républicaines je crois voir comme l'image de cette union qui importe si fort à notre parti.

» Rien de plus respectable assurément et de plus républicain que les susceptibilités d'une conviction impérieuse, que les ombrages d'une âme virile, mais, si le principe de ces susceptibilités est honorable, il n'en est pas moins vrai que leur excès deviendrait une cause d'impuissance. Si ces ombrages n'ont rien que l'énergie d'une croyance profonde n'explique et ne justifie, il n'en est pas moins vrai qu'exagérés et revêtus de formes acerbes, ils pourraient décourager plusieurs de nos amis, faire hésiter ceux qui viennent à nous, rendre plus difficile à vaincre ceux que nous avons à combattre, et donner lieu de craindre que l'avènement de la République n'ait un lendemain orageux.

» Que chacun ait sa ligne et la garde : très bien. La conscience n'est pas matière à transaction, et il est naturel que la diversité des points de vue qu'engendre la recherche sincère de la vérité se produise surtout au sein du parti républicain qui est celui des âmes indépendantes et des esprits fiers. Mais, il a, ce parti, un fond considérable de croyances communes. La question pour nous est de moins insister sur ce qui nous divise, et d'insister davantage sur ce qui nous unit. Quand le droit aura vaincu, quand le principe de la souveraineté sera ferme sur sa base, le peuple comparera, jugera, prononcera. Car ces divergences que la liberté de discussion met en lumière mais que l'esprit de fraternité aura puissance d'amoindrir, le principe de la souveraineté du peuple les domine.

» Tout à vous,

» Louis Blanc. »

Cette lettre, parce qu'elle a été écrite à une époque où les républicains se divisaient d'opinion sur la question du serment à prêter, de l'amnistie à accepter, n'est-elle plus d'un excellent conseil? En tous cas, elle me semble achever ce que j'ai voulu dire de l'effort constant de Louis Blanc

pour être juste, pour se montrer, en toute occasion, un socialiste sociable.

C'est précisément cette sociabilité, que les insociables lui reprochent.

Il aura eu cette étrange fortune d'être considéré comme le chef des irréconciliables, pendant sa vie et d'être insulté par ceux-ci, après sa mort.

La vérité, c'est que Louis Blanc n'a jamais été que le chef de ses propres idées ; qu'il n'a jamais eu de parti derrière lui ; que sa popularité tenait à sa gloire conquise et que parmi les sectes, on n'en trouverait pas une qui relève uniquement de lui.

SAINTE-BEUVE

SOUVENIRS

Ce portrait n'est pas un repentir; il est l'acquit loyal d'une conscience mieux informée.

Après le Deux-Décembre, nous en voulions ardemment à Sainte-Beuve de ne pas servir nos ressentiments, et dans la *Revue de Paris*, nous nous excitions mutuellement à le dénoncer aux jeunes générations.

Mon camarade, Maxime du Camp, un intransigeant d'alors, bien rompu depuis aux transactions, et qui formait, avec mon ami Laurent Pichat, deux angles de notre triangle littéraire, m'écrivait un matin : « *Qui donc doit désentrailler Sainte-Beuve dans la Revue?* »

Il s'agissait, entre autres choses, de venger les

saints-simoniens que Sainte-Beuve avait côtoyés, puis quittés et que Maxime du Camp fréquentait alors.

Ce fut E. Despois, si je m'en souviens bien, qui tenta l'opération vengeresse.

Elle ne nous suffit pas, et, pour ma part, j'y revins à plusieurs reprises.

Comme nous étions jeunes ! Je jure que nous étions sincères. L'âge n'a rien changé, je m'en flatte, à ma sincérité; mais l'expérience m'a fait mieux comprendre ce que je voulais condamner.

Je crois bien aussi, qu'aujourd'hui, Maxime du Camp, académicien, serait moins implacable pour le ventre et les entrailles de Sainte-Beuve.

PORTRAIT

J'ai lu tout ce qu'on a publié sur Sainte-Beuve, au lendemain de sa mort, et rien ne m'a satisfait; hormis ce mot du *Journal de Paris* : « Notre siècle, depuis Gœthe, n'a pas produit de plus grand critique, et il a produit bien peu d'aussi grands esprits. »

Je m'en tiens à ce jugement qui satisfait les admirateurs, sans décourager tout à fait certains ennemis du septicisme sincère, et je veux peindre, avec cette palette, l'intéressante figure qui vient de disparaître.

Je sais tout ce que les convictions inflexibles, tout ce que les hommes de parti, en politique, peuvent se donner la joie de reprocher à Sainte-Beuve. Les drapeaux les plus nobles sont quelquefois lourds à porter, et l'on se délasse du far-

deau en cherchant querelle à ceux qui n'en portent pas.

J'étais, en 1853, parmi ses auditeurs, un de ceux qui sifflaient Sainte-Beuve avec le plus d'enthousiasme. C'est peut-être aujourd'hui la première fois que j'écris *sur* lui, sans avoir la volonté d'écrire *contre* lui. Ai-je donc changé ? Suis-je devenu un rénégat ?

Non ! Dieu merci, je suis toujours fier de ma secte ; mais mon irréconciliabilité de sectaire (je reprends le mot à la mode)[1] m'a donné à la longue le droit d'être conciliant envers ceux qui ne se sont pas enrôlés. J'ai vu tant de débandades et surtout de si étranges entêtements !

Je comprends aujourd'hui, qu'il ne faut pas, pour les bien juger, isoler certains hommes, les critiques moins que d'autres, du milieu changeant dans lequel ils s'exercent. S'ils s'attachaient à une cause, ils perdraient l'occasion de la critique et leur analyse n'aurait plus que le caprice d'une passion. J'ai reconnu que la fidélité à certains principes profitait plus et s'épurait davantage, au choc de certaines ironies, qu'à la contemplation de certaine foi béate. J'ai entendu résonner le

1. En 1870.

creux de bien des reliques chez des chevaliers fidèles, qui mouraient entêtés dans une formule dont l'essence s'était évaporée, et je me suis demandé, par exemple, si un sceptique avéré aurait fait plus de mal au trône et à l'autel que Chateaubriand, embaumé légitimiste et chrétien?

Les grands génies critiques (l'on peut mettre Shakespeare à la tête de ceux-là) se font une impartialité tout humaine qui se dégage des opinions; les esprits doués de la faculté de tout comprendre sont voués, en même temps, à la fatalité de tout étreindre, successivement.

Sainte-Beuve est mort en pleine vigueur de talent; et pourtant l'ancien collaborateur du *Globe* et du *National* était sénateur. Quelle est donc cette félonie spéciale, qui au lieu de stériliser, fertilise la racine; qui la rend de jour en jour plus profonde, plus vivante, plus émouvante, plus libérale, plus sociale? Quel est ce chemin des écoliers d'où l'on sort maître et qui aboutit, en définitive, à la revendication de la libre pensée et à l'acte le plus honnête et le plus énergique que l'on puisse attendre d'un stoïcien à son lit de mort?

Disons que cette voie est périlleuse; que les médiocres s'y perdent; qu'il serait imprudent de la recommander. Fermons-la derrière Sainte-

Beuve; mais reconnaissons que celui-ci a tant gagné à la parcourir, que son œuvre est devenue le miroir immense de toute une génération littéraire, le bilan intellectuel du siècle.

Je dis *bilan*; mais je ne crois pas à la banqueroute. Sainte-Beuve n'y croyait pas non plus. C'est par là que ce sceptique redevient croyant. Il avait foi dans l'esprit et il communiquait sa chaleur, non par coups de foudre, mais par insinuation.

Dans un article sur un écrivain de surface, très brillant, mais cuirassé et raidi de préjugés, Paul de Saint-Victor, le grand critique disait amicalement, en combattant ces défauts : « Je prêche pour mon saint ; la souplesse est une sympathie conciliante. »

Cette souplesse lui permet de se glisser dans toutes les coulisses, et la sympathie conciliante fait que ses critiques les plus acerbes n'ont jamais laissé un désenchantement. Qui oserait dire que l'œuvre de Sainte-Beuve ne conseille pas le travail, la réflexion, l'observation, l'amour infini et souvent exclusif du bien dire, qui ne va pas sans le bien penser ?

A propos de l'Exposition universelle, M. Duruy avait commandé un rapport sur les lettres et l'on

ait comment M. de Sacy, ignorant des choses ac-
uelles et affolé de réaction, s'est tiré de sa tâche.
ı ce propos, Sainte-Beuve m'écrivit :

« Il était l'homme le moins qualifié pour un
el travail, n'ayant jamais lu un livre moderne,
t étant confit à satiété, dans ses Sévigné, ses
icole, ses Massillon. Il n'est bien que quand il
essasse avec une force de verve ces vieilleries et
es admirations convenues, qui chez lui, sont
es plus sincères et dont il a plein la bouche. Je
ous dirai qu'il y avait eu, pour ces rapports, un
emier plan dont j'étais. Ce plan, presque con-
enu avec M. Duruy, avait beaucoup d'étendue,
, je crois, une sorte d'originalité par les divisions
u travail et par le choix même des rapporteurs.
e n'eût été qu'une vaste description ; mais elle
t été complète, et par là même (car il ne s'agis-
sit pas d'apporter un bilan de faillite) elle eut
ontenu bien des germes d'espérance. Mais le
inistre a cru devoir consulter Cousin et Méri-
rée. Le premier qui ne concevait rien que par
l'Institut et solennellement, a rejeté le plan d'em-
blée, et Mérimée, qui craint avant tout le ridicule,
e qui abhorre la rhétorique jusqu'à retrancher
tout développement, a démoli l'idée en haut lieu.
L ministre alors a dû se rabattre à un plan ré-

duit dont nous voyons les résultats. C'est ur chose avortée. »

Je ne sais si je m'abuse, mais, selon moi, tou l'esprit et toute la bonhomie malicieuse de Saint Beuve rayonnent dans ce billet. La silhouette d M. de Sacy est faite d'un trait. L'intention de gl rifier les lettres françaises et de donner une e pérance est nettement et simplement indiquée.

Le solennel M. Cousin s'y gonfle et s'y dégonfl Cousin dont Sainte-Beuve a dit encore ailleurs « *C'est un lièvre avec des regards d'aigle.* » Qua à Mérimée, un ami, on n'en médit que tout just comme il convient, pour prouver qu'on saurait d médire davantage, afin de satisfaire à ce mot d la préface des *Portraits contemporains.* « Se jou autour du cœur même de ceux qu'on caresse, montrer qu'on sait les endroits où l'on ne ve pas appuyer. » Mot pénétrant qui fait délicieus ment la part de la malignité humaine dans l meilleurs épanchements ! La conclusion enl écrase ce pauvre M. Duruy et ses rapports et s arcs de triomphe, tout tient ainsi dans cette pag C'est l'art de Sainte-Beuve. Il *fait grand* dans d petits cadres.

Ce prodigieux critique était-il un bon homm Certes, il avait trop d'esprit pour ne pas se repr

cher souvent d'en faire, et alors dans l'abandon, dans la familiarité de la vie, il devenait d'une simplicité touchante ; ceux qui le pleurent témoignent de ses qualités intimes devant ceux qui l'ont admiré. Ce qu'il était, dans certains articles, envers les écrivains faibles qu'il ménageait, il l'était dans son entourage : paternel.

Mais quand l'éclair d'une répartie le provoquait, il dégaînait sa fine lame et devenait éblouissant d'escrime. *Dégaîner* n'est pas trop fort; car il avait des airs de crânerie, avec sa culotte de velours, sa veste de tricot.

Son grand front chauve était imposant dans cette tête bien organisée, et Sainte-Beuve cachait volontiers cette majesté. Ses gros sourcils mobiles se rapprochaient par une habitude rapide de réflexion, d'analyse, et en même temps de synthèse. Le regard qui partait des yeux, ainsi abrités, glissait furtif, sans qu'on y prît garde. Tout le reste de la physionomie se compliquait de petits reliefs, de petits sillons qui arrêtaient l'examen, et qui semblaient être chacun la porte d'un rire spécial, d'une ironie particulière. Le nez pointu annonçait la curiosité que bridait et que dirigeait le pli creusé de chaque côté des narines. La bouche large aux lèvres habituellement serrées et termi-

nées par un sillon perpendiculaire, s'avançait un peu comme pour une petite moue, qui n'était pas du dédain mais de la défiance. Quand elle s'ouvrait, les mots en tombaient menus, liés entre eux comme en colliers, polis, taillés à facettes. Le menton était solide; il affirmait la volonté.

C'était, en somme, le masque d'un grand travailleur. De même que le forgeron ou le verrier se brûle au feu de son fourneau, on eût dit que Sainte-Beuve, penché sur l'œuvre humaine, avait pris et gardé dans sa physionomie tous les traits qu'il avait disséqués. Son visage était multiple; mais le rayonnement de l'intelligence harmonisait tous ses traits, et cette physionomie devenait un ensemble, non pas solennel, mais d'une douceur sérieuse, d'un intérêt à la fois touchant et attrayant.

Sainte-Beuve dictait, et cette habitude, en mettant tous les articles en fusion et en refroidissement dans sa cervelle, aidait singulièrement à la conversation, toujours aussi abondante, aussi littéraire, aussi simplement correcte, mais aussi pleine d'incidences que de portraits.

On eut passé et on passait des heures à l'écouter. Il reposait l'esprit, à propos, par des parenthèses. Un jour le tour de l'entretien amena entre nous le dessin de quelques-unes des belles

dames qui avaient souri au grand poète ; Sainte-Beuve me faisait une série de pastels. Un bruit d'ailes nous troubla : C'étaient des pigeons qui entraient familièrement par la fenêtre et venaient se poser sur la bibliothèque. Le critique s'interrompit pour excuser les oiseaux qui n'avaient pas besoin d'excuses et je crus que les colombes d'Anacréon étaient accourues, au parfum d'une nouvelle anthologie.

La petite maison de Sainte-Beuve, ses habitudes simples expliquent la modestie qu'il a toujours attribuée à son talent. Il dit quelque part, à propos de Victor Hugo, en usant d'une phrase de La Bruyère sur les esprits modérés : « Je ne sais si je suis précisément de ces esprits doux, définis par le savant moraliste ; mais sans me faire plus sévère envers moi-même que je ne le dois, je ne serais pas éloigné d'avouer et de confesser quelque chose de cette médiocrité de nature qu'il leur attribue, si ce n'est que je ne suis jamais demeuré tranquille dans ma sphère, que je me suis continuellement inquiété de grandes choses et des productions singulières que je voyais surgir autour de moi et qui me dépassaient de beaucoup. »

Sainte-Beuve était très sincère en parlant ainsi.

Homme de lettres, passionné pour les lettres, il se satisfaisait de les aimer et de les faire aimer. Il ne porta jamais une décoration, même le simple ruban, pas même non plus la simple fleur des champs qui est une décoration à l'inverse. Il aimait la foule, le peuple, il s'y mêlait pour écouter, pour apprendre, pour puiser ce grand sens commun qu'il rehaussait ensuite de toute l'élégance de son talent.

Son quartier l'a vu, ce quartier de province, cette vieille rue du Mont-Parnasse, jusqu'au jour où la maladie le retint à la maison, se promenant le soir, butinant, préparant l'article du lendemain. Il ne fallait pas trop le déranger, l'aborder dans ces moments-là, à moins qu'on ne fût un ami revenant de loin, ou un voisin en quête d'un service.

Le soir, après dîner, Sainte-Beuve se faisait lire, soit le livre dont il voulait parler, soit les documents nécessaires à son travail ; il prenait des notes, et, le lendemain, au matin, il écrivait, ou plutôt, il dictait relisant encore, se faisant relire et corrigeant sans cesse, ayant toujours peur de ne pas répandre assez une lumière paisible, mais forte, qui pénètre le style et réchauffe doucement l'âme du lecteur. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Balzac : « Il se corrigeait trop. »

Il fatiguait ses phrases à les distendre, pour y faire entrer plus de choses.

Un de mes meilleurs amis, M. Littré, apprenant qu'il venait de s'engager au *Constitutionnel* pour un article par semaine, dit :

« Tant mieux! de cette façon il n'aura plus le temps de gâter ce qu'il fait. »

C'était là son tort, mais c'était là aussi son mérite, et le résultat de sa profonde probité littéraire. Il poussait la conscience en ces matières jusqu'au raffinement. Outre qu'il savait tout, il voulait que chacun profitât, à l'occasion, de sa science; il ne secouait pas seulement ses mains pleines de vérité dans les articles officiels, il les vidait aussi dans les articles des autres.

Il a écrit pour *Paris-Guide* un petit chef-d'œuvre sur l'Académie. Je lui fis envoyer l'épreuve de l'article, mis en page. Sainte-Beuve ne se contenta pas de lire et de corriger ce qu'il avait fait; il alla plus loin, parcourut les notes avoisinantes, et découvrant un semblant d'inexactitude dans une anecdote fidèle, quant au fond, il prit la peine de m'écrire, de m'indiquer les sources, de proposer une rédaction nouvelle qui prit, exactement, lettre pour lettre, la place de l'autre, pour ne pas provoquer de remaniements, et il s'excu-

sait encore de ce travail. « Je sais peut-être trop bien ces petites choses, m'écrivait-il, mais, enfin, autant la version *minutieusement exacte* qu'une autre. »

Quiconque s'est appliqué à fouiller une époque littéraire, ou un simple épisode, a été surpris de rencontrer à un moment donné, sous terre, au fond d'une sape, une galerie voisine creusée par Sainte-Beuve.

Il avait parfois la coquetterie douce de cette érudition, comme les amphithryons qui font claquer leur langue, quand vous buvez leurs vins fins.

Je lui envoyai un roman historique sur Troyes (*La Cocarde blanche*). Il le lut et m'écrivit la lettre que voici, tenant à me prouver qu'il connaissait mon pays et me rectifiant sur un détail :

Ce 17 juillet 1868.

« Cher confrère,

» J'ai lu *La Cocarde blanche* et j'y ai retrouvé avec un indicible plaisir des impressions de ma propre enfance. C'est bien ainsi qu'on était en ces années 1812, 13 et 14. Votre roman n'en est pas un.

» C'est une page intime arrachée de l'histoire et

ce qui s'est passé à Troyes a eu sa répétition ailleurs.

» Ce qui ajoutait à mon plaisir, c'est que je connais Troyes et que j'y ai vécu autrefois solitaire, toute une quinzaine, y travaillant à la bibliothèque, errant dans les rues et les faubourgs le reste de la journée. Je suis un dévot à Grosley.

» Vos scènes de l'Empereur à Maizières, à Brienne, la première entrée à Troyes, la seconde si différente, ce sont là des tableaux, qui, dans leur cadre resserré, appartiennent à l'histoire épisodique. Horace Vernet y a son pendant et sa contre-partie. Je voudrais que dans une seconde édition, toutes les pièces justificatives fussent rejetées à la fin du volume, pour ne pas nuire à l'illusion naturelle du récit.

» Il m'a paru aussi qu'il y a peut-être un peu de langueur aux deux tiers environ, un peu avant la fin, avant l'acte qui compromet M. Gouault.

» Je ne sais (c'est peut-être de ma part faute de mémoire), si vous avez suffisamment expliqué comment ce garçon de vingt ans n'avait pas été pris déjà par les conscriptions de 1812 et de 1813. — M. de Mesgrigny n'était qu'un simple écuyer; c'est je crois Caulaincourt qui était *grand écuyer*. — Vous voyez que je tiens à ce que cette

œuvre si vive, si vraie, si dramatique, devienne de tout point un petit chef-d'œuvre.

» Croyez-moi tout à vous,

» SAINTE-BEUVE. »

Avec un pareil besoin d'expansion intellectuelle, Sainte-Beuve n'était pas partisan de la propriété littéraire; il voulait que tous profitassent des idées de chacun. Son travail, une fois vendu en toute propriété, sans réserve, il passait à une autre tâche, ne revenait sur l'ancienne que pour l'améliorer, l'accroître. Sous ces rapports, il était bien digne du titre d'*auteur* qui, selon lui, veut dire qui accroît (*auctor*). A chaque édition nouvelle d'un volume, il ajoutait des notes, des appendices et ne retranchait jamais; encore moins corrigeait-il. Il était reconnaissant des erreurs signalées; même avec hostilité. Son esprit avait trop besoin d'exactitude pour marchander la vérité acquise.

Deux amis, un honorable professeur de l'Université, M. Collet, et M. F. Baudry se sont mis, sur sa demande, à relire la dernière édition en six volumes de Port-Royal, dont la table analytique, un chef d'œuvre, est due à M. Anatole de Montaiglon. L'*erratum* sorti de ces trois auteurs érudits est un

hommage au scrupule, à la grande attention de l'écrivain, un témoignage éclatant de sa probité littéraire.

Quand un article bien relu, bien griffonné, d'une petite écriture montante ou descendante, que son secrétaire, M. Troubat, lui avait empruntée, était digne de l'impression, il le portait attaché par une épingle, et on s'y piquait déjà avant de le lire.

Excepté contre Balzac qui l'avait attaqué, et dans sa partie la moins attaquable, Sainte-Beuve ne poussa jamais la vivacité de la critique jusqu'au dénigrement. S'il blesse, c'est comme ce *réveilleur de la vie* que les chirurgiens ont inventé, et qui scarifie la peau pour exciter l'épiderme; mais, je le répète, respectueux pour les grandes œuvres, enthousiaste pour ce qui est bien, il provoque l'appétit intellectuel et ne le blase pas.

Cherchant ce qui est humain dans les œuvres, il laisse l'homme tressaillir en lui. De là, des mots décochés avec grâce et qui vont droit à l'œil de Philippe. A propos des ridicules hommages rendus par un philosophe à la duchesse de Longueville, et des extases provoquées par les épaules et les autres beautés de la dame, il écrit : « Le style de M. Cousin dans ces matières aimables est plein de mauvais gestes. »

Saint-Simon ne trouverait pas mieux.

Il disait de M. Guizot : « Il vaque à ses mémoires. » Un jour un de mes amis qui, parti pour la gloire, s'est arrêté dans une administration, lui disait :

— J'étais pourtant avec vous du cénacle, vous êtes arrivé, vous, et les autres ; moi, je suis resté en chemin !....

— C'est de votre faute. Pourquoi ne nous avoir pas suivis ?

Je ne connais rien de plus fin et de mieux offert. C'est une aiguille dans un étui.

Dans une note du dixième volume des *Causeries du Lundi* on lit cette profession de foi de Sainte-Beuve : « Ce que j'ai voulu dans Joseph Delorme, ç'a été d'introduire dans la poésie française un exemple d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse. »

Et à ce sujet, M. Troubat me raconte qu'en 1866 Sainte-Beuve visitait l'exposition de peinture, s'arrêtant surtout aux paysages, aux tableaux simples. Tout d'un coup, il s'écrie devant une toile de Rousseau :

— Oh ! comme c'est triste et douloureux ! Voilà de la poésie pour Joseph Delorme !

Le tableau représentait un village triste, pauvre :

le soleil tombait dessus comme du plomb. On croyait sentir la chaleur sur la tête. Ce village occupait les deux côtés d'une route ; de pauvres maisons basses, couvertes de chaume. Un seul arbre à l'entrée du chemin, mais un arbre brûlé, desséché. C'était la désolation. Sainte-Beuve s'attendrit et resta longtemps devant cette image « *d'une certaine naïveté souffrante et douloureuse* ». Personne, dans les arts, ne comprit son admiration.

Ceux qui ont lu son travail inachevé sur Proudhon et qui ont constaté la préoccupation sociale du grand écrivain, le comprendront et lui sauront gré de ce quart d'heure de dévotion devant la misère.

Ici je touche à ce qu'il y avait de supérieur dans l'âme de Sainte-Beuve. Il a fait peu de cas des cocardes; il a toujours aimé l'humanité, et, progressivement, il est arrivé à dire en très beau style ce que l'on dit en mauvais français, dans certains clubs, mais ce qui n'en est pas moins vrai, bien que servant de prétexte à des calomnies, et ce qui n'en est pas moins le problème de l'avenir, bien que des fous et des coquins en fassent leurs convoitises.

Veut-on son point de départ ? Je vais montrer

que Sainte-Beuve ne l'a pas renié. Il a fait recueillir tous ses articles, même ceux qu'il n'a pas signés, du *National* et du *Globe* pour les publier.

J'en prends un qu'il relisait avec des larmes, huit jours avant de mourir. C'est un premier Paris sur l'anniversaire de la mort des quatre sergents de la Rochelle, la question Baudin de ce temps-là. L'œuvre est du 20 septembre 1830. Le gouvernement nouveau craignait déjà les évocations révolutionnaires. Saint-Beuve s'écrie avec ironie :

« Des jeunes gens d'infanterie méritent-ils tant d'éclat? N'y a-t-il pas eu, *durant le cours de nos orages divers*, de plus grands morts? Ne convient-il pas, si l'on exige à toute force des solennités, de s'attacher à de plus nobles noms?

» Comme s'il y avait de plus nobles noms que ceux de ces braves jeunes hommes à consacrer dans la mémoire nationale! Comme si l'obscurité même qui les couvre encore n'était pas un soupçon d'ingratitude dont la nature a besoin de se laver! Comme si ces conspirateurs de 1822 ne sont pas de la même race de citoyens qui prirent le fusil et dépavèrent les rues au 27 juillet, tandis que certains partisans rigoureux de *l'ordre légal* s'empressaient lâchement de souscrire aux Ordon-

nances! Comme s'il n'y avait pas un héroïsme incomparable dans ces hommes, dont les uns, bannis, se sont laissé flétrir comme des agents provocateurs, pour ne pas aggraver la position de leurs amis accusés, et dont les autres, voyant leur tête en jeu, ont assumé sur eux seuls la responsabilité fatale pour sauver les moins compromis, généreux, dévoués, se chargeant eux-mêmes, s'accusant de tout! Bories le premier, Bories jeune martyr au front calme, au cœur résigné, plein de vertu et de génie, confondant ses juges, consolant et relevant ses compagnons, les soulevant sur la charrette du supplice, contre l'horreur d'une mort méconnue, les faisant monter avec lui sur l'échafaud pour les affermir jusqu'au bout de son regard et de sa voix; Bories, figure mélancolique et sans tache, luttant contre l'oubli; nom sublime à inscrire dans la mémoire publique à côté des Roland, des Vergniaud, des Oudet, des Hoche et des Manuel! »

Voilà le premier Sainte-Beuve. Dans une note qui suit un article sur Montalembert, le critique se défend d'avoir jamais rien trahi. Il a varié intellectuellement; il n'a renié moralement aucun acte de sa vie, persuadé qu'il obéissait toujours à un principe humain, non à la mode, et qu'il n'est pas plus en faute que le progrès.

Il y a quelques années, parlant de M. de Tocqueville, avec une estime qui n'était pas soutenue par l'amitié, il se heurte à une objection de l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, qui veut bien des principes de 89, mais qui répugne aux questions sociales. Sainte-Beuve tout chaud encore de son travail sur Proudhon, dit avec fermeté :

« Ici nous arrêtons l'homme excellent, délicat, généreux et nous lui disons : « Il n'y a rien de plus respectable que l'estomac, et il n'y a pas de cri qui parle plus haut que la misère. Ce n'est pas tant encore pour jouir que pour vivre et subsister que s'agite la majorité de l'espèce, et c'est là le problème présent, qui pour être moins noble en apparence et moins digne de figurer sur les bannières, n'en est pas moins capital et sacré. »

Ne voit-on pas déjà le chemin parcouru depuis l'échafaud politique des quatre sergents de la Rochelle jusqu'aux questions sociales? Si j'en avais la place, je citerais, d'un article sur la poésie, en 1865, un beau passage, dans lequel Sainte-Beuve explique comment le temps des pleurs est fini ; comment la poésie a quitté les déserts pour vivifier la science, la critique, la civilisation et se répandre parmi les foules.

Vivifier l'art, les lettres, aussi la vie de son temps, ce fut, si on lui cherche une ambition, le rêve de Sainte-Beuve. Il songeait à restaurer l'Académie; mais, m'écrivait-il, à ce propos : « Ce sera toujours une opération très chanceuse de prétendre faire tenir du vin nouveau dans de vieilles outres. »

Il s'excusait du Sénat, par une utopie analogue. Au surplus, il ne s'excusait guère; il agissait, jugeait et se laissait juger. S'il eut tort d'accepter un siège, il refusa du moins de l'obtenir par un article de courtisan sur l'*Histoire de César*, et il démérita ensuite singulièrement de cette faveur. Je ne fais que rappeler ses revendications intrépides, en faveur de Renan et de la libre-pensée. Sainte-Beuve avait été élevé trop dévotement, pour ne pas réagir toute sa vie contre cette éducation maladroite.

Il disait dans un article sur les frères Goncourt : « Je ne considérerai la moyenne des esprits, comme tout à fait émancipée en France, et la raison, comme bien assise, même à Paris, que lorsque Voltaire aura sa statue, non pas dans le vestibule ou le foyer d'un théâtre, mais en pleine place publique, au soleil! »

Si j'avais besoin de faire cautionner mon estime pour ce grand esprit, je raconterais qu'après la

fameuse séance du Sénat où Sainte-Beuve poussa le cri de guerre contre l'intolérance, Louis Blanc lui envoya sa carte. Sainte-Beuve répondit à l'envoi du proscrit par la lettre suivante :

« Nul suffrage ne pouvait m'aller au cœur autant que le vôtre. Qui donc s'entend mieux que vous à la confession des vérités, au courage et à la constance? Et cela, non par la parole, ni par les écrits seuls, mais par la suite et la teneur de toute une vie. »

Qu'ajouterais-je au cortège de ceux qui l'ont honoré dans le triomphe de sa mort? Il serait intéressant de rappeler la note qu'il a écrite lui-même sur les funérailles philosophiques de M. Vieillard, funérailles qu'il a corrigées pour lui. J'aurais aussi un devoir à remplir envers tous ceux qui formaient le cercle intime de sa vie, *tous ceux autour de Sainte-Beuve*, comme eût dit Homère.

J'ai leurs noms, leurs titres; je voudrais le montrer, relisant avec quelques-uns *l'Iliade*, *Lucrèce*, Virgile, Térence, cherchant en toute chose l'humain perfectible et éternel. Je voudrais raconter ces petits dîners de la petite maison qui étaient devenus les grands scandales; énumérer les amis d'hier, les jeunes poètes et les vieux ca-

marades de collège : Charles Potier, par exemple, le comédien devenu aveugle, et Nestor Roqueplan que Sainte-Beuve dépeignait ainsi : « Je le vois toujours entrant en classe sans chapeau, comme s'il venait de se battre, les cheveux au vent. » Il aimait avec ravissement les boutades du feuilletoniste le plus parisien ; il disait de ses articles : « C'est de la poudre d'or qu'il embarque sur des coquilles de noix. »

Je ne puis les dénombrer, ces visiteurs de chaque jour, ceux qui l'ont vu vivre si simplement et mourir si grandement ; il travaillait à un article sur les mémoires de d'Alton-Shée, son parent et son ami, quand il est mort.

Sainte-Beuve avait soixante-cinq ans, étant né à Boulogne-sur-Mer, le 22 décembre 1804. Sa biographie est toute l'histoire littéraire de notre temps. Elle ne peut tenir en quelques pages.

J'ai cité la lettre que Sainte-Beuve m'écrivait à propos du portrait de Napoléon III ; j'ai donné son opinion sur l'empereur ; voici son opinion dernière sur le régime de l'Empire.

J'étais en prison, pour expier le succès de la *Cloche*, Sainte-Beuve m'envoya ce billet :

« Vous savez ce que je pense de la prison et de la réclusion appliquée à des délits de presse. C'est

une *infamie*, c'est un reste de barbarie; c'est une manière de dire aux gens : Je ne puis vous torturer physiquement par des instruments et des ustensiles visibles; mais je vous torturerai imperceptiblement, d'une manière non moins sûre, dans votre régime, dans votre hygiène, dans votre tempérament, dans tout le fond de votre organisme. Je vous ôterai, sans en avoir l'air, des jours ou des années de vie... »

Que me reste-t-il à ajouter?

Je ne sais ce que le temps gardera de nos gloires littéraires. Quelques vers de Lamartine et de Victor Hugo? quelques romans de Balzac? Mais il sera, à coup sûr, impossible de faire l'histoire de ce temps, sans chercher et sans relire Sainte-Beuve tout entier. C'est par cette nécessité pour l'avenir qu'il est grand et qu'il reste sans imitateur. Il a dit excellemment de Saint-Simon :

« Ne vous repentez pas, Français, d'avoir eu chez vous, en pleine cour de Versailles et à même de la curée humaine, ce petit duc à l'œil perçant, cruel, inassouvi, toujours courant, furetant, présent à tout, faisant partout son butin et son ravage, un Tacite au naturel et à bride abattue. Grâce à lui, nous n'avons rien à envier à l'autre. — Et qui plus est, par une veine de comique qu'il y a intré-

pidement jetée, c'est ici, vraiment, un Tacite à la Shakespeare. »

Il faut adoucir, pour appliquer le portrait à lui-même, les vivacités que Sainte-Beuve prête à son modèle. Mais l'estompe passée sur ces angles, le portrait est ressemblant, et je m'empare des paroles par lesquelles il conclut, pour conclure à mon tour :

« Quand j'ai entendu, dit-il, toutes les critiques qu'on peut faire sur Saint-Simon, je me surprends, malgré tout, à former un dernier vœu : « Que ne sommes nous affligés d'un Saint-Simon pour chaque période de notre histoire ! »

A la place de Saint-Simon, lisons Sainte-Beuve.

MAZZINI

SOUVENIRS

C'est surtout ce portrait que j'ai besoin de dater. Si l'on comprend mieux aujourd'hui le rôle de Mazzini; si l'on n'est point surpris de voir l'Italie lui élever un monument de gratitude nationale et placer son buste au Capitole, il ne faut pas oublier en quel ostracisme international l'Empire prétendait le maintenir. Il l'avait condamné à mort, après avoir, à plusieurs reprises, essayé de conspirer avec lui pour l'unité italienne. Cette rancune de conspirateur s'imposait en France à l'ignorance et aux préjugés.

Aujourd'hui, Mazzini n'est plus, pour nous, comme pour l'Italie, qu'un grand patriote; peut-

être bien que la *Biographie générale* de M. Didot qui dédaignait de l'admettre parmi les contemporains de quelque valeur, consentira à lui faire une place dans une nouvelle édition.

En 1870, je voulus réagir contre des préventions, qui plusieurs fois m'avaient presque tenté. Des notes me furent confiées par une dame qui avait visité ce proscrit universel. Aujourd'hui les matériaux abondent, et il me serait facile de compléter mon enquête ; de ne négliger aucun trait de la véritable physionomie de Mazzini. Mais il faudrait enlever à mon travail l'accent hâtif, l'émotion qui l'explique, et je tiens à constater mes colères de ce temps-là, autant qu'à rester fidèle à mes amitiés.

Le troisième volume de la correspondance de George Sand rendrait d'ailleurs mes corrections trop faciles, et superflues. J'y renvoie ceux qui veulent en savoir davantage sur Mazzini.

J'ai retrouvé, parmi des autographes et des notes, deux billets que je crois inédits. L'un est de George Sand, l'autre est de Mazzini lui-même ; tous deux sont adressés à M. Jules Bastide, alors sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, et vraisemblablement ils ont été remis sous la même enveloppe ; ils devront être ajoutés, dans une édition

nouvelle, aux lettres de George Sand qu'ils compléteront, les voici :

« Monsieur,

» La France ne refusera pas à Mazzini, à notre ami naturel, à un des plus respectables martyrs et à un des plus intelligents apôtres de notre croyance, le droit de libre circulation sur notre territoire. Expulsé par la lâche politique de Louis-Philippe, c'est encore sous un faux nom et avec un passeport emprunté qu'il peut venir nous apporter le concours de sa foi et de son génie. Vous veillerez, j'en suis sûre, à ce que pleine liberté lui soit rendue, et vous aurez à cœur, autant que moi-même, de faire cesser la proscription qui nous priverait du plus utile et du meilleur de nos frères d'Italie.

» Tout à vous de cœur et de dévouement,

» GEORGE SAND. »

Mardi, hôtel de Lille et d'Albion,
rue Thomas du Louvre.

« Monsieur,

» Il ne m'a pas été possible de pénétrer jusqu'à vous aujourd'hui. J'avais deux lettres à vous re-

mettre : la première par madame Sand ne regarde que moi seul et je vous l'adresse ; vous verrez si ce que je demande, c'est-à-dire un passeport à nom nom qui me mette à même de pouvoir librement circuler de Londres à Paris et de Paris à Londres, peut m'être accordé. La seconde m'a été donnée par M. Thomas du *National;* il vous y prie de chercher à me ménager une entrevue avec le ministre des Affaires étrangères, au sujet des affaires italiennes. Vous verrez, monsieur, si cela est possible.

» Je sais que votre temps est précieux, mais peut-être pourrez-vous trouver un instant pour m'écrire un mot et me dire s'il y a une heure à laquelle je puisse, sans trop d'inconvénients pour vous, vous voir pendant deux minutes.

» Tout à vous et à la vie,

» JOSEPH MAZZINI. »

Je ne crois pas m'abuser, en trouvant dans ce billet qui n'a l'air que d'une sollicitation banale, polie, une véritable et discrète ironie, une amertume voilée. Le patriote sait bien que le temps de M. Bastide est particulièrement *précieux*. Il s'agit de l'Italie, de la liberté ; si le ministre républicain

pouvait donner *deux minutes* à cette grande cause, le patriote italien serait satisfait.

Sous cette douceur de style, comme sous la douceur de sa vie, on sent le fer sans paille d'un conjuré avec lui-même qui, n'ayant de comptes à rendre à personne, fait aussi longtemps crédit à la fortune que celle-ci l'exige et craint de s'impatienter jamais, de peur de perdre le fruit de sa longue patience.

PORTRAIT

Voici l'homme le plus calomnié, c'est-à-dire le plus inconnu de la génération.

C'est là sa gloire.

Il conspire pour l'immortalité, comme il a conspiré pour l'unité de sa patrie, sous un déguisement, sous le voile de l'impopularité.

Le gouvernement actuel de la France[1], triomphe éphémère de conspirateurs sans principes, est jaloux du grand patriote italien; comme l'intrigue est jalouse du génie; comme Fouché aurait pu être jaloux de Machiavel.

Condamné, toutes les fois qu'il rêve un semblant de gloire et d'amnistie pour lui-même, à réaliser quelque chose du plan de Mazzini, l'ancien volontaire de Forli, celui qui a commis le 2 Décembre,

1. Écrit en 1869.

prend sa revanche, en faisant condamner Mazzini comme assassin.

Il suffit d'avouer qu'on s'est rencontré un jour avec le fondateur de la *jeune Italie*, pour devenir son complice, et de lui avoir écrit, pour être suspect. Il est, aux yeux de ceux qui n'ont jamais lu une ligne de ses écrits, ni étudié un fait de sa vie, une sorte de Troppmann de la royauté, se glissant, vieux masque romantique couvert d'un domino sombre, à travers le carnaval des rois, pour interrompre leurs farces par un coup de poignard de théâtre, qui, heureusement, ne réussit jamais.

A cette caricature sinistre de la peur et de l'ignorance, je veux opposer une image sincère.

Un jour, une femme d'intelligence et de cœur, une Française qui avait pu par ses lectures se soustraire à la tyrannie du préjugé contre Mazzini, entreprit de lui rendre visite.

J'ai le récit de ce pèlerinage.

C'était en automne, sous le ciel gris et pluvieux de Londres. Il semblait tout d'abord que la nature eût établi un contraste entre cet horizon lugubre et le soleil d'Italie enfoui tout entier dans l'âme de l'exilé. Il habitait un petit cottage fort simple qu'un de ses amis, Anglais, lui avait prêté. Car, il faut le noter en passant, cet homme qui a eu des

sommes considérables à sa disposition, qui faisait pour la liberté autant d'emprunts qu'il le voulait, ne possède rien. Les gouvernements qui l'exilent n'ont pas la satisfaction de le dépouiller.

Le cœur de la visiteuse battait fort, quand elle heurta à la petite porte du jardin qui entourait la maisonnette. Elle eût voulu, avec son sourire, offrir un peu du sourire de l'Italie au proscrit. Elle venait lui dire :

— Je vous ai calomnié, je vous en demande pardon !

Et elle sentait que les paroles mouraient sur ses lèvres.

Une femme d'un âge mûr, mais grande et belle, sous les années, vint ouvrir la porte. Elle était bien simplement mise, et la noblesse de son maintien la parait magnifiquement. Pendant que la Française disait les mots et remettait la carte qui devaient lui servir d'introduction, cette femme la regardait attentivement. Ses yeux semblaient dire :

— Viens-tu pour lui faire du mal ?

Mais les yeux de la Française ne se baissèrent pas et laissèrent lire jusqu'au fond de son âme ; si bien qu'après l'avoir laissée un instant au bas d'un petit escalier, gravi et redescendu rapidement par

elle-même, la sentinelle introduisit la visiteuse auprès de Mazzini.

Le proscrit des rois et des républiques était dans une chambre petite, simple, meublée d'un bureau de noyer, de quelques chaises, et éclairée par deux larges fenêtres. Au milieu de la pièce, entre deux livres tombés à terre, une cage était ouverte et un oiseau sautillait, çà et là.

Mazzini a la parole douce, la voix musicale. Il reçut avec politesse celle qui était venue de si loin pour le visiter, et après quelques propos en langue italienne :

— Qui vous a inspiré le désir de me voir ? demanda-t-il en français.

— C'est le remords. Pendant de longues années, je vous ai regardé avec les préjugés répandus sur vous dans mon pays.

— Depuis quand avez-vous cessé de les partager ?

— Depuis que je suis allée à Rome. Les souvenirs que vous y avez laissés sont impérissables. J'ai causé avec de bons républicains qui vous vénèrent..... Je leur ai promis et je me suis promis à moi-même de vous apporter l'expression de leurs vœux et de leurs regrets.

Tel fut le début d'un entretien qui se prolongea.

Il y a dix ans, Venise n'était pas affranchie. On en était encore à la déception de Villafranca. Tout naturellement, on parla de Venise, de sa libération, de l'œuvre unitaire, des obstacles à renverser.

Mazzini prononce purement le français, sans accent. Il était vêtu, ce jour-là, d'une redingote noire boutonnée jusqu'au menton. On peut dire qu'il y a dans l'homme, dont la formule est *Dieu et l'Italie*, quelque chose, extérieurement, du prêtre, de celui qui atteint simplement le bûcher pour confesser sa foi, et non de celui qui va monter en chaire ou entrer au confessional. Son grand front, avec son teint pâle, forme comme un couvercle d'albâtre sur une lumière qui craint les grands vents et qui brûle toujours du même feu. Tout son visage est un hymne concentré de douleur, de piété. Il ne rit jamais; il sourit peu; mais, quand il sourit, sa figure prend une expression singulière. Au tintement du mot de *patrie*, la lumière traverse les parois, et se répand comme une phosphorescence sur ses traits à la fois doux et imposants.

La visiteuse le contemplait avec émotion.

— Je suis heureuse, lui dit-elle, que cet oiseau vive chez vous, la cage ouverte. Un oiseau en prison chez Mazzini, cela m'eût semblé étrange.

Il sourit et répondit doucement :

— C'est une amie qui me l'a donné !

Comme s'il eût voulu s'excuser de ne pas ouvrir à l'oiseau, non seulement la cage, mais la fenêtre.

J'ai complété, par les renseignements obtenus de quelques amis, ces impressions d'une visiteuse sincère ; et puisque j'ai commencé le portrait physique du grand tribun, je l'achève.

Mazzini est de taille médiocre. Le corps, malgré sa maigreur, est robuste, et la tête, malgré sa pâleur, est solide. Pour ceux qui l'observent à certains moments, c'est un ascète; pour ceux qui passent à côté de lui sans l'observer, c'est un bonhomme doux et posé. Toute la véhémence de cette nature indomptable est contenue par la volonté, plus forte encore que la passion. C'est un volcan habillé de neige.

Il parle peu et agit, pour ainsi dire, au dedans de lui-même. Quand il parle, c'est ordinairement avec douceur. Il faut trouver des affiliés de la *Jeune Italie*, des carbonari de la première heure de ce long apostolat, pour entendre dire que Mazzini avait dans les *Ventes* l'éloquence terrible et orageuse. Depuis, il a emprisonné son génie dans la ruse et ne lui permet plus d'agiter ses torches.

La réaction l'a comparé à Robespierre, pour le diminuer; j'accepte la comparaison pour le grandir. Mais, avec la même rigidité, il a, de plus que Robespierre, l'attrait, le charme. Mazzini séduit avant de convaincre. Désintéressé jusqu'au raffinement, pauvre, par goût autant que par devoir, il appartient, par cette vertu secrète aussi bien que par son abnégation publique, à cette race de héros d'honneur et de probité dont Washington, Jefferson, Lincoln sont les purs modèles.

Mazzini et Garilbaldi sont, dans la vieille Europe corrompue, les promesses d'une résurrection morale et comme les témoins délégués par l'Amérique pour une installation future des États-Unis d'Europe.

Spirituel, s'abandonnant parfois, *mezzo voce*, dans les conversations familières et littéraires, Mazzini est très ami de la vieille littérature italienne, quoique nullement porté vers Boccace, vers ces contes à demi licencieux, si goûtés autrefois en Italie.

Son auteur favori c'est l'Alighieri, et l'on conçoit cette affinité entre le sombre revenant de l'*Enfer* et le pâle conspirateur. Le génie de l'un verse le baume austère de ses exhortations sur le courage souvent éprouvé de l'autre.

D'une probité stricte dans la vie privée, inflexible pour lui-même, a-t-il en réalité moins de scrupules pour le succès de ses plans? Est-il vrai qu'il adopte pour devise cette maxime des faiseurs de 2 Décembre : *La fin justifie les moyens?*

Par cette question, nous entrons dans le côté vraiment mystérieux de sa vie, dans le sanctuaire des initiés. Mais comment s'aventurer sans le mot de passe? Comment ne pas faire fausse route? Bien hardi serait celui qui produirait de Mazzini les quatre lignes avec lesquelles un diplomate est toujours certain de faire pendre un homme.

On a souvent condamné Mazzini à mort; jamais avec des preuves. Mêlé à tous les soulèvements de l'Italie, on a voulu le voir en France dans tous les complots d'Italiens. Je ne prétends ni le défendre, ni l'absoudre; j'ajourne sur ce point mon opinion. Je sais que les doctrines publiques de l'ancien triumvir sont d'un patriotisme franc, loyal; je sais qu'à Rome, il a forcé l'estime des agents français; je sais que républicain invincible, il laisserait faire, il l'a dit, l'unité par la royauté, si la royauté pouvait l'accomplir.

Partisan de l'action, il aime les coups hardis, les aventures, les témérités, qui tiennent l'enthousiasme en éveil. Il s'est défendu d'avoir con-

seillé Orsini; mais à la façon d'Harmodius se de fendant d'avoir armé Aristogiton. Il a dit qu'Orsini était assez homme pour porter seul devant la postérité le mérite ou le démérite de ses actes. C'était réserver le cas de conscience; mais, sans vouloir le trancher, je puis répéter ce que M. d'Alton-Shée dit avec raison dans ses *Mémoires*, que le régicide est implicitement contenu dans toute conspiration. Les timides se le cachent à eux-mêmes; les esprits outrés le voient d'abord.

On ne peut refuser la clairvoyance à Mazzini ni une âpreté de désirs qui tient, comme sa foi, à ses instincts de prêtre. Un de ses anciens collaborateurs, M. Lizabe Ruffoni, a écrit sur lui « Avec moins d'imagination et de liberté d'esprit il entrait dans l'église et en devenait une des colonnes. Mais, pour que son génie eût pu s'y déployer, il lui aurait fallu l'autorité absolue d'un général des jésuites; et, s'il avait plu à Rome d'en faire un pape, Rome et le monde eussent senti tout ce qu'il reste encore de forces et de ressources à la papauté dans sa vieillesse séculaire. »

L'esprit de l'époque a fait de Mazzini le plus grand, le plus parfait des conspirateurs, à la vieille mode italienne. Il tend pourtant de toutes ses forces à verser le flot des idées modernes sur

ce fanatisme qui s'embrase dans l'ombre. Mais le point précis où la propagande ouverte cède à l'influence occulte nous échappera jusqu'à sa mort.

Ombrageux, avec quelques motifs, méfiant, non sans cause, impénétrable et habile à pénétrer les autres, Mazzini paraît toujours gagné par ceux qu'il gagne. Travailleur, sobre, il a la vertu des héros ; il est chaste et préfère les hommes chastes ; il ne permet pas devant lui de propos gouailleurs sur les femmes.

Tel est l'homme qui, depuis trente-cinq ans, conspire et souffre pour sa patrie. Ceux qui le condamnent à mort, de loin, le trouvent sans courage de ne pas se laisser prendre : ceux qui connaissent sa vie de sacrifice, le suicide continu de son existence, l'estiment comme un martyr. Il est de ces hommes qu'on aime ou qu'on déteste de leur vivant, mais qu'on ne peut juger qu'après leur mort.

Joseph Mazzini est né à Gènes, le 28 juin 1808. Il était le fils unique d'un médecin fort estimé.

Son enfance fut entourée de soins. L'Université de sa ville natale le reçut des mains maternelles tout imprégné de ces forts effluves religieux qui s'évaporèrent successivement en piété, en poésie, en tendresse sociale, qui font encore autour de lui comme une atmosphère mystique

dont il ne se dépouillera jamais entièrement.

Il étudia le droit et fut reçu avocat. Son père voulait qu'il plaidât; mais l'idée de la justice alluma en lui l'idéal de la liberté. L'inquiétude du beau le lança d'abord dans la mêlée littéraire. Toutefois, pour les âmes que la forme ne captive pas absolument, l'art n'est qu'une des avenues de la vie publique. Il ne suffit pas longtemps aux instincts révolutionnaires de Mazzini d'être romantique.

Il put se dire un jour, quand il approcha de vingt ans, ce qu'un autre Génois dit, avec enthousiasme, dans le drame de Schiller, *la Conjuration de Fiesque* : « Depuis longtemps je sentais dans ma poitrine quelque chose que rien ne pouvait assouvir. Je vois tout à coup ce que c'était. (*Il bondit d'un air héroïque.*) : J'ai un tyran! »

A l'heure où le sentiment patriotique domina le sentiment artistique et lui emprunta ses moyens d'action, Mazzini, qui avait eu son journal littéraire supprimé par la police, fonda une société secrète, imitée en apparence des carbonari, mais en réalité d'une fédération grecque, *l'Hétaïre.*

Désormais, chef d'un complot permanent, invoquant Dieu et le peuple (*Dio e popolo*), il entre, tout enfiévré des ardeurs de la vie, dans cette mine creusée sous le sol de la monarchie, d'où il

ne sortira plus que le jour de la République et de l'Unité.

Le gouvernement piémontais le fait arrêter, puis, manquant de preuves, l'exile à Marseille. Mazzini répond à cette dédaigneuse pitié par la fondation de la *Jeune Italie*. Mais avant d'engager de nouveau la lutte, il écrit au nouveau roi de Piémont, Charles-Albert et l'invite à se mettre à la tête du mouvement de la Péninsule. Le programme républicain sera modifié, s'il le faut ; l'intérêt de la grande Unité donnera ce courage aux jeunes patriotes. Charles-Albert réplique par des persécutions sanglantes à cette offre audacieuse.

Mazzini estime alors que l'action doit succéder à l'exhortation ; il organise ; il pousse en avant cette malheureuse expédition commandée par Ramorino qui, depuis, eut son pendant dans l'affaire d'Aspromonte.

Mais l'échec réel donna une victoire idéale. La *Jeune Italie*, à sa première blessure, baptisa de son sang la *Jeune Allemagne*, la *Jeune Pologne*, la *Jeune France* : Mazzini devint le chef de la revendication universelle. Depuis 1834, jusqu'à 1848, par ses écrits, par ses complots, par cette insufflation mystérieuse de son génie, il tient en

haleine ceux qui attendent, ceux qui cherchent, ceux qui désespèrent.

Qui connaît en France les écrits de Mazzini? Ils forment dix volumes et ont été réunis, en 1861, par G. Daelli, éditeur, à Milan. Voici en quels termes le grand agitateur autorise cette édition :

« Cher monsieur Daelli,

» Je n'attache pas, et, Dieu merci, je n'attacherai jamais d'importance à la renommée qui a pu me venir de mes écrits ou de mes actes. Si je n'ai servi à rien, je ne la mérite pas; si j'ai servi à quelque chose, la conviction d'avoir été utile me suffit.

» Cependant la pensée de republier, recueillies, mises en ordre, augmentées, mes diverses œuvres littéraires, me semble moins inopportune aujourd'hui qu'autrefois. Je vous aiderai donc, ne fût-ce que par reconnaissance envers les amis qui ont conçu cette entreprise...

» Les œuvres que j'ai répandues dans le cours de trente années, en Italie, constituent un document historique important et représentent la première période du mouvement italien. J'ai parlé, quand tous se taisaient. Et si la jeunesse italienne s'émut à ces paroles, c'est que mes paroles répon-

daient aux tendances secrètes, mais puissantes, transmises par de longues traditions historiques. Il importe au développement futur du peuple italien de les affirmer, ces tendances, au nom de ceux qui sont morts pour elles, de 1831 à 1859, véritables initiateurs de notre génération. Il importe de ne pas perdre la mémoire des premiers témoignages de la troisième renaissance de l'Italie.

» Aujourd'hui, une école sortie, non des traditions du célèbre génie italien, mais des doctrines des monarchies étrangères, cadavéreuses, se glissant parmi les tombeaux de nos martyrs, s'est emparée du terrain fécondé par leur sang. Il est donc bon que leur programme soit connu dans son entier; et mes écrits, voix de la jeunesse frémissante sous le despotisme des dernières années, le contiennent, appuyés des cent tentatives oubliées ou dédaignées de nos jours, mais qui, seules cependant, ont conduit la nation au point où maintenant elle se trouve.

» GIUSEPPE MAZZINI. »

Londres, 5 mars 1861.

Mazzini a raison, et c'est pour cela que, bon

gré mal gré il occupera un grande place dans l'histoire. Il a été la voix secrète de l'Italie, puis la voix hautaine. C'est lui qui a façonné les âmes, non pas encore à l'unité (la République seule fera ce miracle), mais à l'idée de l'unité.

Il a laissé à Rome son écharpe de triumvir : qui sait si l'armée française qui la lui a arrachée, ne permettra pas qu'elle lui soit rendue un jour ou ne la lui rendra pas elle-même ?

Je ne raconterai pas en détail l'histoire de la dernière république romaine, dont Garibaldi fut l'épée loyale et Mazzini l'homme d'État sans peur et sans reproche. Il faut lire les admirables lettres du triumvir à M. de Lesseps[1], les explications données sur l'attitude du peuple, sur le vœu de la nation. Quelle politique fut plus simple, plus désintéressée, plus conforme à l'histoire, plus indignement méconnue et calomniée ?

Le jour où, rompant la trêve, le général Oudinot fit bombarder Rome, Mazzini laissa échapper une plainte sublime :

« La France est victime d'une basse intrigue, comme nous le sommes !..... La France a eu la gloire cette nuit de tuer une pauvre jeune fille

1. *Mazzini*, par Ermenegildo Simoni.

du Transtévère qui dormait à côté de sa sœur.

» Nos jeunes officiers, nos militaires improvisés, nos hommes du peuple, tombent sous votre feu, en criant : « *Vive la République!* » Les braves soldats de la France tombent sous le nôtre, sans cris, sans murmures, comme des hommes déshonorés. Je suis sûr qu'il n'y en a pas un seul qui ne se dise en mourant ce qu'un de vos déserteurs nous disait aujourd'hui :

« — *Nous sentons en nous quelque chose comme si c'étaient des frères que nous combattions.*

» Et cela pourquoi? Je n'en sais rien ; vous n'en savez rien? La France n'a pas ici de drapeau. Elle combat ici des hommes qui l'aiment et qui, hier encore, avaient foi en elle.

» C'est une bien triste page qui s'écrit en ce moment par la main du gouvernement dans l'histoire de la France; c'est un coup mortel porté à la papauté que vous voulez soutenir et que vous noyez dans le sang. C'est un abîme sans fond qui se creuse entre deux nations appelées à marcher ensemble pour le bien du monde, et qui, depuis des siècles, se tendaient la main pour s'entendre; c'est une profonde atteinte à la moralité des rapports entre peuple et peuple, à la croyance commune qui doit les guider, à la cause sainte de la

liberté qui vit de cette croyance, à l'avenir, non de l'Italie, — la souffrance est un baptême d'avancement pour elle, — mais de la France qui ne peut se maintenir au premier rang si elle abdique les mâles vertus de la croyance et de l'intelligence de la liberté. »

Cette fois encore, Mazzini a superbement raison. La France déchut par l'expédition de Rome; elle se relève aujourd'hui. Mais qu'elle entende encore, dans l'ivresse juvénile qui la transporte, ces paroles prudentes d'un manifeste mazzinien de 1852.

« Il faut que le parti tout entier se moralise... et que chacun d'entre vous poursuive l'étude de la solution qu'il croit avoir entrevue; qu'il parle, qu'il écrive selon sa conscience, rien de mieux. C'est là notre droit à tous. Mais qu'il ne confonde pas la lutte avec la victoire; qu'il ne fasse pas, de son drapeau spécial, un drapeau d'exclusion; qu'il ne déserte pas la grande armée de l'avenir; qu'il se rappelle ce que je ne cesserai jamais de répéter à mes frères : — *Nous ne sommes pas la démocratie, nous n'en sommes que l'avant-garde. Nous avons à lui frayer le chemin; elle fera le reste.* »

Vous l'entendez, tribuns minuscules; c'est le

grand tribun qui le dit lui-même. Nul n'a le mot définitif, la théorie suprême, la solution politique ou sociale. Tous, nous sommes des travailleurs d'avant-garde. Ayons donc le courage, la modestie des pionniers; l'armée est derrière nous. C'est elle qui fera les fondations sur le terrain que nous aurons déblayé.

Mazzini écrit en français comme dans sa langue maternelle. Il a collaboré à *la Revue républicaine*, publiée après juillet 1830, par Armand Marrast et Dupont (de Bussac). On y trouve de lui, dans le numéro de janvier 1835, un remarquable article qui a été réimprimé en brochure sous ce titre :

De l'Initiative révolutionnaire en Europe. — Paris, imprimerie de Fournier, 1835, in-8 de 28 pages.

Il a publié à Paris :

Riccordi dei fratelli Bandiera de dei loro compagni di martirio in Cosenza, il 25 juglio 1844. Documentali cola loro corrispondenza. — Paris, imprimerie de madame Delacombe, 1845, in-12 de 84 pages.

(*Souvenirs des frères Bandiera et de leurs compagnons de martyre à Cosenza, le 25 juillet 1844, avec leur correspondance à l'appui*), etc.

Ai Siciliani, poche parole. — Paris, impri-

merie de Poussielgue, 1844, in-12 de 12 pages.

A MM. de Tocqueville et de Falloux. Lettre sur les événements de Rome. — Paris, imprimerie de Brière, 1849, in-18 de 36 pages.

A l'heure où le pape voulait être seulement le chef spirituel de la République, Mazzini lui adressa, datée de Londres, une lettre éloquente en italien pour l'affermir dans son dessein. George Sand traduisit cette lettre en français et la publia dans *le Constitutionnel* du 7 février 1848, avec une préface et un commentaire aussi éloquents que la lettre même, puis en brochure sous ce titre : *République et Royauté en Italie, traduction et préface*, par George Sand, *Aperçus historiques et documents relatifs à l'insurrection de la Lombardie et à la guerre royale de* 1848. Paris, 1850, in-18.

Il semble souvent, quand on compare sa vie apparente aux béatitudes des Piémontais régnant en Italie, que Mazzini soit vaincu, qu'il n'ait plus qu'à désespérer ou à se repentir. Mis au ban des royautés, proscrit partout, démocrate errant, laissant une empreinte de feu aux terres qu'il traverse, on le dirait; et pourtant, à aucun contemporain il ne fut donné de voir de si près son rêve presque réalisé; que dis-je? il le verra.

L'homme qui passait pour le meneur des utopies dangereuses, se trouvera à un moment donné justifié dans son œuvre, par l'unité et par l'ordre profond qui en sera la conséquence.

Déjà la France l'a vengé; et la papauté, plus faible depuis qu'on la soutient avec des baïonnettes, s'avance elle-même au-devant de son suicide temporel, en voulant jeter un défi solennel à l'esprit du siècle qui se reposait un peu de la combattre.

GEORGE SAND

SOUVENIRS

J'ai été tenté de refaire le portrait de George Sand.

Depuis qu'on a commencé la publication de sa correspondance, il me semblait que je n'avais pas assez insisté sur cette bonté inépuisable, invincible, inassouvie, qui était le fond même de son génie, qui reste l'explication de sa vie, l'excuse des torts qu'on est bien obligé de constater et qui s'épanche dans toutes ses lettres.

La bonté, la simplicité; voilà les deux grandes vertus qui l'ont soutenue vivante, et qui la font planer morte. Sa correspondance est un horizon admirable de profondeur et de limpidité où sa

gloire s'étend comme une lumière paisible, fondant tous les orages, dissipant toutes les obscurités, rassérénant tous les jugements portés sur elle.

Obliger ses amis, secourir tous ceux qui l'invoquent, prendre parti pour la liberté et la justice, à tout propos, combattre la haine, en se garantissant de haïr, n'osant se fixer, de peur de se dérober à quelqu'un, serviable, jusqu'à l'épuisement de ses forces et de sa fortune, maternelle, par vocation, par passion ; telle est George Sand dans ses lettres.

Cette tendresse de cœur, souvent exploitée, souvent méconnue, mais inaltérable, est le secret de bien des faiblesses, de bien des variations dans l'enthousiasme et aussi de colères injustes contre elle.

Si je voulais reviser le procès entre *elle* et *lui*, comme il serait facile de la venger d'une calomnie poétique qui met l'habitude de l'ivresse sur le compte d'une douleur enivrante, quand elle l'a précédée. Les mauvaises natures s'irritent d'une placidité qu'elles ne peuvent armer.

Mais à quoi bon tenter une œuvre qu'elle désavouerait ! Elle n'a pas voulu qu'on la vengeât et ses lettres suffisent à fixer l'opinion de l'histoire.

L'unité d'action, de sentiment, de volonté, qu'on

ne trouve pas dans l'œuvre artistique de George Sand, dans ses manifestes et ses collaborations politiques, on la trouve dans sa correspondance ; son cœur parle avec une immuable franchise et une naïveté superbe.

Il est impossible dans les lettres, écrites pour émouvoir et calculées pour convaincre, de trouver le moindre effort d'esprit, la moindre prétention à poser en femme célèbre, ou ambitieuse de célébrité. A Mazzini, à Barbès, à Thoré, comme à son fils, George Sand écrit bonnement, naturellement, se vieillissant avant l'âge, pour être plus tendre, parlant la première de ses cheveux gris qui ne se voient pas et qui ne devinrent jamais blancs, afin de s'assurer la seule autorité dont elle fût jalouse, celle d'une amie, dont on ne peut refuser les services et l'hospitalité.

Les femmes, en général, même celles qui écrivent, n'ont pas besoin d'un modèle pour la correspondance. Le secret de la grâce épistolaire est comme une condition de leur sexe. Mais toutes, et surtout celles qui font le métier d'écrire, doivent prendre comme un encouragement à rester femmes, quand même, comme un exemple de l'inutilité de se masculiniser, cette bonté active et véritablement féminine de George Sand.

PORTRAIT

Les gens illustres qui ont rédigé leurs *Mémoires* laissent-ils quelque chose à faire aux biographes. Osera-t-on peindre J.-J. Rousseau après les *Confessions ?* Chateaubriand, après son chef-œuvre : les *Mémoires d'Outre-Tombe ?* Et George Sand enfin, dont je voudrais faire aujourd'hui le portrait, n'a-t-elle pas rendu mon crayon, mon pinceau, ma palette inutiles, en écrivant l'*Histoire de ma Vie?*

Non, je ne crois pas qu'un auteur, si sincère qu'il soit, puisse tout dire de lui-même. Quelquefois, comme Jean-Jacques, il exagère, par scrupule ou par orgueil, l'humilité des aveux ; quelquefois, comme Chateaubriand, il couvre d'un voile lumineux, d'un nuage olympique, les défaillances, les misères de sa nature. Pour se peindre, il faut poser, et l'attitude prise contrarie toujours

la naïveté de l'instinct. Jusque dans la douleur, quand il est vu et quand il se voit, l'homme arrange son maintien.

Je ne saurais nier la franchise de George Sand. Jamais artiste n'eut une bonne foi plus imprudente; mais les effusions mêmes de cette âme lyrique, qui ne se garde pas et qui ne réserve rien, ont trompé le public sur l'individualité de la femme, si simple, si bonne, si peu excentrique.

Il me reste donc à expliquer ce qu'elle n'a pu faire, l'accord de ce génie, tout de flamme et tout d'élan, avec la douceur du caractère *bourgeois*, en prenant ce dernier mot dans son expression la plus hospitalière, la plus *familiale*, la plus confortable, la plus charmante.

C'est le malheur des femmes, qu'on cherche tous leurs secrets dans leurs œuvres; tandis qu'au contraire on respecte les fictions des hommes de lettres. Il semble toujours qu'*elles* racontent et qu'*ils* inventent.

Cette inégalité dans le jugement trompe les contemporains et essaie de duper quelquefois la postérité. Si George Sand n'avait pas écrit *la Mare au Diable*, *la Petite Fadette*, toute une série de romans champêtres d'une incontestable sérénité, on voudrait toujours voir en elle *Lélia* ou *In-*

diana. Malgré le témoignage d'études fines et chastes, comme *le Marquis de Villemer*, *Jean de la Roche*, et d'autres, bien des femmes hypocrites n'avouent pas encore qu'elles lisent ce romancier éhonté qui a crié les douleurs du mariage ; quand il est si commode de les soupirer seulement à l'oreille d'un confident ou d'un confesseur.

La vérité, c'est que George Sand, comme tous les écrivains de génie, a suivi et reflété les idées de son temps.

Pendant que Balzac soumettait au creuset d'une analyse impitoyable les éléments disparates de ce chaos brûlant du XIXe siècle ; pendant que les paladins, nés pour chanter la gloire immuable du trône et de l'autel, troublés tout à coup dans leur foi, ébranlés dans leur insensibilité extatique, se penchaient avec Chateaubriand sur la fournaise et abjuraient, dans un mot, la croyance de leur vie entière ; tandis que Lamartine, le poète angélique, marquait à la chambre la place du parti *social* dont il créait le mot, George Sand, imagination ardente, raison solide, peu faite pour les subtilités de l'analyse, mais douée d'une incomparable faculté lyrique et d'une puissance de travail que rien ne lassera, s'appliquait à donner une formule et une forme aux idées dont elle recevait l'écho.

Artiste intérieure, si j'ose ainsi dire, plutôt qu'extérieure, c'est-à-dire, concevant des types originaux par essence, et ne s'amusant pas, outre mesure, au relief des personnages, au pittoresque en saillie, elle mêlait l'émotion universelle, la poésie générale, au tourment d'une crise particulière. Elle écrivait *Lélia* à l'heure de la révolte; comme elle a écrit *La Mare au Diable*, à l'heure des aspirations vers la nature; comme elle a écrit *Mademoiselle de La Quintinie*, quand le problème de l'éducation religieuse a passionné les âmes.

C'est à cette marche parallèle que le génie se distingue. Il est le compagnon, le complice, plus souvent que le guide et le précurseur, de l'humanité. George Sand, avec une abondance inépuisable, avec un charme de style qui ne tient ni à l'étude, ni à l'imitation, mais qui est, comme tous les styles de femme, une grâce naturelle, George Sand ne doit être jugée que sur l'ensemble de ses œuvres. Il est juste de défaire toutes les classifications dans lesquelles on a voulu, tour à tour, la mesurer et l'enfermer. S'il lui faut absolument une étiquette, disons qu'elle a, dans le roman, continué Rousseau.

N'est-ce pas une fatalité singulière que Jean-Jacques ait été le commensal de madame Dupin,

la grand'mère de George Sand ? Le lien symbolique est établi ; et quand j'ai visité le petit théâtre de Chenonceaux, où l'on a joué l'*Engagement téméraire* et où l'on a peut-être répété *le Devin du Village*, j'ai pensé au petit théâtre de Nohant.

Depuis la fin du premier empire, c'est-à-dire depuis l'heureuse débâcle qui a permis à l'intelligence glacée par l'hiver napoléonien de reprendre son cours, la littérature se partage entre deux influences, Rousseau et Voltaire. L'école romantique fut tout entière à Rousseau ; elle maudissait Voltaire. Victor Hugo l'appelait *un singe de génie* et Musset frappait, avec la mutinerie d'un enfant, sur ce marbre de Houdon, moins éternel que son ironie. George Sand fut l'héritière la plus directe de Jean-Jacques.

Aujourd'hui, Rousseau a perdu ; Voltaire a regagné. Le rire aigu s'élève de nouveau ; la mélancolie se dissipe. George Sand tient bon par l'amour de la nature, par le sentiment exquis qu'elle a du monde extérieur ; mais, elle aussi, subit l'influence, et il ne serait pas difficile de constater, dans ses derniers livres, le son cristallin de cette gaieté humaine qui est la revanche de la raison.

Il faut donc, pour juger un talent aussi considérable dans ses manifestations, mais aussi fidèle

à l'unité, dans ses œuvres multiples, ne pas trop ajouter foi aux bavardages, aux indiscrétions du monde; ne pas s'en tenir à quelques livres; mais les peser tous, et se défier par-dessus tout de cette manie de voir toujours la femme dans l'écrivain.

George Sand, de toutes les femmes qui ont tenu la plume dans le passé et dans le présent, est incontestablement la moins pédante, la moins fière à tout propos de son état, la plus simple. Rien dans la tranquille bienveillance de son accueil, dans la politesse silencieuse avec laquelle elle écoute, dans la solidité avec laquelle elle entend les critiques, ne révèle la femme jalouse de briller, fière de prendre rang, de subalterniser les hommes, de faire acte, enfin, de *bas-bleu;* puisque ce vilain mot est expressif.

George Sand, que l'on a prise sans motif pour chef de la revendication des femmes, est la moins entreprenante à cet égard. Elle a été femme dans toute l'acception féminine du mot; elle est restée une bonne femme. Ses petits déguisements de jeunesse étaient des escapades de vingt ans. Aujourd'hui, quand on voit cette petite grand'mère souriante, à l'œil superbe, à la figure d'une dignité douce, à la lèvre bourbonienne, qui *tri-*

cote ses romans, auprès du berceau de ses petits-enfants, on se sent ému ; on oublie de saluer le plus grand romancier contemporain, pour serrer la main de cette bonne vieille charmante qui étincelle de jeunesse. Je ne lui adresse pas d'excuse pour ce mot de vieille qui m'échappe ; il ne l'atteint pas plus que la vieillesse ; mais il me faut bient enir compte de la date de 1804.

Un jour, un auteur qui est trop mon ami pour qu'on ne le devine pas, adressait à George Sand un roman de lui. C'était l'histoire d'une femme de lettres que l'on croyait incapable d'aimer et d'être aimée, et qui avait gardé une virginité de cœur complète sous le fouillis de ses historiettes.

George Sand reçut le livre dans un moment de deuil, et sa tristesse même l'aida à pénétrer l'intention de l'auteur. Voici ce qu'elle lui écrivait :

« Dans la douleur ou dans le calme, je vous applaudirai toujours du cœur et des deux mains... Cette femme de lettres, cette *Louise Tardy*, que vous peignez si bien, elle est jeune, et on peut s'imaginer au premier abord que son état l'a blasée sur les choses de la vie : mais si elle était vieille, vous eussiez pu la peindre tout de suite comme aiguisée et surexcitée, et disposée à souffrir plus que les autres. Au reste, vous avez bien

conclu. Vous avez montré que notre travail d'analyse à vous, à moi, à tous les artistes qui prennent leur tâche au sérieux, pousse au besoin de se dévouer et de se défendre, deux sollicitations contraires qui rendent la vie plus difficile à nous qu'aux autres. Quelle affaire que la vie ! et la mort, quel abîme ! »

Se *dévouer* et se *défendre*, voilà deux mots qui pourraient aider à définir la vie et le travail de George Sand, s'il ne fallait y ajouter, pour adoucir les désenchantements, une grande dose de philosophie lyrique et un amour de la nature qui entretient, en la renouvelant, la naïveté du cœur.

Comme Rousseau, mieux que Rousseau, George Sand aime les fleurs, la vie végétale, les beaux horizons. J'ai entendu raconter que, tout à fait au début de sa vie littéraire qui n'était qu'une revanche de sa vie intime déjà meurtrie, elle était charmante à voir en son costume d'étudiant ou de page, les cheveux noirs sur l'épaule, gravissant les routes de la Suisse, l'herbier sur le dos, tandis qu'un mulet portait deux petits berceaux. C'était *Consuelo* enfant, s'enivrant des harmonies du ciel et de la terre, aspirant la vie !

Je crois qu'un savant de Genève fut ébloui de la vision. Il ne sut à qui il avait affaire, et il y a

quelque part, dans un volume édité à un très petit nombre d'exemplaires, l'impression ressentie par la vue de ce joli tableau.

Aujourd'hui, les petits berceaux sont au foyer de Nohant, et l'étudiant aux beaux yeux est devenue la grand'mère attentive, qui va de ses fleurs à ses petits-enfants, et qui trouve toujours qu'il y a de bonnes choses à goûter en ce monde; puisque, malgré les injustices et les calomnies des hommes, les fleurs ont les mêmes parfums et les lèvres des enfants les mêmes baisers.

Je fus témoin de cette passion de George Sand pour la nature. Je visitai avec elle, il y a trois ans, les admirables serres de la ville de Paris, au Bois de Boulogne. Un jardinier, c'est-à-dire un monsieur très savant, très littéraire, qui a écrit en excellent style des livres instructifs sur *les Fougères*, M. Édouard André, s'était proposé pour nous conduire, bien heureux d'être l'initiateur du grand écrivain.

Ce que fut cette promenade, je ne l'oublierai jamais.

Indifférente aux températures variées, mais presque toujours suffocantes, par lesquelles nous passions, tout entière à sa curiosité, à son attendrissement, George Sand écoutait, discutait, se

faisait raconter les mœurs des fougères, l'histoire des palmiers, les cruautés d'une certaine ortie dont la piqûre donne la mort, les bienfaits de l'arbre du voyageur, et l'on ne quittait pas une serre, une allée, une caisse, un pot, sans qu'un tribut fût prélevé, une feuille, une fleur, moins que cela souvent. J'étais le dépositaire de cette moisson : j'avais charge d'âmes pour chacun de ces fragments de la vie universelle.

Prenez bien garde à cette fougère ! ne froissez pas cette mousse !

Et je portais toutes ces choses dans du papier, avec des précautions infinies, m'instruisant, par-dessus tout, admirant cette admiration, dont j'étais le dévot plus que le complice.

Au bout de deux heures, nous sortîmes de ces serres, George Sand comme des jardins d'Armide, l'œil émerveillé, le cœur extasié, moi comme d'un bain russe. Mais je compris quel fanatisme peut inspirer la pervenche, et j'appréciai ce culte délicat dont tous les romans du grand écrivain sont la paraphrase.

Si j'en avais le loisir, je prouverais, en mêlant un peu de critique à mon applaudissement, que George Sand pousse le sentiment parfois jusqu'à l'excès et que, quand elle compose des paysages,

elle y fait entrer tous les décors à la fois, pour ne manquer d'égards envers aucun ; ce qui fait des tableaux surchargés de détails et n'ayant pas de perspective. Mais, je me hâte de le dire, l'excès est l'exception très rare. Presque toujours l'auteur se souvient. Elle a vu le cadre et le fond du tableau, où se place l'action de son œuvre.

J'avais demandé à George Sand des détails sur sa vie pour ce portrait. Je ne puis mieux faire que reproduire, sans rien changer, la lettre qu'elle me répondit :

« Cher ami,

» Je suis à Nohant, à huit heures de Paris, chemin de fer. Est-ce une trop longue enjambée pour le temps dont vous pouvez disposer? On part vers neuf heures de Paris, on dîne à Nohant à sept. On peut repartir le lendemain matin; mais en restant, un jour chez nous, il n'y a pas de fatigue et on aurait le temps de causer. Si cela ne se peut, ce sera à notre grand regret, car nous nous ferions une joie, mes enfants et moi, de vous embrasser, vous et votre *cloche* qui sonne si fort, sans cesser d'être un bel instrument et sans détonner dans les charivaris.

» J'irai à Paris, dans le courant de l'hiver, jan-

vier ou février. Si vous ne pouvez m'attendre, consultez sur les quarante premières années de ma vie, l'*Histoire de ma Vie*. Lévy vous portera les volumes à votre première réquisition.

» Cette histoire est vraie. Beaucoup de détails à passer; mais, en feuilletant, vous aurez *exacts* tous les faits de ma vie.

» Pour les vingt-cinq dernières années, il n'y a plus rien d'intéressant; c'est la vie, calme et très heureuse, en famille, traversée par des chagrins tout personnels, les morts, les défections, et puis l'état général où nous avons souffert, vous et moi des mêmes choses. Je répondrais à toutes les questions qu'il vous conviendrait de me faire, si nous causions et ce serait mieux : J'ai perdu deux petits-enfants bien-aimés, la fille de ma fille et le fils de Maurice. J'ai encore deux petites charmantes de son heureux mariage. Ma belle-fille m'est presque aussi chère que lui. Je leur ai donné la gouverne du ménage et de toutes choses. Mon temps se passe à amuser les enfants, à faire un peu de botanique en été, de grandes promenades (je suis encore un piéton distingué), et des romans, quand je peux trouver deux heures dans la journée et deux heures le soir.

» J'écris facilement et avec plaisir; c'est ma ré-

création, car la correspondance est énorme, e c'est là le travail. Vous savez cela. Si on n'avait à écrire qu'à ses amis! Mais que de demandes touchantes et saugrenues! Toutes les fois que je peu quelque chose, je réponds. Ceux pour lesquel je ne peux rien, je ne réponds rien. Quelques-uns méritent qu'on essaie, même avec peu d'espoir de réussir. Il faut alors répondre qu'on essaiera. Tout cela, avec les affaires personnelles, dont il faut bien s'occuper quelquefois, fait une dizaine de lettres par jour. C'est le fléau; mais qui n'a le sien?

» J'espère, après ma mort, aller dans une planète où l'on ne saura ni lire ni écrire. Il faudra être assez parfait pour n'en avoir pas besoin. En attendant, il faudrait bien que, dans celle-ci, il en fût autrement.

» Si vous voulez savoir ma position matérielle, elle est facile à établir. Mes comptes ne sont pas embrouillés. J'ai bien gagné un million avec mon travail; je n'ai pas mis un sou de côté. J'ai tout donné, sauf vingt mille francs, que j'ai placés, il y a deux ans, pour ne pas coûter trop de tisane à mes enfants, si je tombe malade; et encore ne suis-je pas sûre de garder ce capital, car il se trouvera des gens qui en auront besoin, et si je me porte

encore assez bien pour le renouveler, il faudra bien lâcher mes économies. Gardez-moi le secret, pour que je les garde le plus possible.

» Si vous parlez de mes ressources, vous pouvez dire, en toute connaissance, que j'ai toujours vécu au jour le jour du fruit de mon travail, et que je regarde cette manière d'arranger la vie comme la plus heureuse. On n'a pas de soucis matériels, et on ne craint pas les voleurs. Tous les ans, à présent que mes enfants tiennent le ménage, j'ai le temps de faire quelques petites excursions en France; car les recoins de la France sont peu connus, et ils sont aussi beaux que ce qu'on va chercher bien loin. J'y trouve des cadres pour mes romans. J'aime à avoir vu ce que je décris. Cela simplifie les recherches, les études. N'eussé-je que trois mots à dire d'une localité, j'aime à la regarder dans mon souvenir et à me tromper le moins que je peux.

» Tout cela est bien banal, cher ami, et, quand on est convié par un biographe comme vous, on voudrait être grand comme une pyramide pour mériter l'honneur de l'occuper.

» Mais je ne puis me hausser. Je ne suis qu'une bonne femme à qui on a prêté des férocités de caractère tout à fait fantastiques. On m'a aussi ac-

cusée de n'avoir pas su aimer passionnément. Il me semble que j'ai vécu de tendresse et qu'on pouvait bien s'en contenter.

» A présent, Dieu merci, on ne m'en demande pas davantage, et ceux qui veulent bien m'aimer, malgré le manque d'éclat de ma vie et de mon esprit, ne se plaignent pas de moi.

» Je suis restée très gaie, sans initiative pour amuser les autres, mais sachant les aider à s'amuser.

» Je dois avoir de gros défauts; je suis comme tout le monde ; je ne les vois pas. Je ne sais pas non plus si j'ai des qualités et des vertus. J'ai beaucoup songé à ce qui est *vrai*, et, dans cette recherche, le sentiment du *moi* s'efface chaque jour davantage. Vous devez bien le savoir par vous-même. Si on fait le bien, on ne s'en loue pas soi-même ; on trouve qu'on a été logique, voilà tout. Si on fait le mal, c'est qu'on n'a pas su qu'on le faisait. Mieux éclairé, on ne le ferait plus jamais. C'est à quoi tous devraient tendre. Je ne crois pas au mal, mais à l'ignorance...

» Sonnez la *cloche*, cher ami ; étouffez les voix du mensonge, forcez les oreilles à écouter.

» Vous avez fait de Napoléon III une biographie ravissante. On voudrait être déjà à cette sage et

douce époque, où les fonctions seront des devoirs, et où l'ambition fera rire les honnêtes gens d'un bout du monde à l'autre.

» A vous de cœur, bien tendrement et fraternellement,

» G. SAND. »

Nohant, 26 novembre 1869.

Je pourrais multiplier les citations : toutes profiteraient à ce caractère placide, à cette simplicité, si peu conforme au portrait ordinaire de la femme libre, de l'écrivain révolté.

George Sand me parlait elle-même de sa vieillesse, dans la lettre que je viens de découper ; je crois, à vrai dire, qu'elle a toujours eu, par un coin maternel, l'âme plus vieille que ses années. Certaines intelligences ne semblent pas s'épanouir progressivement ainsi que les autres et passer par le printemps et l'été pour aboutir à l'hiver. Elles s'éveillent comme avec une réminiscence ; elles ont déjà comme un héritage idéal. On sent l'automne dans leurs premiers parfums. *Indiana* et *Lélia* ne sont pas des primevères et il serait juste d'ajouter que c'est en vieillissant réellement, c'est à-dire en réglant par la mesure des douleurs réelles, des chagrins sérieux, cette simplicité

précoce du début, que l'écrivain s'est rajeuni.

George Sand est née en l'an XII de la République française, c'est-à-dire l'année du couronnement de Napoléon (1804). On sait qu'elle a du sang royal dans les veines, et qu'elle est cousine de Charles X, de Louis XVIII par le maréchal de Saxe, son aïeul. Mais une bonne dose de sang plébéien a mitigé l'orgueil de la race, et Amantine-Lucile-Aurore Dupin, qui n'est pas même baronne Dudevant, comme ses biographes l'ont dit à tort, n'a jamais songé à se prévaloir d'aucun autre titre que celui de romancier.

Et encore! Elle fait des romans comme d'autres femmes font de la tapisserie ou de la galette de ménage; comme madame Ida Pfeiffer faisait le tour du monde, sans embarras, sans emphase, sans réclame, par pure vocation, pour se satisfaire.

Quand on songe à son œuvre considérable, à ce qu'il y a de génie, de lyrisme, d'aventures dans ses romans; quand on pense que cette verve ne se tarira qu'avec la vie; que nous assistons à un phénomène unique dans l'histoire des lettres; qu'aucune femme n'eût jamais autant d'abondance et plus de talent, et que, cependant, cet écrivain sans rival a été exploité, avec un profit médiocre pour sa fortune et pour sa gloire, on

admire son désintéressement et l'industrie de ceux qui la font travailler. Liée par un traité étroit et exclusif avec la *Revue des Deux-Mondes*, elle ne peut jamais franchir le cercle d'une clientèle qui, par le fond du tempérament et de l'appétit, goûte à ses livres sans les déguster et ne leur fait qu'un succès relatif.

Elle, cependant, se trouve satisfaite. La voyez-vous dans cette maison de Nohant, où elle est née, où elle mourra, qu'elle n'a jamais quittée, où tous ses souvenirs sont entassés, où les gaietés de son enfance, de ses enfants et de ses petits-enfants ont leur nid, où tout le monde s'amuse à certaines heures avec les mêmes poupées, où, l'instant de la retraite venu, elle s'installe dans sa chambre devant sa table, et se met à écrire de sa bonne grosse écriture ronde, avec de l'encre bleue, sur du papier blanc ! Elle l'a dit, elle aime à écrire. C'est là le raffinement du métier. Malheur à qui n'atteint jamais cette volupté, d'étaler les mots avec une plume excellente, une encre déliée, sur un papier frais ! Ce sont les tartines de Charlotte pour les Werthers du métier.

George Sand aime l'écriture, comme les Allemandes aiment le tricot. Elle écrit régulièrement, raturant peu, ne cherchant pas, sous la dictée

d'un rêve qu'elle a eu dans la journée, d'un sentiment qui lui a gonflé le cœur, d'un événement qui l'a frappée. Elle s'interrompt, de temps en temps, pour fumer une cigarette, pour se relire à elle-même ce qu'elle trouve bien; puis, la tâche faite, quand la pelotte est employée, elle se repose et recommence le lendemain.

Si l'on étudie ses romans, on voit bien que cette femme, exclusivement femme, s'émeut d'une pensée, en trouve tout de suite l'incarnation, se met à l'œuvre naïvement, sans avoir dressé de plan minutieux, compliqué. Aussi qu'arrive-t-il? Presque toujours le secret du livre est au début. Mais, comme il faut intéresser cependant le lecteur au développement d'une thèse dont on n'a pas bien calculé les ressources, l'auteur, un peu embarrassé, imagine, pour renouveler l'attention, un incident romanesque C'est, comme dans *Mademoiselle de La Quintinie*, un mystérieux personnage qu'on entrevoit tout à coup; ou bien, comme dans *le Marquis de Villemer*, comme dans *Jean de la Roche*, c'est une promenade, un voyage.

La nature est la ressource inépuisable. Je vais trahir les secrets du métier. Toutes les fois qu'un romancier fait voyager ses héros, pariez qu'il était embarrassé de leur immobilité. On remplace

l'action par la locomotion et le dénouement arrive au bout du chemin, comme il serait arrivé au bout d'une longue intrigue.

George Sand, génie essentiellement prime-sautier, est voyageur par essence. On pourrait dire, en règle absolue, que la première partie de ses romans vaut toujours infiniment mieux que la dernière. Mais, entre les deux, il se joue presque toujours un intermède, magnifique, grandiose; c'est la nature qui intervient, calmant, berçant et colorant les passions, les plaçant sur l'autel où fume l'encens de la terre. Moment suprême d'extase, d'émotion, de lyrisme !

Je ne critique pas, j'explique. Je veux que l'on comprenne bien cette intelligence sincère qui n'a rien de pédantesque, qui est artiste sans virtuosité, et qui ne calcule pas plus pour ses héros que pour elle-même.

Je veux me permettre encore une indiscrétion avant de finir.

Un jour, je causais avec George Sand des conditions du roman contemporain et de la pruderie de certains auteurs, parmi lesquels je me rangeais, qui n'osent jamais faire succomber réellement leurs personnages et qui les promènent au bord de l'abîme, se réservant toujours de sauver la

couronne de la mariée. J'avouais qu'il y avait moins de pudeur que de faiblesse dans cette chasteté souvent malsaine, et je m'en accusai. George Sand sourit.

A quelque temps de là, je la revis. Elle venait de publier un roman dans la *Revue des Deux-Mondes : Le dernier Amour.*

— Vous ne savez pas, me dit-elle, que vous êtes la cause première de ce roman. J'ai réfléchi à notre conversation; j'ai voulu avoir l'audace que vous n'aviez pas, et je l'ai eue plusieurs fois.

Ceux qui ont lu le livre me comprendront.

Voilà, par un fait, l'explication de cette variété infinie de sujets, et voilà comment l'imagination d'un auteur naïf et ingénieux se renouvelle.

Je cherche vainement si j'oublie un trait de cette physionomie aimable, de cette figure au beau sourire et aux yeux tendres, de ce portrait du plus grand romancier contemporain, de la première femme de ce temps, la seconde du siècle, puisque le turban de madame de Staël rayonnera toujours à l'horizon !

NOTE

La première lettre que je reçus de George Sand m'arriva spontanément de sa part, après un article de moi publié dans la *Revue de Paris*, sur *le parti catholique*. Je ne lui avais jamais écrit ; mais dans un moment d'effusion, trouvant par mon travail un éclaircissement qu'elle cherchait, elle m'en remercia.

Plus tard, lors de la publication de mon roman, *Monsieur et Madame Fernel*, mon éditeur et ami Hetzel me proposa de l'adresser à madame Sand, en lui demandant son avis. On verra plus loin avec quelle sincérité George Sand me répondit.

Après la mise en vente du portrait qu'on vient de lire, elle m'adressa ce petit mot.

« Cher ami, vous m'avez donc *dévoilée ?* Je suis toute surprise de me voir faire mon portrait moi-même ; mais vous me traitez avec tant de bonté

et d'affection que je n'ai qu'à vous remercier du fond du cœur. Je suis profondément touchée de votre amitié.

» G. S.»

Quand M. Dudevant mourut, il ne manqua pas de feuilles honnêtes pour pleurer la mort de cet époux, si méchamment abandonné jadis par sa femme. Le hasard fit qu'on reproduisit un article louangeur de moi sur le caractère de G. Sand, dans le journal même qui contenait d'ineptes calomnies sur elle.

Je ne fus pas surpris de recevoir, le lendemain, la lettre que voici :

« Merci, cher brave ami. Vous me défendez au verso de la feuille qui m'accuse d'avoir brisé les liens de la famille, en se faisant l'écho d'un accusateur public stupidement clérical.

» Il est inouï que les dévots osent défendre le père qui, après avoir souillé la maison par mille orgies, finit en déshéritant ses enfants au profit de sa cuisinière. Mais, non, c'est logique et il faut que les choses aillent ainsi.

» On s'en console aisément, quand on est défendu dans ses instincts, dans le meilleur de son

âme par un ami et par un écrivain tel que vous.

» G. SAND. »

Je ne retranche aucune flatterie à mon adresse, dans cette correspondance aimable. Je n'en veux non plus effacer aucune critique.

Voici celle que George Sand m'adressa, en toute franchise, sur mon roman *Monsieur et Madame Fernel*. La lettre est curieuse. Je l'avais pressentie. Il était impossible que mon héroïne, dévote et résignée, ne parût pas une attaque, un reproche, aux belles révoltées de la famille d'Indiana.

George Sand me dit loyalement ce qui lui déplaît, mais avec quelle grâce dans la franchise, et quelle bonté dans ses attaques ! Notre amitié data de cette lettre.

Nohant, 27 décembre 1860.

« Vous voulez, Monsieur, l'avis d'un vieux praticien qui a toujours écrit d'instinct, et qui continue par l'habitude, mais qui ne voudrait, pour rien au monde, se poser en juge. Tout ce que je sais faire, c'est de remercier, plus ou moins, pour le plus ou moins de plaisir que je trouve à une lecture, et je viens vous remercier beaucoup.

» Vous avez fait, selon moi, un très bon livre, comme talent, comme étude de caractères, comme art, comme style, enfin comme tout ce qui constitue un beau roman.

» En toute franchise, je vous dirai que j'aime moins madame Fernel que vous ne l'aimez vous-même. Vous excellez à la peindre et le fond de son âme est angélique ; mais elle est un peu trop dévote pour une femme mariée à un si beau, si brave, si excellent homme. Son mari a raison de le lui reprocher, et cette dévotion qui va tous les jours à la messe, qui cache son épaule nue, qui hésite tant à mettre une belle robe pour lui plaire, et qui fait de la lessive une très grosse affaire, en temps importun, le pousse, en quelque sorte, à l'infidélité. Le docteur est là pour l'éclairer, mais elle n'en profite pas assez, puisqu'elle recommence aussitôt qu'il a le dos tourné. M. Fernel sera infidèle encore, je le parie, et il sera bien excusable, puisque pouvant être adorable, sa femme se renfonce dans ses habits de religieuse. Un jour il lui dira ce que les maris de province disent si souvent, et à bonnes enseignes, à leurs moitiés : — « Tu aimes mieux plaire au curé qu'à moi ! »

» J'aimerais donc beaucoup mieux n'avoir pas lu la lettre qu'elle écrit au docteur, à la fin du

livre, ou que cette lettre indiquât un vrai retour à la vraie religion. Quelques mots plus sévères du docteur, de temps en temps, auraient fait comprendre que si, dans les sacrifices de son amour à son devoir, cette femme est en effet sublime, l'auteur ne lui donne pas raison dans tout ce qui est le devoir mal entendu. Je n'aime pas non plus qu'elle fasse de sa robe de bal une bannière pour la Vierge. Malgré soi, on s'imagine que monsieur Fernel lui a fait un enfant dans cette robe-là et qu'il doit bien rire, quand il rencontre la procession.

» Vous voyez, qu'à mon avis, tout le mal vient de la lettre et que si elle n'annonçait pas la grossesse, en parlant de ses dévotions et de ses confitures, elle resterait plus idéale comme vous avez voulu quelle fût.

» Ce n'est pas au moins que je trouve à redire à ces confitures, à cette lessive, à cette prose si habilement poétisée au commencement et dans le cours du roman; mais vers la fin on voudrait *qu'elle* n'y retombât pas, avec tant d'amour de ses habitudes. Elle a reçu deux rudes leçons qui ont dû la modifier, si elle est réellement intelligente; la première, en se sentant mordue par un amour adultère, dont, par parenthèse, ni ses

curés, ni ses lessives ne l'ont préservée ; la seconde, en voyant l'adultère mordre son mari aussi et cela, par sa faute. Le contraste que vous avez voulu peindre, en personnifiant *le trop* et le *trop peu* de coquetterie chez ces deux femmes, est tracé de main de maître ; mais vous avez un peu trop précipité, je crois, la conclusion. Vous avez donné là raison à la coquette, puisqu'elle se corrige sur le *trop* et rend son mari très heureux, tandis que la femme de cœur véritable est lancée à corps perdu dans le *trop peu* et risque fort, à mon avis, d'ennuyer encore M. Fernel.

» Voilà ma critique, *entre nous deux*, car je respecte trop les bonnes choses pour les éplucher dans la conversation et y chercher le défaut de la cuirasse. Mais vous m'avez demandé d'être sincère et j'estime trop votre caractère et votre talent pour m'y refuser.

» Une autre fois, car il ne faut pas vous en tenir là, il faudra peut-être, le roman fini, y passer quinze jours, avant de croire qu'il est fini réellement. Celui-ci est long de développements et de préparations, et il ne paraît long que parce qu'il tourne trop court à la fin. On n'y voit pas assez ce que l'on a attendu avec impatience, la défaite de madame de Soligny, l'avouant elle-

même à Jules Régnault avec toutes les grâces dont cette femme est douée et la guérison du brave garçon, oubliant madame Fernel devant un charme réel et de grands motifs de reconnaissance envers *Adèle*, et une sorte de converison relative. Cette fin écourtée (on dirait par un peu de paresse ou de lassitude), ces scènes très importantes qui manquent, et que vous eussiez faites si bien, les ayant si bien amenées, laissent aussi un peu de tache sur le caractère du journaliste. On le voit trop vite enchanté du mariage avantageux, au lendemain d'un accès de passion pour madame Fernel. Une scène un peu forte avec la coquette et quelques déductions habiles comme l'auteur sait les faire, auraient satisfait le lecteur qui veut aimer des personnages si bien posés. Vous n'êtes pas embarrassé de ces scènes difficiles et conduantes, témoin la visite de madame Régnault à Adèle, scène excellente, courte et qui emporte le morceau.

» Vous voyez que mes reproches et mes regrets de votre précipitation viennent de mon amour pour l'œuvre. Je trouve les personnages d'une vérité surprenante, le mari (que j'aime mieux que tous les autres, par parenthèse) : M. de Preize, le préfet, la mère, étrange et nature en même temps, le

médecin, la Brigitte, les amis, la maison, les provinciales, tout cela est excellent, dit avec supériorité, et semé de mots d'un esprit charmant.

» Maintenant, ai-je raison dans ma critique? Je ne suis pas un esprit critique; il faut bien vous dire cela, avant de vous rendre à mes observations. Je vous donne mon impression, comme elle est; c'est affaire de sentiment et j'aime tant vos personnages que je m'y intéresse plus que vous-même; c'est peut-être plus qu'il ne faut, si c'est par réflexion et de propos raisonné que vous les avez brusqués à la fin.

» Pardonnez-moi, si j'ai tort, et croyez-moi toute à vous, *bon camarade* de tout cœur, devant un bon livre.

» G. Sand. »

« Je vous envoie cette lettre toute griffonnée et rédigée d'une façon imbécile, mais elle sera aisément éclairée et complétée par votre réflexion. Je suis encore un peu aplatie par la maladie dont je sors. Excusez-moi. »

Je reconnus alors, et je vois bien mieux encore maintenant que dans les observations de détail madame Sand avait raison; mais aujourd'hui, pas plus qu'en 1860, je ne crois m'être trompé sur le

caractère de madame Fernel. Je l'ai vu, je l'ai copié, et je persiste à l'estimer vrai.

Je ne me souviens plus de ma réponse à cette bonne et excellente lettre. Je sais seulement qu'environ trois ans après, quand George Sand publia son roman, *Mademoiselle de La Quintinie*, j'en fis un prétexte pour revenir sur la question de la dévotion dans le ménage et je rendis compte du livre dans le *Temps* du 13 juillet 1863. Comme on croyait que George Sand avait été mise en verve uniquement par le roman d'Octave Feuillet *Sibylle*, j'affirmai que ce sujet lui tenait depuis longtemps au cœur, que j'attendais d'elle cette étude, et revenant sur la critique de *Monsieur et Madame Fernel* j'avouai que je n'étais pas repentant d'avoir choisi la dévotion, comme le seul moyen de conserver dans l'intégrité de son esprit délicat une femme de province qui n'est pas portée vers la libre pensée.

George Sand m'écrivit à cette occasion.

Nohant, 16 août 1863.

« C'est venir bien tard vous remercier des sentiments d'estime et *de confiance morale* qui ont dicté l'article relatif à *Mademoiselle de la Quin-*

linie, dans le *Temps*. Je n'ai pas pu lire plus tôt tout ce qui a été écrit à ce sujet et je le lis mieux maintenant. Je vous dois de la gratitude et de la sympathie pour les choses vraies que vous dites sur tout, et pour la loyauté de vos appréciations générales.

» Vous revenez sur le temps déjà éloigné, — nous vivons si vite maintenant! — où vous écriviez *Monsieur et Madame Fernel*, cette excellente étude où il me semblait que vous alliez en artiste puissant, sans trop songer, au péril que j'ai signalé dans *Mademoiselle de La Quintinie*, et vous dites: — *J'avais mes raisons dans lesquelles je persiste encore*. Oui, sans doute, vous aviez vos raisons, et, à un certain point de vue, elles seront toujours bonnes. L'artiste saisit la poésie où il la rencontre, à travers le confessionnal, la lessive, l'amour et l'odeur des confitures; il voit passer des types dont il a mission de dégager l'idéal, en dépit des détails naïfs de la vie bourgeoise. Il est entré dans un tableau flamand ; il y a découvert une madone de la Renaissance, et il mettra sa force et son habileté à peindre ce constraste. Mais épris de son sujet, il n'en est pas moins l'homme de son temps et le serviteur du progrès, et il n'impose pas son étude, comme le dernier mot de sa

croyance. Voilà, si je ne me trompe, ce qui vous laisse la conscience dans un légitime repos à l'égard de *Madame Fernel*. Mais l'encouragement sérieux et fraternel que vous donnez à des tentatives opposées prouve du reste que vous n'avez pas abandonné la question vitale de notre époque.

» Vous avez pressenti, dites-vous, *Mademoiselle de La Quintinie*, dans ma lettre à propos de madame Fernel. Me permettez-vous de pressentir dans votre article un roman, ou une pièce de théâtre, où vous montrerez toute la philosophie du mariage, selon votre conviction et votre critique.

» Quel que soit le thème et quelle que soit la thèse, il y aurait grand profit pour tous et pour vous-même à décrire et à peindre ce sanctuaire de la vie humaine où l'on pénètre si peu, ou si mal, encore, et où tout le monde n'est pas compétent pour porter la lumière.

» Mille compliments bien affectueux.

» GEORGE SAND. »

Je publie ces lettres, par le désir sincère de ne rien oublier dans le portrait qui précède, et de les restituer publiquement, comme un hommage à l'âme charmante qui les a dictées, beaucoup plus que par l'orgueil de les posséder.

THIERS

SOUVENIRS

Le portrait de M. Thiers, publié en 1871, était forcément limité par le cadre étroit dans lequel il devait paraître, et bien que je l'eusse tracé avec sympathie, il était fatalement restreint par la juste réserve qu'inspire un homme au pouvoir.

Ces raisons n'existant plus, j'ai augmenté cette étude, sans espérer l'avoir rendue complète. Les volumes de discours publiés par M. Calmon exigent un travail d'ensemble et une analyse abondante que je ne puis entreprendre.

Je me borne à ajouter, en post-scriptum, à ce portrait dont je garde la date, un extrait de l'article que je fis, lors de l'apparition des trois pre-

miers volumes de la collection des discours parlementaires. J'ai, dans ce témoignage rendu au libérateur mort, élargi l'éloge primitif; mais je sens encore qu'il lui manque bien des choses. Je ne réponds que de ma sincérité et de ma volonté d'être juste.

PORTRAIT

Ce que j'aime dans M. Thiers, c'est qu'il n'a rien d'un homme providentiel.

Non que j'en veuille à la Providence du prix qu'elle met à certains bienfaits; mais les sauveurs qu'elle envoie nous reprennent souvent par l'admiration plus de force vitale qu'ils ne nous en ont donné par leurs services.

Avec M. Thiers, rien de pareil n'est à craindre.

C'est un agent toujours prêt, qui n'use personne et qui ne s'use pas. Quand on l'appelle, c'est pour avoir la formule nécessaire que chacun cherche et que lui seul trouvera. Il souffle le mot familier qui ne vient pas dans les heures solennelles; mais comme il a le génie du lieu commun, il échappe à ce lieu commun du génie qui met la roche Tarpéienne à côté du Capitole. Il ne suscite pas les grands enthousiasmes qui vident le cœur; il n'est

pas exposé non plus aux impopularités des gloires déchues. Une légère éclipse suffit pour renouveler son attrait. Il rend le service qu'on lui demande et n'en offre pas d'autre. Il ne s'impose ni par l'autorité du nom, ni par la majesté du talent, ni par ce charme qui dompte les foules. Il est, comme ces flacons anglais qui n'ont pas de ciselure extérieure, et qui cachent, pour les crises, des sels puissants dans une gaine mesquine mais pratique.

Éloquent comme l'algèbre, quand il s'émeut, c'est tout bonnement, sans rhétorique. Il ne saurait déchaîner la Révolution ni la refouler; mais il s'entend à la liquider. Ce n'est pas un tribun, encore moins un héros; c'est un expert et un arbitre, en matière politique, financière et sociale. L'expert a des méthodes un peu vieilles; l'arbitre peut avoir certains préjugés d'école; mais sa raison qui s'exerce toujours et qui se met incessamment au niveau de ses clients corrige l'inconvénient de ses principes. On le retrouve, au bout de quinze ans, toujours lui, non rouillé, non blasé, toujours apte à juger les questions du moment, quoiqu'il ne change pas et que les questions aient changé.

C'est là le grand avantage du bon sens actif dans un cerveau immuable. C'est la supériorité

soutenue d'un homme intelligent, dans toute l'étendue du mot, qui craint de se mettre des ailes, mais qui ne se laissera jamais attacher des semelles de plomb, qui redoute l'idéal, qui fuit une certaine vulgarité, qui veut vivre la vie actuelle, qui trottinant, sous les apparences les plus simples de l'humanité, fait bourgeoisement une besogne plus démocratique qu'elle ne le paraît, et qui n'ayant jamais été admis à l'honneur suprême ou au suprême mépris d'être tutoyé par l'histoire et par la foule, tient à se faire appeler *Monsieur* Thiers, avec une M majuscule qui lui monte jusqu'au menton, et qu'on appellera toujours ainsi!

M. Thiers a toutes les vertus des bourgeois, mais il n'en a pas tous les défauts : voilà pourquoi ses seuls ennemis sont dans la bourgeoisie : le docteur Véron en est le type. Dans ses *Mémoires*, ce marchand d'orviétan met en pilules sa rancune contre son héros. Il lui reproche, sur la foi de M. Guizot, de ne pas savoir garder longtemps le pouvoir quand il l'a pris. Il est si doux de s'étaler dans la gloire de ses amis! M. Thiers ne fait pas assez longtemps la roue pour ces paons qui veulent l'imiter.

Louis-Philippe, le plus bourgeois des princes et le plus fier des bourgeois, avait une cordiale

répugnance pour M. Thiers; il l'avalait les jours de médecines, mais s'en vengeait ensuite.

M. Guizot, ce bourgeois hautain, raconte avec une secrète volupté que le roi disait à M. Duchâtel, le 28 février 1840, à propos du ministère dont M. Thiers allait être chargé :

— Je signerai demain mon humiliation !

Et le lendemain, à propos des embarras qu'éprouvait M. Thiers à trouver un ministre des finances, Louis-Philippe disait encore :

— Cela ne fera pas de difficulté ! Que M. Thiers me présente, s'il veut, un huissier du ministère; je suis résigné.

Méconnu par ceux qui avaient besoin de lui, mal jugé par ses alliés naturels, M. Thiers a charmé, inquiété ses adversaires, et intéressé ceux qui, par hauteur de vue ou par largeur d'âme, faisaient incessamment crédit à cet homme d'État, toujours dispos, souvent en disponibilité, à cette individualité si française, si bourgeoise, si imprégnée de toutes les essences de la vie politique contemporaine.

Cormenin ne se lasse pas de le peindre; mais il le cherche avec les tatillonnements de sa plume, sans le rencontrer jamais; il dit à propos de lui des choses bizarres, étranges, spirituelles,

vraies, exagérées, mais il ne dit rien qui le montre dans son jour et qui fasse de ce petit homme autre chose qu'une poupée mécanique, dont le ressort émerveille :

« Thiers, dit-il, m'a souvent donné l'idée d'une femme sans barbe, d'une femme instruite et spirituelle, non pas debout, mais assise à la tribune, qui broderait une causerie sur mille sujets, voltigeant de l'un à l'autre avec une grâce légère, sans que ce travail de son intelligence parût sur ses lèvres, toujours en mouvement. »

C'est là de la plaisanterie, de la *silhouette*, comme on en découpait autrefois dans certains salons, avec des ciseaux et un peu de noir de fumée ; ce n'est pas un portrait, ni même une caricature.

Chateaubriand a écrit sur M. Thiers des lignes ardentes, passionnées, grosses d'erreur, mais qui ont des lueurs éblouissantes de vérité. Il faut lire et méditer ce portrait dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Évidemment, le barde de la légitimité devait haïr l'homme d'État qui dénudait les escapades de la duchesse de Berry. Mais ce barde, aux yeux noyés dans la vision de l'avenir, et qui ne chantait plus le droit divin que pour lui seul, sans garder dans

l'âme aucune illusion, devait se sentir attiré par une sorte de sympathie fatale vers cet historien de la Révolution, qui gardait dans tous les plis de ses idées un peu de l'air vif de son livre.

Chateaubriand, avec le bon sens que donne le grand génie poétique, comprenait qu'il fallait des Œdipes nouveaux pour des énigmes inconnues, et M. Thiers lui semblait un de ces hommes pratiques, dont la raison claire, dont l'esprit libre savait improviser des solutions imprévues.

« C'est le seul homme, écrivait-il, que la révolution de Juillet ait produit. » Mais, en même temps, comme il en voulait à la révolution de Juillet, à ses pompes et à ses œuvres, il se dédommageait de l'hommage forcé rendu à M. Thiers par des railleries faciles sur le côté bourgeois, un peu épicurien de celui qu'il appelait un nouvel *Atticus*, et aussi un Turlupin, à la suite de Talleyrand.

Toutefois, le sentiment de la justice, supérieur dans les grands écrivains, au sentiment de la rancune ou de l'envie, luttait énergiquement, et chaque injure que l'antipathie de nature provoquait dans le cœur du vieux légitimiste, était rachetée par un éloge que la sympathie d'esprit le contraignait d'ajouter.

Je vais, en citant un passage de ce portrait, souligner les aveux décisifs :

« Deutz et Judas, mis à part, écrivait-il en grondant, je reconnais dans M. Thiers un esprit souple, prompt, fin, malléable, *peut-être héritier de l'avenir, comprenant tout*, hormis la grandeur qui vient de l'ordre moral ; *sans jalousie, sans petitesse* et sans préjugé, il *se détache sur le fond terne et obscur* des médiocrités du temps. »

Ici se glisse un coup de patte de lion à M. Guizot.

« Son orgueil excessif n'est point encore odieux, parce qu'il ne consiste pas à mépriser autrui. M. Thiers a des ressources, de la variété, d'heureux dons ; il s'embarrasse peu des différences d'opinion, ne garde point rancune, ne craint pas de se compromettre, rend justice à un homme, non pour sa probité ou ce qu'il pense, mais pour ce qu'il vaut ; ce qui ne l'empêcherait pas de nous faire étrangler le cas échéant. M. Thiers *n'est pas ce qu'il peut être, les années le modifieront*, à moins que l'enflure de l'amour-propre ne s'y oppose.

» Si *sa cervelle tient bon* et qu'il ne soit pas emporté par un coup de tête, les affaires *révèleront en lui des supériorités inaperçues*. Il doit

promptement croître ou décroître; il y a des chances pour que M. Thiers devienne *un grand* ministre... ou reste un brouillon. »

Ce portrait élogieux et sardonique, si concluant dans ses hésitations, si éloquent dans ses repentirs, ce combat violent dans une conscience tiraillée par la passion et la justice, doit encourager ceux qui pensent, comme nous, que la grandeur de M. Thiers consiste à faire de grandes choses, sans qu'il soit fatalement un grand homme.

Lamartine, pour des causes de même nature en apparence, mais plus délicates au fond que les rancunes de Chateaubriand, devait avoir des réticences dans la sympathie qui l'attirait vers M. Thiers; mais la sympathie était réelle, et elle s'explique.

Ces deux hommes, si différents, sont unis par les contraires mêmes de leurs deux natures et par les deux rôles parallèles qu'ils ont joués. Tous deux représentent les deux grands instincts de ce siècle : l'un personnifie la rêverie, la mélancolie, le besoin d'infini qui suit une époque révolutionnaire; l'autre sort de la révolution comme un clerc de procureur, son dossier sous le bras, et, en homme pratique, distrait la mélancolie, fait agir

la rêverie, trouve des buts définis pour cette vague curiosité du monde nouveau.

Tous deux servent la grande émancipation de 1789, par leurs histoires d'abord : l'un en élevant les âmes, l'autre en entraînant les esprits ; tous les deux deviennent, à un moment donné, les régents de la souveraineté populaire, soudainement émancipée, peut-être avant l'âge. Lamartine réconcilie les imaginations avec la République ; M. Thiers fait fonctionner la République, en dépit des imaginations; l'un repousse le drapeau rouge, l'autre l'ensevelit.

Ces deux hommes devaient avoir entre eux une affinité plus puissante que les forces du sang et de l'éducation. Thiers n'aime pas que l'homme s'analyse : « L'univers, dit-il, dans son article sur Gouvion Saint-Cyr, est une vaste action; l'homme est né pour agir, qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, il est certain du moins que jamais la vie ne lui est plus supportable, que lorsqu'il agit fortement. Alors il s'oublie, il est entraîné, et cesse de se servir de son esprit pour douter, blasphémer, se corrompre et mal faire. »

Lamartine que l'on connaît peu, en mettant un horizon splendide derrière cet atelier de la vie, l'eût accepté volontiers dans les termes de

M. Thiers. Son rival dans la gloire, c'était Voltaire. Être pour longtemps une influence universelle comme celle de Voltaire, tel était la plus grande ambition de Lamartine. Par sa poésie, par ses livres, par ses discours, il se flattait d'avoir agi et d'avoir fait agir, autant et plus qu'il avait fait rêver.

Sur ce point, Lamartine et Thiers ne sont-ils pas d'accord?

Mais j'étonnerais bien du monde en disant que la poésie les rapprochait encore.

Non certes que M. Thiers ait jamais fait des vers. Mais, quand les *Harmonies poétiques* parurent, et quand Lamartine fut reçu à l'Académie française, M. Thiers réclama le plaisir de rendre compte de ce double événement dans le *National*. Les deux articles exprimaient son admiration, ainsi que l'attrait du poète pour le journaliste, en train de devenir homme d'État.

Je veux trouver encore, dans des régions plus hautes, une nuée fugitive, sur laquelle le *méditatif* et le *positif* se rencontrent et s'étreignent.

M. Thiers faisait, en 1822, un voyage aux Pyrénées, et dans la description du panorama qui se déroule sous ses pieds, on sent comme un souffle de cette passion pour la nature qui vient de Rousseau malgré Voltaire, et qui cristallise les larmes

dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*.

Écoutons! ne manque-t-il pas seulement la cadence et la rime à cette extase éprouvée sur une terrasse au-dessus d'une des vallées les plus vivantes des Pyrénées?

« Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparent de l'âme à cet aspect et la remplissent d'amour pour cette nature et de confiance en ses œuvres. Et là, dans les intervalles sans bruits qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au ciel et lui en demander le soulagement. Oh! combien de choses ce berger qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau chantant à ses côtés, combien de choses il me fait sentir et penser! Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme tout ce qui est bien, comme tout ce qui, nous touchant vivement, ne doit, par cela même, durer qu'un instant. »

On le voit, l'impression poétique est fugitive, mais elle est réelle. Qu'ai-je voulu prouver de plus?

Lamartine a rendu à M. Thiers l'article qu'il en avait reçu, lors de la publication des *Harmonies*, et, dans les *Entretiens*, il parle avec un charme exquis, avec une critique fine, trop sévère quand elle est le plus juste, mais au fond sympathique, des œuvres du grand historien.

Il admire *ce sens commun transcendant des multitudes, compris et rendu avec le génie de la clarté*. Ce qu'il critique, c'est l'absence de philosophie apparente; et condensant son opinion, comme il se plaît souvent à le faire :

« En un mot, plus bref et plus résumé après réflexion, dit-il, l'homme est dans cette histoire, Dieu n'y est pas. *L'histoire de M. Thiers est un paysage sans ciel.* »

Il est vrai que Lamartine trouvait aussi le patriotisme de l'historien du Consulat un peu excessif; voici comment il le jugeait :

« On a dit de Buffon qu'il écrivait l'histoire naturelle avec des manchettes; on dirait presque de M. Thiers qu'il écrit l'histoire nationale avec une plume arrachée au plumet d'un grenadier. »

C'est ce chauvinisme, que Lamartine excuserait aujourd'hui, qui met entre ces deux grands citoyens français la plus grande séparation. L'un regarde toujours au delà de la patrie pour lui chercher

des horizons; l'autre ne dépasse pas les frontières et voudrait les rendre invulnérables; tous les deux s'entendent pour le combat et mourraient de la même mort, si la patrie persistait.

Lamartine a regretté souvent de n'avoir pas été l'ami quotidien de M. Thiers, et, dans ses *Mémoires*, voici en quels termes excellents il juge ce compagnon perdu.

« J'ai toujours aimé beaucoup M. Thiers, malgré nos opinions souvent opposées, à cause sans doute de nos antécédents très divers, bien plus qu'à cause de nos manières de juger et de pratiquer la tribune ou la politique. *C'était le premier des esprits justes, résolus, exécutifs :* le plus intéressant et le plus persuasif des orateurs, qu'on ne se lassait jamais d'entendre, parce qu'on le voyait penser à travers sa peau; bon, du reste, parce qu'il n'était gêné en rien par l'ampleur souple de sa magnifique intelligence. »

Lamartine raconte gaiement un dîner intime chez M. Thiers, sous-secrétaire d'État de M. Laffite.

C'était le jour du second discours de l'orateur; il faut bien l'avouer, il n'avait pas eu les applaudissements de la Chambre : les invités l'attendaient pour se mettre à table; il arrive enfin,

jette son habit sur un billard, à cause de la double chaleur de la tribune et de la journée :

« J'ai été battu, dit-il en souriant et en serrant la main à ses amis; mais c'est égal, je ne m'en affecte pas. Je fais mes premières armes. Battu aujourd'hui, battant demain, c'est le sort du soldat et de l'orateur. A la tribune, comme au feu, une défaite profite autant qu'une victoire : on recommence. Dînons toujours et buvons frais ! »

» Le dîner fut gai, amical, confiant. M. Thiers n'avait pas perdu un grain de sa verve; l'échec de l'orateur n'avait pas consterné l'homme; il se sentait de force à tomber cent fois vaincu et à se relever vainqueur : *le caractère dépassait en lui le talent.*

» Après le dîner, comme je sortais de l'appartement, pour me retirer, je rencontrai, dans l'antichambre où je prenais mon manteau, une femme d'un certain âge et d'un costume presque populaire, qui demandait et qui attendait M. Thiers. Il accourut, se jeta dans ses bras, lui fit mille caresses, et tenant ses mains dans les siennes, l'amena avec empressement vers moi, et me dit sans hésiter et sans rougir : « Tenez, Lamartine, c'est ma mère! » Je la saluai et je la félicitai d'avoir un pareil fils.

» Cette femme, quoique sans distinction dans les traits et dont l'apparence extérieure annonçait évidemment une condition inférieure, avait une physionomie de joie modeste, de tendresse étonnée et d'esprit pétillant dans les yeux qui ne démentaient pas les merveilleuses aptitudes de son fils. Je les laissai dans les mains l'un de l'autre, s'entretenant avec émotion du plaisir de se voir, sur les banquettes de l'antichambre, sans que M. Thiers cherchât à se dérober aux yeux de ses convives qui sortaient un à un de son salon. Je descendis les escaliers, tout attendri de cette renrencontre et de cette candeur d'une riche nature qui ne cherche pas à dérober à ses amis, nés plus haut que lui dans l'ordre social, la vue de celle que la nature commande d'avouer, d'honorer et de chérir dans tous les rangs, une mère, la racine du cœur, du génie et de la fortune. »

Comme il y a loin de cette affectueuse façon d'estimer M. Thiers par la pauvreté de son origine à la manière rogue et dédaigneuse de Cormenin, ce bourgeois baron, qui trouvait bien plaisant de constater que M. Thiers n'avait pas été bercé sur les genoux d'une duchesse.

L'homme qui veut agir ne se lasse jamais d'apprendre. M. Thiers ne sépare pas l'ambition du

travail et c'est par ce besoin d'activité que cet homme de gouvernement est en même temps un homme de révolution.

Tout au commencement de sa carrière (en 1821), quand il écrivait à la fois deux éloges de Vauvenargues, pour se disputer le prix à lui-même, il disait :

« Vauvenargues comprit alors les ennuis de l'oisiveté, les charmes du travail et même du travail douloureux; il conçut un mépris profond pour l'oisiveté, une estime extrême pour les actions forcées. Dans la vie même, il distinguait la force de la faiblesse et, entre Senecion, vil courtisan sous Néron, et Catilina, monstrueux ennemi de sa patrie, il préférait pourtant le dernier, parce qu'il avait agi. »

Je ne veux pas que les Catilina d'estaminets, qui agissent avant de travailler, trouvent dans le sentiment de Vauvenargues et dans celui de M. Thiers un encouragement à leurs folies; mais je prétends que dans cette préférence accordée au Catilina monstrueux, il y a, comme un appétit d'artiste pour la revendication, un goût décidé pour ceux qui savent agir au lieu de déclamer.

Le jeune commentateur de Vauvenargues, de-

venu journaliste, ne voulut pas qu'on répondît aux Ordonnances, en 1830, par de simples articles de journaux, et rédigea lui-même cette protestation énergique qui restera *la déclaration des droits de la Presse*.

Sainte-Beuve qui a pénétré M. Thiers dans tous les sens, s'il le voyait à l'œuvre aujourd'hui, aurait confiance dans la virilité de ce vieillard d'un si bel avenir, pour qui la vie recommence toujours, et dont il a dit lui-même avec tant de justesse :

« Le trait le plus caractéristique et le plus distinctif qu'il offre, selon moi, est la *fraîcheur de curiosité*. »

Cette *fraîcheur de curiosité* qui se renouvelle comme un printemps perpétuel de l'esprit, voilà le secret de la jeunesse et de l'attrait de M. Thiers. Il attire ceux près desquels il est attiré. Ministre de Louis-Philippe, plus souvent qu'aucun homme d'État, il fut en même temps le ministre désigné d'avance par l'aventurier de Boulogne dont il arrêtait les aventures; chef de clan sous la République, chef d'opposition sous la présidence, il dénonça l'empire qu'il ne voulait pas faire, et quand il sortit de sa retraite, ce fut pour aider à l'avortement de l'œuvre illogique qu'il avait re-

fusé de servir, et pourtant il fut le seul homme que le parvenu du 10 Décembre flattait solennellement et publiquement, en le traitant d'historien national : comme il fut le seul que le gouvernement eut à cœur d'écarter de la tribune.

Après Sedan, les pâles ombres qui se serraient autour de l'impératrice le supplièrent de se mêler au conseil de défense, et quand Paris fut investi, ce fut à lui que le gouvernement confia la mission d'aller ameuter l'Europe, indifférente, ingrate et misérablement égoïste. On sait comment plus de vingt départements le nommèrent, comment l'Assemblée le consacra, comment l'Allemand accepta sa caution.

Cette actualité sans trêve tient encore une fois à une vivacité d'esprit qui se renouvelle sans changer de nature et qui oppose une perspicacité toujours fraîche, à des problèmes toujours nouveaux. Ce qui fait la force d'un homme d'État, est de rester un homme quand même, et de rendre accessible à la conscience, dans toute occasion, le souffle vivant de l'humanité qui s'agite autour des théoriciens.

M. Thiers n'abandonne aucun de ses systèmes; mais il les garde pour lui, quand il ne peut les imposer. Il est, avant tout, un expérimentateur et

non un pédant. Voilà pourquoi, en toute circonstance, il est loyal et pourquoi il apporte dans toutes les crises un dévouement passionné. Sa raison ne lutte jamais contre les courants, et ne s'efforce jamais de leur faire un lit.

Dans un article, parfaitement oublié aujourd'hui, de M. Thiers, sur la *Monarchie française au 1er mars* 1823 (brochure insensée de M. de Montlosier), le jeune admirateur de Vauvenargues, le futur historien de la Révolution française s'exprimait avec une éloquence d'homme d'État sur les crimes reprochés aux classes plébéiennes.

« Je suis tout aussi franc que vous, et je l'avouerai, de votre côté et du nôtre, il *n'y a que des hommes et des passions d'hommes. Il n'y a entre vous et nous de différence que la justice de la cause.* Chez nous, comme chez vous, il peut y avoir eu des vanités, des passions féroces..... Nous sommes tous hommes, monsieur le comte, et cette condition est dure. *Tous les partis ont leurs bons et leurs méchants,* et ne diffèrent que par le but; mais vous conviendrez qu'entre un Bailly mourant la tête et le cœur pleins de vérité, et un d'Eprémesnil mourant plein d'entêtement, quoique le sacrifice soit le même, le mérite ne l'est pas. Tous

deux ont succombé pour leur cause, mais lequel pour la vérité? »

Sainte-Beuve, auquel nous empruntons cette citation, dit justement que le *sentiment profond de la vérité sociale* éclate dans ces pages. Se défier des hommes, croire à l'humanité; c'est le fond de la sagesse et de la politique.

C'était par des articles comme celui-là que le jeune Adolphe Thiers faisait dire à ses amis : « Vous serez ministre! » Qui pouvait prédire qu'il serait président de la République ?

Toute la question pour nous aujourd'hui est de savoir si les titres du candidat de 1822 ne sont pas périmés; si, le chef de ce que M. de Rémusat appelait alors avec fierté *la jeune garde*, n'a pas vieilli avec les années, et si dans la situation la plus étrange, mais la plus favorable au couronnement de la Révolution française qui ait été jamais offerte à un homme d'État, le plébéien révolutionnaire de 1821, l'insurgé utilitaire de 1830, le ministre de Louis-Philippe, l'opposant de 1848, l'ennemi irréconciliable de l'empire, le président conciliateur de Bordeaux et de Paris a gardé toute l'énergie de ses instincts, toute la décision de ses actes, toute la simplicité de sa foi politique, toute la subtilité de sa philosophie pratique, si, en un

mot, il peut et il veut fonder le gouvernement égalitaire et libéral dont il a le premier annoncé l'avènement à l'Europe, par un livre qui a fait sa gloire et qui ferait, à lui seul, son châtiment s'il pouvait lui être infidèle.

En appliquant à M. Thiers le principe dont il s'est toujours servi, il faut avoir, même envers lui comme envers le premier venu, une méfiance nécessaire envers tout homme, d'autant plus fragile qu'il est plus haut placé; mais aussi, il faut avoir envers lui, comme envers tout homme qui ne se lasse pas d'étudier et d'agir, la confiance que rien ne sera tenté contre le courant de son époque, contre les nécessités de la logique, contre le bon sens. Il fera des fautes; il ne peut commettre ni une trahison qui souffleterait sa vie, ni une palinodie qui ne pourrait lui sortir du cœur qu'avec le sang de toutes ses veines.

Enfant de la Révolution, nourri, poussé par elle, il la respire, il la fait respirer, il en a composé l'essence de sa raison, la fibre de sa chair.

« Nous ne savons pas l'avenir (disait M. Thiers dans un article du *National* de 1830), nous ne savons que le passé; mais puis u'on cite toujours le passé, ne pourrait-on citer plus juste? On rappelle tous les jours l'échafaud de Charles Ier, de

Louis XVI : de ces deux révolutions qu'on cite, une seule est accomplie, c'est la révolution anglaise; *la nôtre l'est peut-être mais nous l'ignorons encore.* »

Je m'empare du dernier mot de cette phrase et j'y trouve au vif le sentiment qui a toujours éclairé et agité M. Thiers.

En 1830, quand il a cru la République prématurée et quand il a contribué à la monarchie constitutionelle; en 1848, quand il a subi la République sans la croire, cette fois, venue mal à propos; en 1851, quand il a protesté contre l'attentat qui faisait reculer la France; au 4 septembre 1870, quand il a invoqué la patrie et délaissé les dynasties; depuis lors, quand il a essayé en toute sincérité le gouvernement qui ne déconcerte aucune de ses idées, M. Thiers a voulu et veut savoir si la Révolution est accomplie. Le doute à cet égard est une garantie pour le progrès. L'affirmation, dans un sens ou dans un autre, serait un danger, une menace d'action trop rapide ou de réaction funeste. Par les études et par la pratique de toute sa vie, M. Thiers est donc condamné à la prudence, à une impartialité qui ne peut profiter qu'à la cause de la justice et de la liberté.

Il me reste à tracer rapidement le tableau de cette existence de travail, à examiner l'homme dans ses origines, le politique dans son intimité, à faire aimer comme il veut être aimé, ce bonhomme qui se défend du génie, comme d'une usurpation sur la logique; à faire estimer cet ambitieux de bon sens qui se met toujours à la mesure de son temps et qui se soucie peu de l'admiration; à faire envier, enfin, ce journaliste, parvenu par la presse.

Que dis-je *parvenu ?* N'est-ce pas le cas de rappeler le mot de Talleyrand; M. Thiers n'est pas *parvenu;* il est arrivé. Combien de gens qui voudraient au moins se mettre en route comme lui !

M. Thiers (Louis-Adolphe) est né le 15 avril 1797, à Marseille.

Paris n'a pas éteint dans ses veines ce rayon du Midi qui met des étincelles à la raison elle-même. Vif et pétulant comme tous ceux de son pays, il dissimule, derrière cette vivacité, le calme positif de son bon sens.

On s'imagine toujours qu'un diplomate doit être surtout un homme silencieux.

C'est une erreur. Le silence a ses indiscrétions et le bavardage a ses mystères. Souvent il faut

parler beaucoup pour ne rien laisser deviner. Talleyrand était causeur; M. Thiers est bavard et M. de Bismarck a la réputation de dire tout haut ce qu'on doit penser.

Il est d'une race qui hume l'éloquence avec la brise de la Méditerranée, comme si quelque vent promenait éternellement sur cette mer un souffle chaud emporté de la vieille Grèce ou de l'Italie.

Lui-même, dans un petit écrit daté de 1822, racontant que Marseille qui se croyait royaliste était au fond la ville la plus démocratique du Midi (les faits l'ont démontré depuis), dit expressément: « Il tient à son sol, à son sang, de tout faire vite, le bien comme le mal. »

Cette prestesse méridionale dans la conception et dans l'action, M. Thiers l'a toujours gardée en l'alanguissant par l'étude.

M. Thiers est né de parents pauvres, petits commerçants ou gros artisans, il a senti à travers la caresse de la brise assez de ce mistral de la misère qui fouette les vocations et les stimule.

Élevé à titre de boursier, au lycée de sa ville natale, le jeune Adolphe alla, vers la fin de 1815, suivre les cours de droit à la faculté d'Aix.

Il avait surtout étudié les mathématiques en vue de la carrière militaire. Il voulait se mêler

comme soldat aux épopées qu'il a racontées plus tard.

L'empire croulait, et le jeune Thiers comprit que l'arme du monde nouveau allait être, non plus l'épée, mais la parole, non plus la force, mais le droit. Il se prépara avec ardeur et avec réflexion aux combats qui tentaient les jeunes courages.

Le barreau de province ne pouvait suffire à l'ambition de M. Thiers. Il se sentait fort, il était hardi, et puis il appartenait à cette merveilleuse génération qui trouvait devant elle tout à reconstruire; qui, avec la mélancolie des ruines faites, portait en elle un immense désir de vie, d'action. L'élan de ceux qui se mirent en route vers cette époque ne s'est pas arrêté. M. Thiers, après avoir prouvé aux bonnes gens de son pays qu'il pouvait être prophète même chez eux, partit pour Paris.

On connaît l'espièglerie des deux manuscrits différents de l'éloge de Vauvenargues; on sait comment les académiciens d'Aix, qui ne voulaient donner à ce présomptueux jeune homme qu'un second prix, tombèrent dans le piège, et, en couronnant les deux Mémoires, lui décernèrent à la fois les deux récompenses. Ce triomphe piquant eût rendu la vie impossible au triomphateur. Il rit de ses juges, bien loin d'eux.

Nous ne suivrons pas M. Thiers dans ses débuts de journaliste. Plébéien, petit bourgeois, il fut un écrivain, un historien, un ministre, un homme d'État parfait, exact de la bourgeoisie. La similitude des noms et la crainte exagérée d'une sorte de calembour m'empêcheraient seules de dire qu'il fut fidèlement, dans toute sa carrière, un homme du *tiers*, voulant réaliser le mot de Sieyès, et aspirant fortement à être *tout*, pour remplir la consigne donnée en 1789.

La bourgeoisie a besoin d'un livre sur la Révolution française? M. Thiers l'écrit avec une vocation spéciale que nul autre ne peut lui disputer. Il raconte avec mesure, avec une émotion suffisante, sans paradoxe, sans regrets et sans dépit, en se tenant au milieu des courants, pour les expliquer, non pour les combattre; il semble faire une œuvre indécise, et il se trouve qu'il a écrit un livre de propagande et de préparation, sans qu'on puisse l'accuser de jacobinisme ou de réaction.

La bourgeoisie, qui combattait la légitimité avec toute les armes, et surtout avec cette arme dangereuse du bonapartisme, avait besoin de formules? M. Thiers s'efforça de lui en donner, et quand, le 3 janvier 1830, il fondait *le National*,

avec MM. Mignet et Armand Carrel, il cherchait, dans les droits de la *nation*, dégagés de toute influence dynastique, une forteresse inexpugnable, d'où l'on pût tirer sur un pouvoir antinational.

M. Thiers, qui, par une erreur singulière, a banni de ses récits toute étude sur les arts et les lettres pendant la République, le Consulat et l'Empire, et qui se borne à de faibles indications, comme s'il avait craint de laisser absorber l'histoire des faits par l'histoire des idées, M. Thiers était, au début de sa carrière de journaliste, un critique d'art, de peinture, de sculpture, de littérature, aussi bien qu'un polémiste.

Je ne veux pas exagérer la portée du romantisme; mais enfin, sans forcer trop le raisonnement, il ne me serait pas impossible de montrer que celui qui, presque seul, au *National*, acceptait l'art nouveau, l'art vivant, l'art qui démocratisait l'histoire et qui faisait entrer plus largement l'humanité avec ses passions dans la nature et dans le drame, que celui-là devait avoir, plus que d'autres, des chances de se trouver souvent d'accord avec le flot montant.

Il est évident, qu'au premier abord, il semble inutile d'aimer Delacroix, pour être président de la République. Mais si l'on veut bien remarquer

que presque toujours les républicains exclusivement classiques ont été exclusivement jacobins, on reconnaîtra que les hommes de liberté, plus accessibles aux formes nouvelles de l'art contemporain, ont pour cela même plus d'ampleur, moins de gêne dans leurs idées et ressentent une répugnance heureuse pour des restaurations archaïques dans le décor et dont l'atmosphère leur échappe.

M. Thiers aimait à saluer les débuts de Lamartine, et lui qui travaille peut-être encore à son histoire de la République de Florence, comme pour se retremper dans un milieu d'art, de splendeur, après tant de haltes pénibles à travers les maigres palais de l'Empire, il a toujours passionnément aimé la peinture fougueuse et tout humaine d'Eugène Delacroix.

A ce propos, je me permets une anecdote.

C'était, je crois, en 1847; M. Thiers promenait un provincial, un Normand, dans le palais législatif. Arrivé dans la bibliothèque, il fit remarquer et voulut faire admirer les fresques de son peintre favori.

Le provincial, qui ne se connaissait pas en peinture, se connaissait en chevaux. Il se cabra devant le cheval cabré d'Attila et choqué de sa couleur.

— Je n'ai jamais vu un cheval comme celui-à.

— Vous êtes bon enfant! repartit M. Thiers avec un fin sourire. Avez-vous vu le cheval d'Attila?

Les fatalistes ont souvent disserté sur l'incident de Cromwell, forcé de rester en Angleterre, par ordre du roi, qu'il devait faire décapiter.

Nous ne croyons pas à la fatalité; les accidents de la vie forment le décor et les épisodes de l'histoire; ils n'en déterminent ni la marche ni la moralité.

Si M. Thiers avait entrepris le voyage autour du monde qu'il voulait faire avec le capitaine Laplace, à la veille de la révolution de Juillet, la destinée de M. Thiers eût varié sans doute; mais le gouvernement de la Restauration n'en tombait pas moins.

Quoi qu'il en soit, il est certain que M. Thiers, offrant d'écrire la narration du voyage, demandait la faveur d'un passage gratuit sur le vaisseau prêt à partir, quand le ministère Martignac tomba, et quand ses amis, au lieu de recevoir ses adieux, lui dirent :

— Il s'agit bien de partir. Restez et combattons.

Il resta et fut un des plus habiles à faire la brèche; un des premiers à y monter, à signer la protestation des journalistes, qu'il avait rédigée, et à offrir ensuite la couronne au duc d'Orléans, en voilant la transition par un mot ingénieux qui émoussa la résistance, le titre de lieutenant-général du royaume.

M. Thiers, en cette circonstance, agit vite, sans hésitation, et sans autre mobile que l'instinct de la politique pratique, qui déconcerte les gens d'imagination.

Le collaborateur de Carrel et de Godefroy Cavaignac eût voulu rallier ses amis au pouvoir nouveau. Il leur manifesta la prétendue curiosité du prince, qui désirait les entretenir et leur exposer ses projets. L'entrevue eut lieu le soir, au Palais Royal. L'un des auteurs de cette scène m'a raconté que l'impression des rédacteurs du *National* en entrant dans le salon du duc d'Orléans, avait été que celui-ci ne les attendait pas; que des deux côtés on avait servi un projet uniquement conçu par M. Thiers. Il avait espéré que d'une brusque entrevue, que d'une effusion commune, provoquée dans une heure solennelle, quand les consciences s'épanouissent et laissent voir ce qu'elles ont de plus généreux, il se dégagerait un pacte, une sorte

de fédération profitable à l'essai d'une monarchie tempérée par des républicains.

Ce fut là l'utopie de l'amitié. La conversation fut longue, parfois éloquente, deux ou trois fois amère. Mais les convictions ne se laissèrent pas entamer. Quand les six jeunes hommes qui avaient été reçus par le duc d'Orléans furent descendus en silence :

— Eh bien ! demanda M. Thiers, que pensez-vous du prince ?

— C'est un *bonhomme*, dit M. Bastide.

— C'est un *deux cent vingt et un*, dit M. Thomas.

— *Il n'est pas franc*, dit Cavaignac.

M. Thiers ne répliqua pas, c'était inutile ; il dit adieu à ses amis, prit une autre route et ne les revit jamais.

Dans cette route que M. Thiers a choisie, n'éprouva-t-il aucun regret ? se conduisit-il toujours de manière à garder au moins intactes ces amitiés, qu'il n'avait pas engagées avec lui dans l'essai d'un régime nouveau ?

Ce sont là des points délicats qui demanderaient, pour être touchés avec mesure et discrétion, plus d'espace que je ne puis en prendre. Ce qui nous importe surtout, c'est de savoir si la France

meurtrie, saignante, épuisée, est entre les mains d'un empirique, d'un impuissant.

Ne nous arrêtons donc pas à chaque station de la gloire de M. Thiers et sans pénétrer dans le détail, disons qu'à toutes les époques, quand il entre en fonction, c'est pour une œuvre qu'il fait et qui reste.

En 1832, il en finit avec les révoltes de la légitimité. En 1833, ministre des travaux publics, il commence les embellissements de Paris ; en 1840, il met la main sur l'assassin de Boulogne, et sort du pouvoir pour n'y plus rentrer, laissant s'égarer dans les infatuations de l'orgueil un gouvernement qu'il ne peut plus servir qu'en l'attaquant et en l'avertissant.

Il faudrait pouvoir relire ses discours, son rapport sur les fortifications de Paris qui est comme un historique par intuition du siège que nous avons soutenu ; il faudrait pouvoir indiquer comment, même dans ses erreurs, il cherche à représenter la majorité du *tiers*, la moyenne de ce pays, sans aristocratie, où le prolétariat n'est pour ainsi dire que le surnumérariat de la bourgeoisie.

Dans la nuit du 24 février, ministre *in extremis* d'un pouvoir qui sombrait et qui se rattachait à lui, comme à une espérance suprême, il ne se re-

fusa pas à tenter le salut, mais il était appelé trop tard et ne put que voir s'accomplir une chute qu'il avait prédite.

Son cœur fut ébranlé, sa raison ne le fut pas ; il se retrouva en présence de la République, comme il l'avait été déjà en 1830. Il vota d'abord pour Cavaignac, dont (il l'a dit) la politique extérieure lui plaisait. Mais sentant sourdre sous les pas des républicains ce flot limoneux du bonapartisme, il crut sage et prudent de lui ouvrir un lit ; il consentit à la présidence de Napoléon Bonaparte.

Il ne consentit qu'à cela ; et l'histoire doit garder le souvenir du beau discours dans lequel il dénonça les menées impérialistes, et prédit les saturnales que nous expions aujourd'hui. *L'empire est fait !* s'est-il écrié, au milieu des rires de républicains présomptueux qui croyaient l'empire, même éphémère, trop impossible, au milieu des sourires des partis dynastiques qui croyaient profiter du moindre désordre et du plus petit attentat.

Le 2 Décembre se vengea sur M. Thiers de sa perspicacité, et à son tour, à partir de 1863, M. Thiers se vengea implacablement du 2 Décembre : ou plutôt, à partir de cette date, il représenta avec plus de force, plus de bonheur que

jamais, le dépit d'une bourgeoisie trompée, d'une nation menacée dans sa fortune et dans son honheur.

On sait par quels événements M. Thiers a été placé au poste douloureux qu'il occupe aujourd'hui. Qu'il s'y maintienne pour la pacification définitive de la France et pour la consolidation de la République!

M. Thiers est-il donc devenu républicain? Il est patriote dans l'acception la plus intelligente du mot, et cette opinion suffit. Il n'est pas légitimiste; toute sa vie l'a prouvé. Orléaniste par occasion, il a été plus tard un adversaire dangereux de la dynastie. Comme il fait lui-même la besogne qu'il confiait au duc d'Orléans en 1830, il ne peut d'aucune façon, recourir à ce parti, en quelque sorte, intérimaire, fait pour les transitions. Il a ramené les cendres de Napoléon, rétabli la statue au petit chapeau sur la colonne, pour assouvir les souvenirs belliqueux de la France; mais il fut l'ennemi implacable de l'Empire, vers lequel il n'a jamais incliné une seule fois.

Que serait-il donc s'il n'était républicain de raison, de prudence, de tact? S'il ne sentait pas qu'après tant de fautes expiées, tant d'utopies liquidées, la France saine, libérale et pratique veut

la République, sans réminiscence jacobine, sans théories chimériques, sans prétentions radicales, qui seraient la proclamation de l'intolérance, à l'heure où l'on a le plus besoin de conciliation?

Bien souvent, en contemplant sa bonhomie spirituelle, en lisant sa prose filtrée, en jugeant ses actes ingénieux, j'ai pensé au talent, au style, à l'habileté de M. Scribe. M. Thiers, que je ne veux pourtant pas amoindrir, est, en politique, une sorte de Scribe; il eût écrit *Bertrand et Raton*, et comme l'inépuisable auteur de *la Camaraderie*, il représente à merveille la moyenne de sentiment d'art et de diplomatie que comporte la généralité du caractère français.

Ce serait trop peu pour entretenir l'enthousiasme, pour pousser une génération en avant: c'est assez pour donner le temps aux passions de s'apaiser, au génie national de reprendre son élasticité.

Ce n'est pas le rayonnement définitif de notre gloire; c'est la lueur de sa convalescence, la veilleuse, si l'on veut, qui rassure le malade et laisse les songes heureux doucement revenus se promener autour du lit sanglant.

LES DISCOURS DE M. THIERS[1]

Ces discours seront un véritable cours de politique, en même temps qu'ils sont les annales vivantes du gouvernement de Juillet, du second empire et de la troisième République.

M. Thiers a agité, servi ses contemporains sans les lasser jamais, même par ses services ; l'ingratitude envers ce génie nécessaire n'était jamais que de courte durée. On ne pouvait se passer de lui. Ses impopularités éphémères n'étaient des épreuves redoutables que pour ceux qui prétendaient à l'intérim de sa puissance. Il laissait volontiers le pouvoir; il n'en tombait jamais.

On eût dit que ses disgrâces rapides étaient des coquetteries de sa destinée. La lueur de son bon

1. Cet article fut écrit à propos de la publication des trois premiers volumes.

sens flottait toujours au bord de l'horizon qu'il semblait avoir quitté : il était parfois absent; il n'est jamais parti ; il ne l'est pas encore, et cette publication fait palpiter son génie éternel dans l'âme de la France nouvelle.

Oui, son génie. Ce n'est ni par complaisance, ni par entraînement que j'écris ce mot. Il y a des génies qui se révèlent, qui éblouissent, qui brûlent, mais qui ne se rallument jamais, quand la mort, ou quand l'abîme plus profond de l'indifférence les a reçus un jour; ces météores s'éteignent, et il faudrait un miracle pour leur rendre les circonstances critiques, les dispositions d'enthousiasme ou d'affolement qui les ont faits rayonner.

Je n'aurais pas à remonter bien haut dans l'histoire pour trouver des exemples, et en m'arrêtant à un génie oratoire qui m'est doublement cher, je demande si l'on peut penser qu'un orateur comme Lamartine eût reconquis jamais cette magie qui a eu son triomphe et sa défaite en 1848.

M. Thiers ne s'est manifesté, ni par une révélation fulgurante dans un jour de tempête, ni par un rayonnement majestueux dans une apothéose patriotique. Toujours simple, même dans les moments les plus tragiques, toujours maître

de son bon sens inflexible, c'est peu à peu, à la longue, et par la continuité de ses plaidoyers clairs et solides, qu'il a conquis son titre.

Comme le génie de Voltaire, son génie est fait de toutes les facettes d'une raison qui s'est multipliée et qui brille du même éclat dans chacune de ses parties.

Je suis certain que plus d'un lecteur, surtout parmi les jeunes, en voyant à propos de toutes les questions, sur les affaires étrangères comme sur les affaires intérieures, sur les douanes comme sur les beaux-arts, sur la constitution de la patrie comme sur la mobilisation de la garde nationale, sur la conversion de la rente comme sur l'amnistie, sur la dette envers l'Amérique comme sur les réclamations du grand-duché de Varsovie, sur Fieschi comme sur la duchesse de Berry, ce prodigieux orateur faire avec la logique la plus franche d'allures, la plus nourrie d'exemples, la leçon à ses contradicteurs, je suis sûr que plus d'un lecteur s'écriera : « Mais, décidément, ce n'est pas seulement un grand citoyen, c'est un grand génie ! »

En effet, à ce degré de fécondité et de virtuosité, le bon sens devient une force, comparable aux inspirations transcendantes, aux

révélations, aux visitations d'un esprit imprévu.

Mais M. Thiers n'a pas été seulement le bon sens le plus actif; il a été aussi le bon sens le plus fidèle à ses principes. On peut avoir toujours raison, en changeant de point de vue. Talleyrand avait ce mérite un peu trop calomnié. M. Thiers eut toujours raison, même en s'entêtant. Sa gloire, c'est de ne s'être jamais contredit et d'avoir eu pour alliés à la fin de sa vie d'anciens et très honnêtes contradicteurs. Invariable dans la vérité et aussi dans ses erreurs, il ne transigeait pas plus sur ses préjugés que sur les admirables principes dont il était le champion. Aussi ses préjugés, loin de lui faire tort dans l'estime publique, servaient à la contrôler et à l'affermir. Son honnêteté était garantie au delà de la stricte mesure, par son entêtement.

Cette grande unité dans la vie d'un homme qui a joué un rôle si considérable, en des circonstances si différentes, n'est visible que quand la mort l'a mise en perspective. Les contemporains ont trop de passion pour être équitables, c'est au delà de la lutte, qu'on juge ses adversaires et qu'on estime mieux ses chefs.

A ce point de vue, la publication de cette longue série de discours achève la gloire de M. Thiers et la couronne.

Si l'on s'en tenait aux apparences, on pourrait répéter, sans lui en faire un reproche, mais déjà comme un éloge, que M. Thiers s'était converti à la République. Je crois que les républicains ont un hommage plus sérieux à lui rendre.

L'homme qui a toujours voulu le gouvernement du pays par le pays, n'a jamais eu besoin d'être converti à une des formes de cette souveraineté. Sa raison l'admettait comme une alternative, et le 3 octobre 1831, en défendant l'hérédité de la pairie, M. Thiers disait d'une façon presque prophétique :

« Deux majorités électives, en présence d'une seule hérédité, c'est une conséquence funeste.

» Il est vrai, dira-t-on, que ce n'est pas pousser le système à l'absurde que de le faire aboutir à la Constitution des États-Unis. Nous admettons quant à présent, dira-t-on, la royauté, mais nous n'entendons pas nous élever contre ce que pourront amener les siècles.

» Je suis convaincu, quant à moi, que, sans la pairie héréditaire, il ne nous faudrait pas des siècles pour arriver à la Constitution des États-Unis, et que, pour être conséquents, nous ne tarderions pas à avoir un pouvoir exécutif livré à l'élection. Il faut donc opter entre le système des

États-Unis et le système anglais, éprouvé par cent cinquante années. »

Il est vrai que M. Thiers manifestait sa préférence pour le système anglais. Mais, en la manifestant, c'était beaucoup que d'admettre si facilement et sans trop d'effroi cette hypothèse d'un pouvoir exécutif dépendant de l'élection.

En 1830, la monarchie de Juillet lui avait semblé le gouvernement qui nous brouillait le moins avec l'Europe ; de même qu'après 1870, devant l'Europe ingrate et refroidie, la République semblait à l'homme d'État prévoyant, le gouvernement qui empêchait le mieux les divisions intérieures.

Je ne veux pas entrer dans une analyse de ces trois premiers volumes qui m'entraînerait au delà des bornes d'un article. La publication, qui commence à l'année 1830, s'arrête à l'année 1836, à la fin de ce ministère du 22 février dont M. Thiers avait la présidence.

Pendant ces six années, combien de discours merveilleux, quand il s'agit d'aligner, de faire manœuvrer des chiffres à propos de questions de douanes, de budgets, de travaux publics ! Combien de discours étincelants de verve, de fierté, quand il s'agit de répondre aux ennemis de la Révolution, aux carlistes vaincus, aux républicains impatients!

Combien de magnifiques leçons d'histoire à tout propos, quand il s'agit d'établir les bénéfices de la paix et de combattre les illusions de la guerre !

Le 5 janvier 1833, répondant à Berryer et parlant de l'arrestation de la duchesse de Berry, M. Thiers jugeait d'abord le parti légitimiste. Qui oserait dire que ses foudroyantes paroles ont perdu leur actualité ?

« Oui, s'écriait l'orateur, cette dynastie est étrangère pour la France, non pas depuis vingt à trente ans, mais depuis plus d'un siècle. Depuis plus d'un siècle, elle a cessé d'être associée à nos mœurs, à nos désirs, à nos vœux; elle s'en est, au contraire, éloignée; elle s'est enfermée dans un palais, au milieu de désordres de toute nature, pour y maudire le génie de la France et ses progrès. Retrouvant quelques vertus sous Louis XVI, c'est cependant encore sur l'étranger qu'elle s'est reposée.

» La France a commis une grande faute; elle lui a rendu des titres en lui infligeant des malheurs épouvantables. Ces titres sacrés du malheur, c'est encore par l'étranger qu'elle les a fait valoir.

» Quinze ans lui ont été donnés pour rentrer dans nos mœurs, dans notre esprit, pour se rapatrier, en quelque sorte, avec nous; elle est restée

étrangère à nos avances; elle a fini par un parjure.

» Qu'elle reste donc dans le sein de l'étranger, qui est plus sa patrie que la France. Ce n'est pas nous qui la lui avons faite; mais c'est la destinée des Stuarts qui a été, qui sera toujours la sienne. »

Il faudrait pouvoir citer tout ce discours, frémissant de colère patriotique et éclatant d'une mâle raison qui soulevait la Chambre.

On parlait de renvoyer la duchesse de Berry devant un tribunal ordinaire. M. Thiers répondait :

« On ne juge pas les princes; dans les temps de barbarie ou de passions politiques, on les immole; dans les temps de générosité, de civilisation comme le nôtre, on les réduit à l'impuissance de nuire. Toutes les formes judiciaires ne sont, il faut l'avouer, que de l'hypocrisie. C'était une hypocrisie que le jugement de Charles Ier; c'était une hypocrisie que celui de Louis XVI; c'était une hypocrisie que la commission militaire qui jugea le duc d'Enghien dans la prison du château de Vincennes. Il n'y a pas de jugement pour les princes, et, je le répète, dans les temps de barbarie, on les immole, et dans les temps de civilisation on les réduit à l'impuissance de nuire. »

Ne sent-on pas là, avec la ferme raison de

l'homme d'État, la philosophie de l'historien de la Révolution française ?

Ce bon sens, auquel M. Thiers voulait rester fidèle, il en était fier; il s'en vantait naïvement, et un jour, félicitant M. Odilon Barrot qui avait dit une chose raisonnable, il lui répondait avec une bonhomie maligne (le 6 mai 1834, à propos de la censure dramatique) :

« Vous en êtes partisan, et cela fait honneur à votre bon sens. Un homme de gouvernement doit avoir du bon sens. C'est la première qualité politique, et, quand on a le bonheur d'en avoir, il faut une seconde qualité : c'est le courage de montrer qu'on en a. Dans le temps où nous vivons, ce que je dis là a une grande portée. »

M. Calmon signale comme des chefs-d'œuvre de l'éloquence française les discours prononcés par M. Thiers, en mai 1834, sur la loi des associations, en décembre de la même année sur la crise ministérielle qui venait de finir, ses réponses au duc de Fitz-James et à Berryer dans la discussion sur l'indemnité américaine en 1835, son improvisation sur l'alliance anglaise en 1836. M. Calmon pouvait, sans flatter la mémoire qu'il admire, augmenter la liste. Il n'y a presque pas de discours où la passion patriotique, en se mêlant à la

discussion des faits, ne communique soudainement à M. Thiers cette perfection du style, qu'on ne lui reconnaît guère d'habitude, mais qu'il possède pourtant, sans la pousser jamais jusqu'à la virtuosité littéraire. Il tient à rester dans la prose; mais son bon sens en s'enflammant le rend parfois sublime, sans qu'il s'en aperçoive.

Ces trois volumes arrivent dans un moment propice. La République fondée s'organise; elle a au pouvoir des hommes nouveaux, d'une incontestable bonne volonté, d'une expérience qui ne peut encore se passer de conseils et d'enseignements. Qu'ils lisent et qu'ils méditent ces trois volumes. Ils y verront, à chaque page, les efforts d'un homme fidèle à la Révolution, mais rebelle aux injonctions des révolutionnaires quand même. Qu'il s'agisse d'amnistie, de révocations de fonctionnaires carlistes, de programmes ministériels, M. Thiers dit franchement, nettement, éloquemment, ce qu'il veut, tout ce qu'il veut, et refuse toujours de s'engager ou de flatter ceux qu'il ne saurait satisfaire.

S'il est remonté si souvent au pouvoir, c'est qu'il n'a jamais fait une concession pour s'y maintenir. Nous l'avons vu, jusqu'à la fin de sa vie, laisser la place à ses rivaux et à ses ennemis,

quand il se voyait exposé à la partager au détriment, je ne dis pas de sa conscience, mais de la liberté pleine et entière de ses convictions.

Je crois aussi qu'un autre enseignement se dégage de ces discours d'un grand historien, et j'éprouve quelque confusion à le noter, tant il me paraît naïf et évident : c'est qu'on ne fait ni de la bonne politique, ni de la bonne éloquence, en s'isolant de l'histoire, en faisant table rase du passé, en se jetant éperdûment dans l'avenir, sans autre conseil que son utopie, sans autre lumière que son ambition, dût-elle aboutir au génie.

M. Thiers a appris, avant d'enseigner ; car gouverner c'est enseigner, sinon ce n'est rien que la jouissance du pouvoir. Mais la science ne suffit pas ; il faut y joindre cette bonne volonté humaine qui vivifie la raison.

On a comparé souvent M. Thiers à M. Guizot. Ils ont été rivaux de puissance, de talent, presque égaux de savoir. La postérité mettra désormais entre eux une grande distance.

M. Guizot fut un homme funeste, je dirais à son parti, si on pouvait le classer, mais à toutes les causes qu'il a défendues. Son austérité couvrait l'intrigue ; sa résistance ameutait les passions. Il prenait l'entêtement de son orgueil pour du cou-

rage, l'amour de la domination pour la fidélité à des principes. Il a débuté par l'apostasie, il a fini sur des ruines, et dans l'intervalle il a promené sur les hauteurs des lieux communs historiques, politiques, philosophiques, son dédain de l'humanité et son infatuation vide.

Sa vanité sonore n'a pas même laissé dans ses livres un monument, un conseil qu'on puisse offrir comme enseignement aux hommes d'État du présent et de l'avenir. Il n'a pas même eu le mérite de se contredire en théorie.

Quelle différence avec M. Thiers, qu'on prenait pour un révolutionnaire, et qui n'a jamais poursuivi que le même but pratique : creuser un lit à la Révolution, pour la régler sans la refouler, liquider les crises suscitées par des brouillons solennels.

C'est que M. Thiers avait au suprême degré ce qui manquait à M. Guizot, la fibre chauvine, la bonne humeur française, par-dessus tout, le culte du bon sens qui a été le génie de nos plus grands hommes, depuis Molière jusqu'à Voltaire, pour ne citer que deux noms.

JULES GRÉVY

SOUVENIRS

Quand j'ai publié cette esquisse de M. Jules Grévy, il n'était plus président de la Chambre; il n'était pas président de la République.

Je n'ai rien à modifier de l'estime que j'avais pour l'homme. Quant aux restrictions qu'on peut attendre, à propos d'un chef de gouvernement, peut-être en y regardant de près, les trouverait-on implicitement contenues dans l'éloge.

Cette physionomie très calme, volontiers silencieuse, clot la série de portraits qui a commencé par la peinture d'une autre physionomie taciturne mais trouble.

Il y a tout un cycle palpitant de notre histoire, tout une phase d'espérances trahies, d'épreuves

douloureuses, d'efforts héroïques, de protestations sublimes, et aussi de confiance, nouvelle entre ces deux présidents, entre ces deux silencieux.

« Le silence est d'or », dit un proverbe arabe. Oui, sur la bouche d'un homme qui n'a jamais menti, en se taisant ; il est de plomb sur la bouche qui n'est close que pour dissimuler le parjure.

L'antithèse est facile entre Louis-Napoléon Bonaparte et Jules Grévy.

PORTRAIT

Dans la matinée du 29 juillet 1830, quand le lourd soleil *qui chauffait les grandes dalles* faisait éclater les cœurs, des élèves de l'École polytechnique, l'épée nue à la main, parcouraient le faubourg Saint-Jacques, frappant du pommeau de leur arme les contrevents des hôtels garnis, et criant : « A nous, l'école! »

A ce cri, les étudiants descendaient, emportant leurs livres pour faire des cartouches, et couraient à la place de l'Odéon transformée en arsenal. Une heure après, une armée sortait de la place; mille combattants environ, étudiants, ouvriers, élèves de l'École, bourgeois, avec des tambours et des drapeaux tricolores, se dirigeaient au pas de charge vers la rue de Babylone, pour s'emparer de la caserne.

Cette troupe héroïque avait, parmi ses chefs les

plus hardis, le jeune *Charras* portant son chapeau au bout de son épée; et, parmi ses soldats, le jeune *Grévy*, volontaire de dix-neuf ans, qui défendait le droit parce qu'il l'étudiait et l'aimait, et qui s'engageait au service de la liberté, parce qu'il avait apporté, des montagnes du Jura, un cœur libre, une volonté ferme, une âme haute et inflexible.

Quand la bataille fut finie, Jules Grévy retourna à l'école, acheva son droit, se fit inscrire au barreau de Paris, et conquit bientôt une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti républicain.

Après la déplorable affaire du 11 mai 1839, il fut l'avocat de Philippet, un des complices de Barbès. Il défendit également, lors du second procès porté pour la même cause devant la Cour des Pairs, Guignot, qui fut condamné à quinze années de déportation.

Les événements de 1848 satisfirent sa raison. Nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Jura, il sut faire respecter la République, en respectant les partis contraires; modéré, mais inflexible dans sa modération, il gagna l'estime de ses ennemis, et accomplit l'œuvre plus difficile de garder jusqu'au bout

la confiance de ses amis; il fut et resta prophète dans son pays.

La presque unanimité des suffrages (65 150 voix) l'envoya à l'Assemblée constituante dont il devint un des vice-présidents. Membre du comité de la justice, il vota toujours, en toute chose, pour les solutions les plus nettes, les plus positives, se gardant des enthousiasmes dangereux et des défaillances stériles.

Son fameux amendement, si discuté, si réprouvé alors et si regretté aujourd'hui, qui fut, en 1871, la base même du pouvoir consenti par toutes les opinions, au profit ou au détriment de M. Thiers, son amendement donna la mesure de ses sentiments théoriques, en même temps que la hauteur de ses pressentiments. Il est bon d'en rappeler le texte :

« Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *président du conseil des ministres.*

« Art. 43. Le président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale, au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages.

» Art. 45. Le président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. »

M. Grévy, sans faire uniquement au candidat

visiblement désigné pour la présidence, l'honneur de le redouter comme un plagiaire du 18 brumaire, sentait les coups d'État, au fond de cette loterie de l'appel au peuple. Sa prudence voulait écarter la tentation du crime; et, dans un beau mouvement d'éloquence, il s'écriait :

« Êtes-vous bien sûrs que dans cette série de personnages qui se succèderont tous les quatre ans au trône de la présidence, il n'y aura que de purs républicains prêts à en descendre? Êtes-vous sûrs qu'il ne se trouvera jamais un ambitieux tenté de s'y perpétuer; et si cet ambitieux est le rejeton d'une de ces familles qui ont régné en France; s'il n'a jamais renoncé expressément à ce qu'il appelle ses droits; si le commerce languit, si le peuple souffre; s'il est dans un de ces moments de crise où la misère et la déception le livrent à ceux qui masquent, sous des promesses, leurs projets contre la liberté, répondez-vous que cet ambitieux ne parviendra pas à renverser la République? »

Ce langage raisonnable étonnait alors comme une déraison. L'Assemblée parut scandalisée du radicalisme de l'amendement.

On craignait que cette précaution ne fût un défi trop violent aux partis monarchiques; on suppo-

sait qu'il fallait ménager les transitions, et ne pas faire franchir un pas trop considérable à ce peuple, tout à la fois si jeune et si vieux, si facile aux chimères, si fidèle aux routines.

D'ailleurs, le suffrage universel, qui avait brisé les écluses, semblait s'être répandu sur la France comme un débordement du Nil. Que de choses ne devait-il pas féconder! On n'avait pas fini de s'en étonner, de l'admirer. Lamartine souriait à ses profondeurs et provoquait du pied son écume. Le poète, qu'un amour nouveau embrasait, se retrouvait avec la République, au bord d'un nouveau lac, immense comme l'humanité. La vision des flots, la menace même de la tempête suscitaient l'extase de son génie aventureux et l'orgueil de son courage.

M. de Tocqueville qui n'était pas revenu poète de l'Amérique, et qui, moins sentimental alors que M. Billault, refusait à la République de 1848 le droit d'être une révolution sociale, M. de Tocqueville perdait sa réserve en parlant du suffrage universel et conjurait l'Assemblée de remettre avec confiance au peuple français l'élection du premier magistrat de la République.

Quant à M. Dufaure, ministre actuel de l'amendement Grévy, il le combattait alors avec une dia-

lectique qu'il n'a pas épuisée, et dont il utilise aujourd'hui les restes pour le défendre. Il ne redoutait aucun conflit entre l'élu de la nation et l'Assemblée; mais il trouvait, au contraire, périlleuse et impuissante cette présidence déléguée qu'il croyait à la merci d'une coalition parlementaire.

Il est curieux de relire ces hautaines paroles contre un président du conseil, qui, n'étant pas certain de garder l'appui de la majorité, serait exposé à abdiquer son autorité entre les mains de ceux qui l'en auraient revêtu, ou à faire ce que font les faibles, et, au jour venu, à devenir violent contre ses dominateurs.

Lamartine, que la nostalgie de l'infini emportait vers l'inconnu, eut un mot d'une réalité superbe :

« Le pouvoir, dit-il, dans les Républiques, est dans la popularité, ou il n'est nulle part. »

Je ne veux retenir de ce grand discours que cette grande parole. Quelle consécration éclatante n'a-t-elle pas reçue, dernièrement ? N'a-t-on pas vu la popularité d'une ombre faire pâlir devant le rayonnement de la gloire et de l'estime l'autorité officielle d'un pouvoir vivant, sans popularité ?

Les funérailles du premier Président de la République française, menées par Paris entier, au nom de la France, n'affirmaient-elles pas cette légimité de l'estime qui ratifie ou qui récuse les votes, les acclamations des Assemblées, et prononce en dernier ressort au nom de l'histoire?

L'amendement qui devait préserver la France de l'usurpation, et qui, amendé lui-même, servit en 1871 à la relever des désastres de l'invasion, fut repoussé par 643 voix contre 158.

M. Grévy se défiait du suffrage universel, mais le respectait; il avait voulu concilier la défense de la liberté avec les droits de la souveraineté populaire; il ne se mettait en garde que contre les passions de la foule. S'il redoutait l'élément, il ne lui contestait ni la plage pour dérouler ses vagues, ni les marées nécessaires de l'élection, pour rythmer en quelque sorte les mouvements de l'opinion.

Voilà pourquoi l'auteur de l'amendement protesta énergiquement contre la loi du 31 mai qui mutilait le suffrage universel, et qui fournissait ainsi un prétexte aux hypocrisies libérales du prétendant. Il s'opposa également à la revision de la Constitution.

Le coup d'État le frappa sans l'étonner. C'était

la démonstration, la preuve mathématique de ses calculs ; de même que l'invasion et la mutilation de la France devaient être, plus tard, la déduction logique de l'empire.

M. Grévy était à la mairie du Xe arrondissement parmi les derniers représentants de la loi : il fut à Mazas, avec l'élite de la France parlementaire. Mis en liberté, après quelque jours de détention, il revint au barreau avec une résignation placide ; et les honneurs qu'il ne cherchait pas allèrent l'y chercher, comme si une vague inquiétude de la conscience publique eût voulu dès lors mettre d'avance en lumière des hommes de raison et de sang-froid, pour l'heure prochaine des liquidations désastreuses.

Élu bâtonnier de l'ordre des avocats en 1868, nommé député presque en même temps, avec une écrasante majorité qui força le Gouvernement à ne lui susciter, en 1869, aucun concurrent, M. Grévy avait accepté de ses amis, comme un devoir à remplir, l'obligation de prêter serment.

Lors du plébiscite de 1870, il fut un des plus intrépides, un des plus logiques, un des plus prévoyants, dirai-je dans son opposition ? non, dans le soulèvement de son patriotisme.

De même, en effet, qu'il avait prévu le crime du

2 Décembre en 1848, lors de la discussion de son amendement, il prévit, en 1870, regardant au delà des ruines prêtes à s'amonceler, le funeste usage que les pouvoirs sans popularité voudraient faire de l'appel au peuple.

« Le projet de sénatus-consulte, disait-il en terminant son beau discours, condamne la nation à l'immobilité ou à la révolution : il fait du plébiscite un danger permanent, un instrument légal de coup d'État.

» Œuvre puérile ! Vous croyez pouvoir enfermer un grand peuple dans vos petites combinaisons. Vous croyez pouvoir arrêter la marche du progrès et enchaîner une nation à une Constitution. L'exemple de ceux qui vous ont précédés dans cette œuvre impossible ne vous a donc pas instruits ? Le peuple, à son tour, brisera vos entraves, comme il en a brisé d'autres, jusqu'à ce qu'il arrive enfin, à travers les révolutions dont vous rouvrez la carrière, à la forme de gouvernement des peuples modernes, à la forme démocratique, la seule qui soit appropriée à votre état social, la seule qui soit possible et durable, la seule dans laquelle il puisse trouver enfin l'ordre, la liberté, e repos et la prospérité dont il a grand besoin. »

Ces belles paroles, prononcées quatre mois avant

Sedan, sont tout aussi actuelles et tout aussi menaçantes, quatre mois après le 16 mai; elles seront une seconde fois un avertissement, inutile au pouvoir, utile au pays.

M. Grévy fut, aux dernières heures de l'empire le prophète de sa ruine; mais, donnant à son propre parti un nouvel exemple de sagesse, il sut assez maîtriser en lui l'impatience de voir crouler un régime détesté, pour distinguer nettement dans cette chute les périls que pouvaient courir la patrie et la liberté.

Le 2 juillet 1870, c'est-à-dire quelques jours seulement avant la déclaration de guerre, à propos de la pétition de M. Degouve-Denuncques, demandant l'abrogation des lois portées contre les membres des deux branches de la famille des Bourbons, M. Grévy prononça des paroles hardies qui mécontentèrent quelques-uns de ses amis politiques.

Je ne les approuvai pas; mais tout en persistant dans l'opinion qui me mettait du côté des proscrits, contre les proscripteurs, je dois rendre justice à ce sentiment politique qui combattait l'élan de sa sensibilité, et le calcul des haines coalisées contre l'Empire.

M. Grévy eut le courage de paraître insensible

pour rester prudent, et de ne pas contredire l'Empire dans son dernier effort impuissant, pour n'avoir pas plus tard à l'imiter.

C'était bien assez de cet *alea jacta est* de 1848, qui avait lancé la fortune de la France dans l'esquif de César sur les flots inconscients du suffrage universel. Lamartine n'était plus là pour enivrer la raison; puis Lamartine lui-même, qui dans le mois de février 1848 avait eu de si salutaires défiances des *surprises du cœur*, eût peut-être appuyé cette fois M. Grévy :

« Si je ne voyais dans la pétition, dit celui-ci avec autorité, qu'un acte privé, la réclamation d'exilés redemandant leur patrie, je serais le premier à l'appuyer. La proscription est non seulement un crime, mais aussi une faute. L'histoire est pleine de proscripteurs qui deviennent des proscrits.

» Je n'ai pas l'honneur, ajoutait-il, de connaître les princes de la maison d'Orléans; je n'ai pour eux ni amour ni haine. Mais ils sont proscrits, et si je pouvais ne revoir en eux que de simples citoyens, je rouvrirais volontiers les portes de la patrie.

» Mais il m'est impossible de me faire cette illusion. Et quand je vois les princes d'Orléans, après

vingt ans de silence, au moment où *l'empire peut leur paraître à son déclin* (bruit), se ranger derrière le jeune chef de leur dynastie, et s'adresser aux représentants de la nation pour demander leur rappel, il m'est impossible, la main sur la conscience, de prendre cet acte pour un acte privé, et non pour une démonstration dynastique.

. . . . . .

» Je ne tiens ni de mes commettants, ni de ma conscience, le devoir de rouvrir à une royauté les portes de la France, pas plus à la royauté de droit divin qu'à la royauté de 1830. »

Le parti républicain se croyait désintéressé dans le débat, ou s'imaginait n'avoir à y entrer que pour affirmer l'humanité, par principe, et pour faire pièce à l'empire, par occasion.

On reprocha à l'orateur, qui portait en lui l'angoisse de nos malheurs prochains, cette complicité apparente avec les licteurs de l'empire. Une voix de la gauche (que nous ne nommons pas) s'écria derrière M. Grévy :

— C'est parler en soutien du gouvernement.

M. Grévy se tourna froidement vers l'imprudent interrupteur, et lui répondit :

— C'est parler en républicain qui ne veut être *ni dupe ni complice* du rappel de la royauté. »

La gauche bondit sous le reproche, et avec une candeur ineffable, qui fit jaillir un éclair des lunettes de M. Émile Ollivier, M. Guyot-Montpayroux s'écria :

— C'est l'alliance des jacobins de droite avec les jacobins de gauche ! »

Pour transformer M. Grévy en jacobin, il fallait l'implacable innocence d'un néophyte.

La majorité de la gauche applaudit à cet arrêt infaillible, et M. Grévy parut la *dupe* de son stoïcisme, le *complice* des rigueurs de l'empire.

Toutefois, il faut reconnaître que MM. Arago, Garnier-Pagès, Dorian, Ferry, pensèrent comme M. Grévy et s'abstinrent comme lui de voter, ne voulant ni proscrire, ni conspirer.

Qui donc s'est trompé dans la gauche républicaine, lors de cette discussion ! Qui oserait parler aujourd'hui de *soutien* de l'empire, de jacobin rouge ou blanc ?

Ni dupe ni complice ! c'est la devise de M. Grévy en toute circonstance. Elle est belle, elle est fière ; elle a comme un éclat de vaillance parlementaire, d'intégrité magistrale, de sérénité philosophique.

Un homme qui a été le chef du barreau, le chef du Parlement, ne peut mieux dire, pour attester

qu'il cherche la vérité à travers tout, et qu'il sert la justice quand même!

C'est parce qu'il ne voulait être ni dupe ni complice, en 1848, que M. Grévy présentait son amendement, refusant à la légende, à la superstition populaire, le droit de bouleverser les destinées préparées par la logique.

C'est parce qu'il ne voulait être ni dupe ni complice, qu'à l'heure où le trône impérial chancelait, il refusait le secours des princes ; il laissait à une femme ce cri de détresse naïve qui devait retentir deux mois plus tard dans les Tuileries désertées :

— Si nous appelions un prince d'Orléans!

C'est aussi parce qu'il ne voulait être ni dupe ni complice, que M. Grévy renonça à présider, au nom de la République, une Assemblée où fermentait la plus folle, la plus confuse, la plus dangereuse conspiration monarchique.

Je reviendrai sur le fait grave de cette démission, qui sembla une imprudence, puisqu'elle donna un avantage immédiat aux conspirateurs, mais qui fut encore une précaution, puisqu'elle obligea les intrigues à se démasquer avant l'heure, et puisqu'elle réserva l'influence agrandie d'une probité politique sans tache, pour l'heure où les

jeux de bascule devenus inutiles seront remplacés par l'action directe et continue de la volonté nationale.

Après avoir annoncé, démontré la chute de l'empire, M. Grévy fut de ceux qui, respectant l'ombre de la dignité parlementaire jusque dans l'effacement du Parlement, subirent le 4 septembre sans y aider.

Il n'adressa aucun reproche à ceux qui ramassèrent le pouvoir tombé, parce qu'il savait bien que ceux-là faisaient un acte de grand courage ; mais il eût mieux aimé que le Corps législatif, qui votait la déchéance, subît jusqu'au bout l'expiation de ses complaisances passées et restât chargé de l'interrègne.

Bien des épreuves eussent été épargnées à d'honnêtes gens que l'on calomnie ; mais nul ne peut dire si la France eût gagné à cette révolution parlementaire. Cette Chambre avilie eût tenu la place qu'occupa une Chambre impopulaire. Voilà la seule différence. Ce qu'il faut proclamer très haut, c'est l'insigne mauvaise foi des gens qui parlent de surprise, d'escamotage, ne connaissant pas la valeur d'autres mots en morale et en politique.

Fort heureusement pour l'histoire, le Corps

législatif a dressé le procès-verbal de son agonie ; et le rapport de M. Martel, dont les conclusions furent adoptées, dément les calomniateurs :

« Vu *la vacance du pouvoir*, la Chambre nomme une commission de gouvernement et de défense nationale... Dès *que les circonstances le permettront, la nation sera appelée par une assemblée constituante à se prononcer sur la forme de son gouvernement.* »

Ou les mots de la langue française n'ont plus leur signification habituelle, ou cette proposition parlementaire, votée par le dernier pouvoir légal, est une formule de déchéance explicite et absolue.

Qu'a donc fait de plus le gouvernement acclamé à l'Hôtel de Ville ? rien assurément. Mais, dit-on, il s'est substitué à la représentation légale ! Peut-être serait-il plus juste de dire que, d'accord avec elle sur le fond, il s'est dévoué, pour épargner à cette Chambre l'humiliation subie par les Chambres du premier empire.

Quand on lit attentivement ce procès-verbal, rédigé par les plus intéressés à flétrir l'acte du 4 Septembre, on est frappé des termes de politesse et presque de sympathie dans lesquels la discussion s'engage entre les députés de Paris et le Corps législatif. On est admis à croire qu'il eût fallu

fort peu de chose, pour que le Corps législatif ratifiât le fait accompli par la nécessité. Un peu plus d'insinuation dans la parole de Jules Favre, le choix d'un autre orateur pour porter la parole devant les députés, réunis dans la salle à manger de la présidence, et l'acte insurrectionnel était légalisé.

M. Thiers qui ne voulut ni faire partie de ce gouvernement improvisé, ni l'attaquer, en parla avec déférence; et quand, plus tard, son patriotisme fut sollicité, il ne marchanda pas son concours.

M. Buffet, il est vrai, voulut protester; M. Pinard osa évoquer le spectre de la loi devant les complices et les victimes du 2 Décembre. M. le comte Daru, qui a la mémoire courte et qui ne se souvenait plus de sa présidence à la mairie du Xe arrondissement, se plaignit de ce que les scellés avaient été mis sur les portes de la Chambre. M. Thiers fut obligé de rappeler ces parlementaires, affolés de haine, à la pudeur, et de leur dire : « Y a-t-il quelque chose de plus grave que les scellés sur les personnes? N'ai-je pas été à Mazas? Vous ne m'entendez pas me plaindre. »

Déjà ce véritable citoyen qui songeait à la patrie, à l'heure où les vanités déçues ne songeaient qu'à

leur influence compromise, avait fait entendre des paroles touchantes de concorde et de conciliation :

« Combattre aujourd'hui ce gouvernement, disait-il, serait une œuvre antipatriotique. Ces hommes doivent avoir le concours de tous les citoyens contre l'ennemi. Nous faisons des vœux pour eux, et nous ne pouvons actuellement les entraver par une lutte intestine. Dieu veuille les assister ! »

M. Grévy, dont le témoignage n'est pas suspect, en voyant partir pour l'Hôtel de Ville ses amis qui n'avaient que des chances de lutte, de douleur ou de mort, ne put s'empêcher de murmurer avec émotion:

« Il me semble voir les bourgeois de Calais ! »

Ce mot vrai rayonnera dans l'avenir comme l'amnistie, la récompense des otages volontaires de l'honneur national.

M. Grévy fut nommé président de l'Assemblée réunie à Bordeaux dès le mois de février 1871. Réélu depuis à tous les renouvellements de bureaux, il a exercé ses fonctions avec une impartialité, une fermeté polie, une dignité aimable, qui n'avait plus qu'à abdiquer, le jour où les fureurs de l'esprit de parti cessaient de la respecter.

En général, pendant la durée de sa présidence, il s'abstint de prendre part au scrutin. Mais toutes les fois, cependant, que le devoir était rigoureux et que la question de principe était posée, il n'hésitait pas. C'est ainsi qu'il vota pour la paix, pour le retour de l'Assemblée à Paris, et dans quelques autres circonstances de cette gravité, nécessitant un acte personnel, une résolution virile.

Parler peu, agir bien; voilà la devise de cet avocat singulier, aussi éloquent de conduite que de paroles.

Sa démission qui précipita une crise menaçante, fut-elle une faute ? Pour la première fois cet homme, ce circonspect, a-t-il, dans une boutade d'amour-propre légitime, mais un peu trop aiguë, déterminé une agitation que sa froideur stoïque et sa résignation pouvaient ajourner ou prévenir?

Non, pas plus que la démission de M. Thiers, la démission de M. Grévy ne fut une impatience du libéralisme, ni une susceptibilité trop grande de la dignité personnelle.

M. Grévy est incapable de ce charlatanisme politique qui ménage, par une abdication faite à propos, les chances d'une candidature populaire.

Il a supporté toujours toutes les violences de

la droite, les intrigues du centre droit. Républicain, il savait que depuis longtemps sa probité même était le paravent derrière lequel chuchotaient et conspiraient les monarchistes de l'Assemblée. Le moment lui parut favorable pour les démasquer. L'œuvre capitale de la libération du territoire, accomplie dans sa partie la plus difficile, les lois nécessaires à l'organisation de la République allaient être déposées. Sa démission ne put rien entraver d'utile. Elle avertit le pays, avant l'heure critique ; elle fit pénétrer brusquement la lumière dans une situation douteuse ; elle ne provoqua aucune solution hâtive ; elle mit la logique dans la situation ; elle força cette Assemblée monarchique à prendre pour son président un de ses meneurs les plus ardents qu'elle usa et qu'elle discrédita elle-même ; et, dès lors, elle démontra, avant l'heure des élections, l'impuissance de tous les royalistes qui essayaient de coaliser leurs rancunes, sans pouvoir fusionner leurs espérances.

La longanimité de M. Grévy pouvait être un grand danger et laisser dans une sécurité trompeuse les conservateurs, c'est-à-dire les défenseurs du gouvernement. En se retirant à propos, il a voulu, je le répète, n'être *ni dupe ni complice.*

D'ailleurs, pour ôter, à cette étude d'un caractère, toute couleur de panégyrique, je dirai à ceux qui blâmèrent cette démission, que, fût-elle une erreur de tactique, on ne saurait en déduire d'autre témoignage que celui d'une honnêteté inflexible, qui devient cassante, dès qu'elle se sent trop enveloppée.

Est-ce un mal? Souffrons-nous de l'excès de virilité dans nos hommes d'État ? Le premier besoin de la génération n'est-il pas de savoir, où, le cas échéant, elle trouverait pour la parole, pour le conseil et pour l'action, non plus des hommes providentiels, non plus des orateurs abondants, non pas des utopistes; mais des hommes de raison, de probité, de fermeté, sans ambition de pouvoir, mais ambitieux de droiture et d'honneur.

On l'a dit, à propos de M. Thiers qu'on lui comparait, Washington a été un très grand homme, moins pour son génie qui tient dans le compas du bon sens, que par la continuité même, en toute circonstance, de cette force du sens commun qui ne s'est jamais affaiblie ni exhaussée.

M. Thiers, par une verve spéciale, par une vitalité qui se renouvela toujours et qui resta printanière jusqu'au tombeau, par une flamme subite qui perçait à travers le terre à terre de sa prose,

par cette incarnation en lui du génie national qui s'éleva souvent jusqu'au génie universel, M. Thiers n'était pas rigoureusement fait pour un parallèle, avec le fondateur de la République des États-Unis.

M. Grévy a dans le caractère, dans sa simplicité, dans sa chaleur dissimulée, sous une forme contenue, dans la correction de sa vie politique, dans l'attitude de l'âme, et même dans l'attitude du corps, bien plus de ressemblance avec Washington; et si l'on parle avec abondance d'honneur, de sang-froid et de raison, à propos de ces deux hommes, on n'a besoin de recourir à aucune hyperbole, ni d'évoquer aucun génie supérieur à la lumière du bon sens, pour les estimer et les honorer.

Chateaubriand, qui avait vu Washington, a dit de lui :

« Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays; sa gloire est le patriotisme de la civilisation; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable. »

Si les circonstances qui ont déjà fait de M. Grévy, par sa position dans l'Assemblée, le premier de la France, en faisaient un jour, par une consé-

quence naturelle, le premier magistrat de la République, ne pourrait-on pas dire de lui ce que Chateaubriand a dit de Washington? Je suis certain, du moins, que cet homme, qui *frappe peu*, parce qu'il est dans des proportions *justes*, ne demanderait pas d'autre éloge, et croirait les convictions de sa vie, la rectitude de sa conduite, suffisamment glorifiées.

Dans un temps où les hommes sérieux sont rares, M. Grévy est un esprit et un caractère sérieux; je ne dis pas un esprit et un caractère *tristes*. Jamais son humeur ne s'assombrit absolument; jamais elle ne descend, non plus, au-dessous d'une gaieté facile, décente, qui a son parfum français, sa sève gauloise, mais qui garde sa fleur de politesse, et je dirai presque, de charme littéraire.

L'étude et la réflexion ont semé et fait germer en lui des opinions devenues indéracinables, et dont il est tellement sûr, qu'il dédaigne de les produire à tout propos, de les vanter ou de s'en faire une arme.

Il est républicain; mais il n'est d'aucun parti dans la république. Il tient à la forme républicaine; mais il tient surtout à la liberté. Si, pour mettre d'accord toutes les volontés, on inventait un nom

nouveau qui consacrât des vérités éternelles, M. Grévy se rangerait du côté des vérités immuables, sans être arrêté par le mot nouveau.

Il n'a jamais cherché le pouvoir; on pourrait dire qu'il le craint. Il redoute la responsabilité, plus qu'il n'aime l'éclat d'un grand rôle. Tout ce qui est vain, comme parole et comme action, lui déplaît. Si on n'a jamais obtenu de lui qu'il revînt sur une détermination prise, c'est qu'il ne se détermine qu'après avoir longtemps réfléchi, et après avoir mis toutes les chances de son côté, autant qu'il est permis de le faire à la prudence humaine.

Est-il donc sans ambition? Quel homme, vraiment homme, n'en a pas? mais il a l'ambition haute.

M. Grévy parle peu, avec un excellent choix d'expressions. Sa manière d'écouter n'est pas toujours encourageante pour l'interlocuteur qui se sent jugé. Son air calme, son sourire poli sans flatterie, son regard attentif, en ont déconcerté plus d'un. Pourtant, il est bienveillant et foncièrement bon. Ceux, en petit nombre, qui le connaissent intimement peuvent l'attester. Il est ami fidèle, et sait prouver son amitié.

Ses jugements sont un mélange singulier de

sévérité pour les choses, et d'indulgence pour les personnes. On sent que l'équité les dicte, et que la passion n'y mêle aucun fiel.

Jurisconsulte savant, M. Grévy est plus magistrat qu'avocat. L'étude du droit a fortifié son esprit sans le fausser et sans lui donner plus de subtilité qu'il n'est nécessaire. M. Grévy est en France ce que les Anglais appellent un *scholar*. il lit les auteurs grecs et latins dans leur langue; il connaît également bien les auteurs français. Pour peu qu'on le pousse dans une discussion littéraire, il récite volontiers de longs passages de Corneille, de Racine, et, parmi les modernes, de Lamartine.

Sa voix est harmonieuse, arrondie, avec des reliefs subits, qui accentuent la pensée et qui arrêtent l'attention.

En somme, M. Grévy est un Français de la vieille race libérale, lettrée, grave avec un sourire, qui a donné à ce pays les hommes d'autorité des anciens parlements, et cette grande génération de 1789, la génération de la première Constituante.

Au physique il est l'homme de son caractère. Sa bouche est fine, le regard direct, la physionomie placide, sa dignité n'a rien de trop austère,

et le souffle de son esprit est plutôt frais que glacé. Le latiniste qui sait son Horace, et qui peut se reconnaître dans le *justum et tenacem propositi vimur*, ne se détourne pas avec humeur de la jeunesse qui murmure le *nunc est bibendum*, et qui effeuille en riant les roses du poète. Il ne se cache pas pour allumer son cigare à une cigarette, et dans le bleu de la fumée il lance, tout comme un autre, les étincelles de sa rêverie.

Me reprochera-t-on de le diminuer dans l'estime des contemporains, si j'avoue qu'il est de première force au jeu d'échecs, et qu'il fait admirablement les carambolages?

Le père Gabriel Daniel publia, en 1720, une dissertation savante pour démontrer que les amateurs du jeu de piquet étaient à une excellente école de politique, et que ce jeu symbolique, allégorique, historique, renfermait des maximes très importantes sur la guerre et le gouvernement.

Je ne crois pas que le père Daniel ait parlé du jeu d'échecs, et il n'a pu songer au jeu de billard.

Mais on conçoit tout ce que son ingéniosité, assez écoutée dans son temps, eût pu dire du jeu fameux que les Grecs jouaient devant Troie, en demandant des conseils au prudent Ulysse? Le

jeu d'échecs date de la première stratégie, et a précédé la diplomatie.

Quant au billard, tout le monde sait que quiconque excelle au carambolage a le coup d'œil précis, mathématique, et sait calculer la force des angles d'incidence. Il prévoit *la blouse*, ne se laisse pas *coller sous bande*, et a fait une étude approfondie de la réaction.

FIN

TABLE

	Pages.
A Jules Simon	I
Préface	III
Napoléon III	1
Lamartine	37
Le Duc d'Aumale	79
Victor Hugo	105
Louis Blanc	131
Sainte-Beuve	163
Mazzini	191
George Sand	217
Thiers	253
Jules Grévy	303

Imprimeries réunies, B, Puteaux

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol.	7 50
DUC DE BROGLIE	
FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE, 2 vol.	15 »
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
X. DOUDAN	
PENSÉES, ESSAIS ET MAXIMES, 1 vol.	7 50
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
L'ENFANCE A PARIS, 1 vol.	7 50
VICTOR HUGO	
TORQUEMADA, 1 vol.	6 »
LORD MACAULAY	
ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol.	6 »
DOCTEUR MÉNIÈRE	
CAPTIVITÉ DE LA DUCHESSE DE DERRY, 2 vol.	15 »
MADAME DE REMUSAT	
LETTRES, 2 vol.	15 »
ERNEST RENAN	
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE, 1 vol.	7 50
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG, 1 vol.	7 50
LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1866, 1 vol.	7 50
JULES SIMON	
DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, 1 vol.	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XIV.	105 »
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE, 2 vol.	15 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
J. J. AMPÈRE	
VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE	1
AUTRAN	
LA COMÉDIE DE L'HISTOIRE	1
DE BACOURT	
SOUVENIRS D'UN DIPLOMATE	1
TH. BENTZON	
LE MEURTRE DE BRUNO GALLI	1
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI	2
F. BRUNETIÈRE	
LE ROMAN NATURALISTE	1
G. CHARMES	
LA TUNISIE	1
X. DOUDAN	
LETTRES	4
GEORGES ELIOT	
DANIEL DERONDA	2
G. FERRY	
LES DERNIÈRES ANNÉES D'ALEX. DUMAS	1
D. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1
ANATOLE FRANCE	
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD	1
A. GENEVRAYE	
LE THÉATRE AU SALON	1
J. DE GLOUVET	
LA FAMILLE BOURGEOIS	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN	1
CRIQUETTE	1
COMTE D'HAUSSONVILLE	
SOUVENIRS ET MÉLANGES	1
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS	1
PAUL JANET	
LES MAITRES DE LA PENSÉE MODERNE	1
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET	10
LÉOPOLD LACOUR	
GAULOIS ET PARISIENS	1
LE COMTE H. DE LA FERRIÈRE	
LES PROJETS DE MARIAGE DE LA REINE ÉLISABETH	1
MADAME LEE CHILDE	
UN HIVER AU CAIRE	1
PIERRE LOTI	
FLEURS D'ENNUI	1
MARC MONNIER	
DÉTRAQUÉ	1
E. PAILLERON	
THÉATRE CHEZ MADAME	1
GEORGES PICOT	
M. DUFAURE, SA VIE, SES DISCOURS	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE	1
RHODA BROUGHTON	
FOLLEMENT ET PASSIONNÉMENT	1
DE SÉMÉNOW	
SOUS LES CHÊNES VERTS	1
JULES SIMON	
LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS	2
E. TEXIER ET LE SENNE	
MADEMOISELLE DE DAGNOLS	1
MARID UCHARD	
LA DUVEUSE DE PERLES	1
LOUIS ULBACH	
CONFESSION D'UN ABBÉ	1
L. VITET	
LE LOUVRE	1
MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT	
TROIS HISTOIRES D'AMOUR	1

Paris. — Imprimerie Pr. Bo[illegible], 3, rue Au[illegible]

Duke University Libraries
D00959511U